

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VI

QUÉBEC, OCTOBRE 1924.

No 2

S. G. MGR LANGLOIS

L'Apôtre est heureux de profiter de la première occasion qui lui est offerte pour exprimer sa grande joie d'avoir appris la nomination et la consécration épiscopale de Sa Grandeur Mgr Langlois, à titre d'auxiliaire de Son Éminence le Cardinal Bégin.

C'est aussi que, chaque fois qu'un nouvel évêque nous est donné au vieux et premier diocèse de Québec, chaque fois aussi force nous est de réfléchir et de penser sérieusement aux bienfaits que nous valent nos évêques et nos prêtres.

Comment pourrions-nous, en effet, nous empêcher de nous rappeler que ce que nous sommes nous le devons à nos évêques, à nos prêtres ! Le peuple canadien-français est un peuple tellement façonné par le prêtre, tellement instruit par lui, tellement nourri de son âme et de son cœur que nous pourrions dire sans crainte d'exagération qu'il est en quelque sorte un peuple de Dieu.



S. G. MGR LANGLOIS

Au lendemain de la cession du Canada à un pouvoir étranger, tous ceux qui avaient de l'argent, tous ceux qui étaient riches et puissants, à quelques exceptions près, se hâtèrent de retourner dans la vieille France. Seuls restèrent les colons à l'âme si vigoureuse et les pauvres. Grâce à une digne tenacité, le siège épiscopal de Québec réussit à se perpétuer ; grâce à la générosité, à l'esprit apostolique et au grand patriotisme de nos prêtres, le Canadien français demeura ce qu'il était : un Canadien catholique et français.

*

* *

S'il vous est donné, par hasard, de rencontrer un de ces Canadiens qui, ayant oublié son origine, croit ne rien devoir au clergé canadien-français, croit, comme on l'a déjà dit, en être rendu à l'âge où il soit temps de s'émanciper du clergé, demandez-lui

quels sont ceux qui ont fait ses ancêtres, et surtout, quels sont ceux qui l'ont fait lui-même ce qu'il est.

Notre peuple était pauvre, il était sans défenseur ; mais, pardon, il avait de nombreux et puissants défenseurs : il avait tous ses prêtres.

Ces derniers surent se faire en même temps que prêtres du Seigneur, colons, cultivateurs, médecins, juges et instituteurs. Ils étaient le pivot autour duquel tout tournait avec harmonie et paix. Grâce à leurs sacrifices immenses, notre pays a continué d'avoir des hommes instruits, des hommes qui sur le terrain politique surent défendre jusqu'au bout nos droits et nos privilèges. Ils gardèrent dans nos villes et nos paroisses les élites instruites qui guidèrent nos populations. Non contents de se faire instituteurs et de devenir dans chaque paroisse celui qui distribuait la sagesse et la science, ils fondèrent ces nombreuses institutions qui font notre force et notre gloire ; nous voulons dire nos maisons d'enseignement.

Nous étions aux temps héroïques, aux temps où il nous fallait surtout des hommes instruits. Notre clergé sut nous donner ce qu'il nous fallait. Et encore aujourd'hui, dans certaines provinces, il est facile de voir ce même clergé multiplier les sacrifices pour donner à la race cette élite instruite qu'il lui faut pour se défendre contre les attaques d'adversaires ignorants, et pousser les nôtres dans les voies du progrès.

Partout, si nous voulons regarder, nous voyons que nous sommes exactement ce que notre clergé nous a fait. Aussi, il n'est pas étonnant que nous soyons si bons, que nous soyons un peuple si plein de vie morale et physique, que nous soyons un peuple si vigoureux que les attaques ennemies ne peuvent entamer.

Regardons ce qui se passe. Sur nos terres neuves, la colonisation ne marche bien que le jour où une église est construite et un curé est arrivé ; de nouvelles paroisses rurales se fondent sous la bienveillante et agissante surveillance du prêtre ; nos paroisses de ville se multiplient grâce au prêtre. Et toutes ces actions du prêtre font continuellement tourner les courants de valeur économique et sèment le progrès même matériel.

Et nous devons à notre clergé cette institution unique et si puissante dans sa force morale et matérielle qu'est la paroisse.

La paroisse canadienne-française est une institution qui nous vient de la vieille France, une institution rajeunie et faite pour répondre à notre besoin de construction et de résistance. La paroisse canadienne-française est la forteresse qui résiste à tous les assauts, elle est l'usine de nos forces. La paroisse canadienne-française que nos amis français nous envient, parce qu'ils l'ont un peu perdue, et parce qu'elle avait faite leur grandeur passée, est le fait du clergé canadien-français.

La paroisse est la grande famille qui conserve et multiplie la vie.

* * *

Toutes ces choses et d'autres encore nous viennent à l'esprit chaque fois que Rome nous donne un nouvel évêque. Voilà pourquoi les Canadiens sont heureux toujours d'apprendre qu'un nouvel évêque leur est offert ; voilà pourquoi *L'Apôtre* se réjouit plus que tout autre de la nomination et de la consécration épiscopale du nouvel auxiliaire.

Et nous nous réjouissons d'autant plus que Mgr Langlois est l'homme attendu par le clergé et les laïques pour conduire à bien la si importante tâche de diriger le premier diocèse du continent. Le *Canada Français* qui a été plus à même de juger au travail le nouvel auxiliaire, déclare dans sa joie : " Avant tout homme de doctrine, le nouvel auxiliaire de Québec est éminemment qualifié "pour paître l'Église du Seigneur." Sa déjà longue expérience des hommes et des choses, expérience acquise dans les divers milieux où l'a successivement conduit la Providence, l'a préparé on ne peut mieux à devenir l'aide efficace et désirée du vénérable archevêque de Québec et de son cher coadjuteur. Le zèle éclairé de Mgr Langlois, servi par un talent et une facilité de parole remarquables, sa distinction native faite d'une simplicité qui charme et qui attire, tout cela, prêtres et fidèles sont heureux de l'apprécier."

Que pourrions-nous ajouter pour marquer notre joie et notre reconnaissance ?

Nous sommes heureux que Rome nous ait donné un pasteur selon le cœur de Dieu, un apôtre dévoué et au courant de nos besoins ; nous sommes reconnaissants à Rome de nous avoir si bien compris.

Et nous faisons des vœux ardents pour que le règne du nouvel auxiliaire soit long et fécond.

Thomas POULIN.

La fin du monde

— Monsieur ! Monsieur ! cria la bonne en entrant toute tremblante dans ma chambre, savez-vous ce qui arrive ?

— Qu'y a-t-il donc ?

— Aujourd'hui, le soleil ne se lève pas.

— Fameuse nouvelle ! C'est qu'il est caché par les nuages, dis-je en essayant de continuer mon somme.

— Non, Monsieur, ce n'est pas cela ! Le soleil ne se lève pas parce qu'il ne sort pas de son lit de la nuit, et que malgré l'heure le jour n'est pas encore venu.

— Et quelle heure est-il donc ?

— 9 heures, Monsieur !

— Allons donc ! m'écriai-je en m'habillant à la hâte, et je m'élançais dans la rue.

*

* *

Le spectacle était alarmant. l'obscurité était complète. Quelques pâles étoiles brillaient avec langueur au firmament, comme si elles lançaient avec peine leurs dernières lueurs. Le côté de l'aurore était noir, et à la place de l'aube on voyait les ténèbres augmenter peu à peu.

— Qu'est-ce cela, Seigneur ? m'écriais-je avec angoisse.

— Qu'est-ce que cela ? entendait-on répéter partout au milieu des lamentations et des exclamations par les gens qui couraient de tous côtés.

— C'est la fin du monde ! criait quelqu'un.

— C'est une éclipse ! disait un autre.

— Que parlez-vous d'éclipse ? N'entendez-vous pas la trompette du jugement dernier ? fit un vieux monsieur.

— Non pas, répliqua une vieille, c'est la trompette du crieur public !

Au milieu de cette confusion, on entendit la voix criarde du héraut qui disait :

— Son Excellence... Monsieur le ministre... de l'Intérieur... envoie un télégramme... qui dit : " 5 heures du matin... ayant été fixées... comme heure officielle... au lever du soleil... pour tout le territoire... du pays... et... 8 heures... ayant sonné... sans que cet astre... soit levé... je porte le fait... à la connaissance... des autorités... afin que... avec la plus grande prudence... elles le fassent connaître... au public... en prenant... toutes précautions nécessaires... en pareil cas... pour que... l'ordre ne soit pas troublé... et en faisant savoir... que le gouvernement... a pris toutes mesures utiles... pour... "

On ne put en entendre davantage, parce qu'en ce moment la voix de celui qui lisait fut couverte par une tempête de sifflets.

— En voilà une nouvelle que nous annonce le ministre, disait un bon vieux.

— Mais vous avez bien entendu qu'on va prendre des mesures, répliquait un autre.

— Des mesures ? Et pourquoi ? s'écria une femme du peuple. Pour faire un bonnet au soleil afin qu'il puisse sortir la tête ?

*

* *

En ce moment, un nouveau fait vint augmenter la confusion. Une lumière sinistre brilla tout d'un coup au ciel, et on vit s'étendre aussitôt de l'Orient à l'Occident une immense bande rouge sur laquelle on pouvait lire, parfaitement écrites en noirs caractères, ces paroles apocalyptiques :

LA FIN DU MONDE ARRIVE !

Aussitôt l'aspect des gens changea complètement. Les sanglots succédèrent aux cris et les prières aux plaisanteries.

Les uns couraient à la recherche de leurs enfants, les autres de leurs parents, de leur époux, de leurs frères.

Quant à moi, je me dirigeai vers l'église afin de faire régler mon passeport pour le ciel. Mais j'arrivai trop tard.

La foule des pénitents remplissait les églises et débordait jusqu'au milieu des places.

Je compris qu'il m'était impossible de réaliser de suite mon pieux dessein et je revins à la maison. J'étais à peine entré qu'on frappa à ma porte ; j'ouvris, et se précipita dans mes bras un de mes ennemis les plus farouches.

— Monsieur Louis : m'écriai-je, vous par ici ?

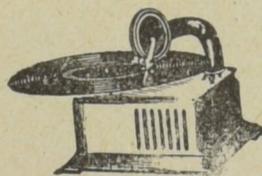
— Oui, Monsieur, je viens vous demander pardon de toutes mes offenses.

En entendant cela les larmes me vinrent aux yeux.

— O mort ! m'écriai-je, que ton pouvoir est grand !

Je n'avais pas achevé que ma porte s'ouvrait de nouveau. C'était M. Nicodème Accroche, le premier usurier du pays, dont j'étais victime depuis assez longtemps, qui m'apportait dans un petit sac ses rapines de quatre années en me priant de les recevoir et d'en jouir longtemps.

— Voilà ce que nous voudrions, vous et moi, long temps. Mais vous l'avez eu long, vous ; vous êtes âgé, la mort pour vous n'est pas une nouveauté.



GRATIS ce Phonographe.
Demandez notre
catalogue. Faites
\$10.00 par jour en vendant le
parfum de luxe "Secret du Cœur".
Echantillon 25c. Adressez :

ALLEN NOUVEAUTE, St-Zacharie, Qué.

— Que voulez-vous ? Je n'y pensais pas.

— O mort ! allais-je répéter sur un ton déclamatoire, lorsque la bonne me coupa la parole pour m'annoncer une autre visite.

C'était mon voisin de droite, homme colère et entêté, qui m'avait monté dernièrement un procès et deux querelles parce que ma servante avait secoué son balai sur un mur mitoyen.

— Je viens vous prévenir, me dit-il, que votre servante pourra secouer, et sans aucun danger, sur...

— Le meunier ! cria alors la bonne.

— Qu'il entre !

— Il ne peut pas parce qu'il est chargé de farine. Il dit que c'est celle qui est restée collée à la pierre pendant le mois qu'il a moulu pour nous.

— Eh bien ! ma fille...

J'esquissai un sourire...

— Il y a aussi le tailleur qui veut vous parler.

— Il m'apporte une note ?

— Non, Monsieur, il dit qu'il s'est gravement trompé à votre préjudice, avec le marchand d'étoffes, depuis qu'ils vous habillent.

— Ils veulent dire depuis qu'ils me dépouillent. O pensée de la mort !

— Monsieur, pressez-vous, parce qu'il y a encore l'épicier du coin qui attend pour vous remettre une farine à la place d'une poudre qu'il vous a donnée ce matin par erreur.

— !!!...

— Il y a aussi le pharmacien, M. Lin, qui s'est trompé pour votre remède.

— Oh ! erreur de pharmacien ! Il m'a peut-être donné du poison.

— Non, Monsieur, comme les poisons sont chers, il dit que pour cela, il ne se trompe jamais. Mais, Monsieur, je vois que vous ne vous pressez pas trop, et moi aussi, pourtant, je dois régler avec vous quelques petits comptes où j'ai fait erreur.

— Toi, apparemment si dévouée !

— Oui, Monsieur. Mais ce n'a été qu'une mauvaise pensée qui me venait chaque matin quand j'allais au marché.

— Il y a déjà dix ans que tu y vas.

— Pardonnez-moi, Monsieur, mais je vais vous les rendre toutes.

— Les mauvaises pensées ?

— Non, les pièces de la danse du panier.

— Dieu soit béni ! m'écriai-je. Ah ! quel dommage qu'il n'y ait pas de temps en temps un jugement final ! D'ailleurs, suffit ! Je dois moi aussi, régler mes comptes. Je vais voir si je ne puis le faire dans quelque église.

Dans ce but, je me dirigeai vers la plus proche ; mais il me fut impossible d'y pénétrer. La foule, au lieu de diminuer, ne faisait qu'augmenter. La bande rouge brillait menaçante, du haut du ciel, faisant croître à chaque instant le nombre des pénitents qui avaient méprisé jusqu'alors le même avis écrit dans leur cœur.

Au milieu de ces pénitents, on entendait de curieux dialogues :

— Je t'assure, ma très chère, disait un mari avec le plus grand air de componction, je t'assure que si je t'ai abandonnée depuis peu de temps, c'était parce que...

— Peu de temps ! Ça te paraît encore peu les douze ans que tu es resté sans me voir ?

— Mais tu vois bien que je ne t'ai pas oubliée.

— Mes enfants, criait un vieux garçon avare en s'adressant à un groupe d'ouvriers, la mort approche, plus de soucis ! Prenez ces rouleaux d'écus qui pèsent sur ma conscience.

— Merci et bon profit ! Mais pourquoi, hier, ne pensiez-vous donc pas comme ce matin ?

La réflexion était juste.

Plus loin, je vis gesticuler un monsieur à lorgnons. C'était un journaliste révolutionnaire.

— Les doctrines et les nouvelles que je vous ai données dans les colonnes de mon journal étaient fausses, disait-il. Que cette déclaration serve à la décharge de ma conscience !

— A la bonne heure ! crie un vieux à face patibulaire. Mais qui me dédommagera des dix ans de prison que j'ai dû faire pour avoir écouté celui qui vient d'avouer ses torts ?

— Dieu et Dieu seul, répondit une voix sévère. Dieu, qui en la personne de son Fils, satisfait pour toutes les dettes que les hommes ont contractées par leurs iniquités.

Celui qui parlait ainsi était un prêtre à l'aspect énergique qui, traversant l'immense foule, se dirigeait vers une chaire au milieu de la place.

— Pauvres fidèles, dit-il, je ne m'explique pas vos craintes et je ne comprends pas votre conduite. Vous êtes frappés de l'avis que la main de Dieu a tracé au ciel. Mais, avant qu'il parût là-haut, pouviez-vous douter de la fin du monde ? En vérité, mes frères, l'humanité est singulière. Ce n'est pas en vain que le soleil s'est fatigué de la vivifier de ses rayons et de l'éclairer de sa lumière. Il était temps d'en finir avec un si grand désordre. Aussi voyez-vous comme tout s'achève.

Tous nous levâmes la tête et restâmes terrorisés. Un nuage épais et sinistre s'avancit au dessus de nous, et un froid glacial paralysait nos membres.

Tout à coup on entendit un cri d'angoisse.

Un éclair infernal venait de briller, impossible à décrire ; la foudre éclata, horrible, le dernier coup de foudre de l'univers.

La frayeur s'empara de tout le monde, et chacun essaya de se cacher comme il put. Je fis de même et mis ma tête... je ne sais où, mais au même instant, j'entendis un grand bruit, et... mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je de toute la force de mes poumons...

— Qu'y a-t-il ? Monsieur, s'écria la servante en se précipitant dans ma chambre. Et comment avez-vous fait pour tomber ainsi de votre lit ?

En effet, tout avait été un rêve. Et j'en étais sorti.

Mais en quel triste état !

J'avais frappé de la tête contre ma table de nuit, et la lampe était tombée étalant ses morceaux.

Je me remis aussitôt, m'habillant rapidement et quoiqu'il fût encore de très bonne heure, je me lançai dans la rue pour achever de secouer le cauchemar.

Le cauchemar disparut, en effet, mais ce qui ne disparut pas ce fut l'idée qui lui avait servi de thème.

Comment est-il possible, pensais-je, que nous vivions aussi tranquilles et avec des comptes aussi embrouillés, puisque si le monde ne semble pas devoir finir de suite, chacun de nous peut s'en aller d'un moment à l'autre ?

Cette idée me fit tant d'impression que dès ce jour, je commençais une liquidation générale de tous mes comptes et je changeais de vie radicalement.

— Tu es "frappé", me disait un ami qui connaissait mon rêve.

— "Frappé" ? Oui ! plutôt à Dieu que tous les hommes fussent "frappés" comme moi.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'alors on ne verrait plus ni les publicistes mentir, ni les commerçants voler, ni les pharmaciens se tromper, ni les avocats chicaner, ni les usuriers dévorer l'humanité. Le monde serait beau, un avant-goût du ciel !

(Traduit de la Lectura Popular, de Don Adolfo Clavaranna, par le P. CYRILLE FERRET.)

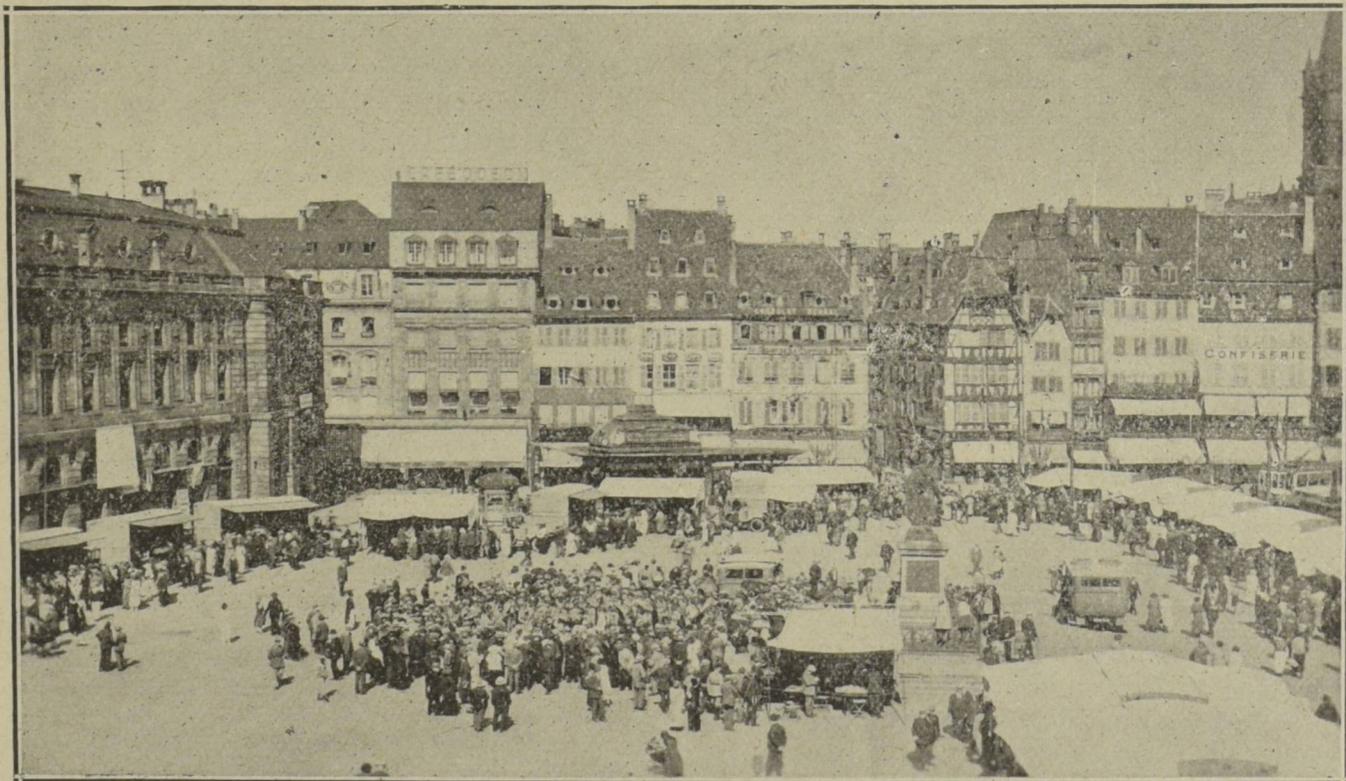
(Almanach de N.-D. du S. C.).

FORCE DES INSECTES

Vous êtes-vous jamais demandé quelle quantité de force peuvent posséder les insectes ? Elle se trouve très supérieure, toutes proportions gardées, à celle dont l'homme peut disposer. Linné fait observer qu'un éléphant qui posséderait, eu égard à sa taille, les forces d'un cerf-volant (*lucanus*), remuerait une montagne, et qu'un homme dont la mâchoire aurait la puissance des mandibules d'une fourmi soulèverait sans peine, en en prenant le timon entre ses dents, un haquet de brasseur chargé de douze gros tonneaux remplis de bière.

Il résulte d'études que l'on a faites, que la force musculaire de l'homme se proportionne aux cinq sixièmes de son poids, et celle du cheval aux deux tiers environ du sien. Eh bien ! un hanneton, cet insecte bourdonnant que les écoliers connaissent bien pour en avoir lâché dans les classes, est capable de charrier une quantité de sable représentant quatorze fois son propre poids. Donc le hanneton possède une force musculaire au moins treize fois plus grande que le cheval, puisque, — l'expérience en a été faite, — lourd de 94 centigrammes, il transporte un tas de sable de 13 grammes et demi, soit 1.350 centigrammes. Un autre scarabée, la trichie à bandes, qui hante les lis, traîne 40 fois son poids ; le petit hanneton d'été (*anomala*) 70 fois, et l'abeille 20 fois. Et ainsi des autres.

Une puce a besoin de subir une pression de 10,000 fois son poids avant de s'éventrer et de s'aplatir ; la larve de la mite résiste à des chocs formidables. Un corps humain succomberait dans les épreuves que l'on fait subir à la mouche, et d'où celle-ci sort intacte.



VUE DE LA PLACE KLÉBER, À STRASBOURG

L'ostracisme

JEUDEI dernier nous avons publié cette nouvelle étrange qu'un jeune Canadien français, élève de l'Université de Montréal, qui désirait entrer dans le service naval canadien, comme boursier du Gouvernement, s'est vu refuser net, encore qu'il fut porteur d'un diplôme de l'Université de Montréal. Comme conséquence, les dix cadets canadiens envoyés cette année sur la flotte anglaise pour y commencer leur cours d'officiers de marine, sont tous des Canadiens de langue anglaise.

Dans le même temps la plupart sinon tous les jeunes Canadiens français qui se présentent pour servir comme matelots sur les navires de notre flottille de guerre sont acceptés ; comme étaient acceptés d'emblée au temps des enrôlements en masse pour la grande guerre, tous ceux des nôtres qui se présentaient comme soldats. Mais on se rappelle aussi dans quel esprit on distribuait alors les commissions d'officiers, et comment, malgré de beaux états de service antérieurs, les nôtres furent relégués pour la plupart dans des petits postes.

Cela s'appelle de l'ostracisme.

Cela se traduit : Canadiens français bons pour la chair à canon, sous le commandement d'officiers anglais.

Le commodore Hose, qui est un Anglais, qui reçoit une pension du Gouvernement anglais, et à qui nous payons en sus neuf mille piastres par année pour s'occuper de nos trois navires-écoles est-il de cette opinion qu'au Canada la chair à canon c'est nous, et que la classe privilégiée à laquelle sont réservées les commissions d'officiers se compose des siens ?

Et que sait le même commodore de notre Université de Montréal, pour traiter ses diplômes avec une pareille désinvolture ?

*

* *

Malgré le peu d'intérêt que l'événement paraît avoir produit dans la grande presse, nous estimons que cet incident ne peut pas en rester là, et que les dirigeants d'Ottawa se doivent d'éclairer la situation. Car la situation se pose nettement : Y a-t-il des services de l'Etat canadien que les nôtres doivent considérer comme leur étant interdits ? Y a-t-il des carrières que les nôtres doivent regarder comme leur étant fermées ?

Et la situation se posant ainsi, tous les beaux rêves de paix et d'harmonie sont compromis, car un peuple fier, conscient de sa valeur et de sa dignité, ne peut accepter d'être traité en paria.

D'autre part quels que soient les motifs qui l'ont fait agir, le commandore Hose, outre la désinvolture avec laquelle il nous traite, ainsi que nos institutions, a commis une parfaite maladresse ; et les impérialistes habiles, — il y en a, — pourraient bien lui en tenir un compte rigoureux.

En effet, l'honorable M. Lapointe avait fait déjà ressortir, au cours d'un débat fameux, comme on était mal venu de reprocher au Canadien français son peu de goût pour l'art militaire, alors qu'on s'était appliqué avec persévérance à l'en détourner, ou plutôt à l'en dégoûter. Et cependant, dans le temps même que la Métropole fait les plus grands frais pour promener dans chacun des Dominions ses plus grosses unités de guerre, et qu'elle envoie les plus éloquents de ses amiraux prêcher l'utilité et la nécessité de la flotte, des sous-ordres sont assez maladroits, pour étaler l'envers de la médaille, et laisser voir que le favoritisme peut s'exercer, et la morgue s'étaler à l'aise jusque dans la marine de guerre.

*

* *

Le pensionné du Gouvernement anglais justifie mal la confiance de ceux qui l'ont envoyé ici. Et le gouvernement canadien est réellement volé de neuf mille piastres chaque année, si celui à qui il les donne contribue à éloigner une partie de la nation de la carrière de marin.

L'ostracisme des nôtres, en quelque domaine qu'il s'exerce, sera toujours au détriment du Canada tout entier.

Dans le passé, le Canada français a eu d'excellents marins ; il en a d'excellents dans le présent ; et il en aura encore d'excellents dans l'avenir, même si la nouvelle génération ne se forme pas sur les navires du commodore Hose. Et ce sera tant pis pour la marine canadienne s'ils n'y sont pas.

Jules DORION.

[L'Action Catholique, 18 sept. 1924.]

LA HERNIE GUÉRIE

par les PLAPAO-PADS ADHESIFS DESTUART signifie que vous pouvez jeter au loin les bandages douloureux, parce qu'ils sont faits pour guérir et non seulement pour retenir la hernie. Mais s'adaptant justement ils sont aussi un facteur important pour retenir des hernies qui ne se peuvent retenir par les bandages PAS DE BOUCLES, COURROIES OU DE RESSORTS. Doux comme le velours, facile à appliquer, pas dispendieux. Action continue jour et nuit. Obtint grand prix à Paris et médaille d'or à Rome. Nous prouvons nos avancés en vous envoyant PLAPAO D'ESSAI et le livre de M. Stuart sur la hernie ABSOLUMENT GRATIS. N'envoyez pas d'argent. Ecrivez aujourd'hui à : PLAPAO Co., 2613, Stuart Bldg., St-Louis, Mo., E.-U.

Un apôtre indigène au Niger

MYSTÉRIEUSE est la parabole du Semeur de l'Évangile, avec sa divine semence, la parole de Dieu, qui semble parfois tomber au milieu des ronces et des épines ou sur les rochers, et rencontre cependant un terrain bien préparé.

Que de fois le missionnaire, à son début dans l'apostolat africain, en face des natures païennes et sauvages, si endormies et indifférentes aux vérités de la foi, si peu nombreuses à venir l'écouter, s'est senti pris de découragement et de tristesse, et s'est demandé s'il fallait jeter là, au prix de tant de sueurs et de fatigues, le Verbe de Dieu.

Le divin Maître pour récompenser et encourager son apôtre lui réserve parfois cependant une consolation et une surprise. C'est ce qui nous est arrivé à Issélé.

Je veux parler de la conversion d'un de nos premiers chrétiens, Alexandre Obouétché.

Lorsque nous arrivâmes à Issélé pour y fonder la mission, ce noir, très intelligent et entreprenant, était déjà connu de toute la ville.

Forgeron de son état, il s'était fait recevoir docteur, féticheur et en même temps il s'était fait lui-même fabricant de fétiches et plus particulièrement du fétiche à deux cornes *Écouenzou*, (le diable), d'une vente plus courante que les autres.

Puis il était parvenu à se faire nommer premier chef de la ville ; sa fonction consistait à lui offrir, selon les circonstances, le sang des poules ou des chèvres sacrifiées en son honneur.

Mais il était appelé à devenir bientôt le gardien d'un fétiche plus puissant.

A vrai dire, Obouétché était un brave homme joignant à la rectitude de son jugement une certaine aménité d'esprit. Une circonstance fortuite le mit en rapport avec la mission.

Un de ses neveux, enfant d'une quinzaine d'années, dans une dispute avec un des enfants de l'école, lui avait fendu la lèvre : accident grave selon les lois du pays, parce qu'il y avait eu effusion du sang.

La condamnation devait être portée séance tenante. Dans l'espèce, il fallait donner huit chèvres à la partie lésée.

L'amende une fois réglée, on se mit à palabrer. Des chrétiens de la mission, amis d'Obouétché, lui dirent que s'il venait voir les Pères, peut-être les choses s'arrangeraient, qu'ils pourraient lui faire valoir ses raisons et obtenir que la peine fut réduite. Obouétché, attiré par la pensée de l'heureux résultat que cette visite pourrait avoir pour ses chèvres, se laissa persuader.

L'entrevue avec les Pères fut des plus cordiales, la peine fut remise et Obouétché promit de venir revoir ceux qui s'étaient montrés si bons pour lui.

Il tint parole et, à quelques dimanches de là, poussé d'ailleurs par nos chrétiens ses amis, il vint assister à l'instruction à l'église et causer avec les Pères, qui, tout en parlant de choses et d'autres, lui donnèrent une première leçon de catéchisme.

Ces grandes et belles vérités jusqu'ici inconnues de ce pauvre païen, et qui lui découvraient des horizons si nouveaux, frappèrent son esprit droit et ouvert, et il résolut de venir assister à nos catéchismes du dimanche.

La grâce travaillait cette âme. Foulant aux pieds le respect humain, il s'arma de courage et suivit régulièrement nos offices et nos instructions. Quelques mois plus tard, il demandait à prendre rang parmi nos catéchumènes.

Un jour, au prône, le Père qui disait la messe prêchait sur l'enfer. Cette terrifiante vérité de l'Évangile produisit une impression profonde sur le nouveau néophyte. La divine semence était tombée sur un terrain bien préparé.

Après la messe, Obouétché alla trouver le Père et lui dit : " Tu nous a appris que le pécheur qui n'a pas reçu la baptême va en enfer. Je veux aller au ciel, je veux le baptême. Donne-le-moi.

— Doucement, répond le Père, mais sais-tu bien que ce que tu sollicites est une chose grave qui demande mûre réflexion ?

— Je le sais, Père, j'ai réfléchi.

— J'ai constaté, en effet, reprit le Père, que tu as mis de côté le respect humain pour venir à nos instructions à l'église ; tu as abandonné les fétiches de la ville et tu ne leur sacrifies plus de chèvres, c'est vrai, mais il y a encore dans ta maison des fétiches que tu gardes ?

— Lesquels ? dit-il étonné.

— Ce sont tes quatre femmes, tu ne peux pas les garder.

— Ah ! que faut-il faire ?

— Les renvoyer et n'en garder qu'une.

— Obouétché réfléchit un instant. Puis, se passant la main sur le front comme pour chasser un sombre nuage, il répliqua d'un ton résolu : " eh bien, je les renverrai et tu m'aideras ".

Malgré cette bonne volonté et cette énergie, le Père crut prudent de ne rien précipiter chez l'ardent néophyte et lui prêcha la patience.

Le catéchumène obéit. Comme il l'avait promis, il renvoya ses femmes, non sans éprouver un vif chagrin, et plus que jamais il fut fidèle aux offices et instructions du dimanche.

Enfin le jour tant désiré arriva pour le baptême. C'était le saint jour de Pâques. La solennité du baptême avait été fixée à 8 heures du matin, avant la grand'messe. Une centaine de fidèles et d'amis se pressaient dans l'église où devait avoir lieu la cérémonie, et qui n'avait encore que sa charpente et sa toiture, sans les murs

La pluie tombait à verse ce jour-là, et un vent violent de tornade la poussait sur l'assistance, en sorte que, malgré les parapluies ouverts le célébrant et les acolytes furent inondés, et le pauvre catéchumène aurait pu recevoir lui-même le baptême par immersion.

Mais si ses vêtements blancs furent endommagés, la blancheur de son âme n'en fut point altérée ; tout pénétré du grand acte qui s'accomplissait, sa pensée et son cœur étaient tout entiers à la cérémonie.

Le catéchiste de la mission, Thadée, avait été choisi pour lui servir de parrain. On lui donna le nom d'Alexandre.

Après le baptême, Obouétché entendit la grand'messe où il édifia ses voisins par la ferveur de sa prière et un recueillement profond.

L'office terminé, il resta seul longtemps agenouillé au pied du sanctuaire, pour remercier le divin Maître de la grâce de résurrection qu'il avait daigné, en ce jour, opérer en lui. L'eau régénératrice avait à peine coulé sur son front, que l'épave et la croix vinrent le visiter.

De retour chez lui, il trouva la maison vide, toute sa famille, sauf sa femme (unique désormais), l'avait abandonné ; ses frères, ses sœurs, ses oncles et tous ses amis païens lui avait tourné le dos.

Il vit en outre la colère des féticheurs, menacés dans leur influence, se déchaîner contre lui ; ne pouvant lui pardonner ce désintéressement aux traditions locales, ils le poursuivirent de leur haine, mais sournoisement et en se cachant.

On s'efforça au début de lui ôter tous ses titres et privilèges. Mais notre chef avait du nerf, et il le montra en se défendant comme un autre saint Paul.

On chercha, en outre, à la déposséder ; c'était surtout le dimanche pendant qu'il était à l'office divin, que l'on venait le dépouiller. C'était tantôt une poule, dont il constatait la disparition à son retour de la messe, tantôt une chèvre, d'autres fois les légumes et les fruits de son jardin qui lui étaient volés.

De la sorte, il perdit toutes les poules et les chèvres qu'il possédait avant son baptême.

C'était la tentation de Job qui s'abattait sur lui. Notre nouveau chrétien ne se laissa point ébranler. Il se sentit au contraire animé d'un véritable esprit d'apôtre et, plein de confiance en la Divine Providence, il voulut vaincre l'hostilité de ses proches et de ses frères idolâtres en éclairant leur âme et leur faire partager les biens précieux de la foi qu'il avait reçus.

Dieu permit que sa famille se réconcilia peu de temps après avec lui. Sa femme reçut le baptême le dimanche de la Pentecôte.

Il se mit non seulement à enseigner le catéchisme aux membres de sa nombreuse famille, mais il entreprit aussi de visiter les malades (son titre de docteur le favorisait en cela) et de

s'enquérir des enfants en danger de mort afin de leur assurer le baptême.

Son dévouement le poussa même, en maintes circonstances, jusqu'à violer les coutumes fétichistes du pays, opposées à nos vérités religieuses.

Un matin, Obouétché me fit appeler. Sa demeure était remplie de chefs de la ville et de féticheurs furibonds, qui menaçaient de démolir sa maison.

Quel crime pouvait-il donc avoir commis ?

Ah ! voilà ! il avait donné l'hospitalité à une femme mère de deux enfants jumeaux.

Pareille hospitalité constituait un double forfait aux yeux des noirs, étrangement superstitieux, et qui considèrent les jumeaux comme des monstres humains, et, en conséquence, ils condamnent la mère à vivre pendant trente jours dans une case isolée, privée de tout rapport avec les gens du village.

A mon arrivée, notre homme s'arme de bravoure et, s'abandonnant à une éloquence dont aucun européen ne connaît le secret, il démontre en deux temps que rien n'arrive ici-bas sans la volonté de Dieu. Il s'applique surtout à démontrer que lui aussi, autrefois, quand il était féticheur, n'était qu'un menteur et qu'il trompait la crédulité de ses frères, et leur met les points sur les i... ; l'argument était fort. Aussi les féticheurs, comme les pharisiens accusateurs de la Samaritaine, en face du maître, traçant du doigt leur hypocrisie sur le sable, confondus, et honteux, se retirèrent les uns après les autres laissant bientôt la maison vide.

Son audace l'avait sauvé et son prestige ne fit qu'y gagner aux yeux de ses concitoyens.

Il lutta ainsi bravement jusqu'à la fin de sa vie.

Sa conduite était exemplaire. Tous les matins il venait assister à la messe ; il ne manquait pas non plus la prière du soir à l'église.

Rien n'échappait à sa vigilance. Il s'était parfaitement rendu compte que les féticheurs et les païens épiaient si tous nos mouvements étaient conformes à notre prédication. Il savait que nous condamnions l'orgueil, la haine, la luxure, la gourmandise, la paresse, et il avait à cœur de surveiller nos quelques chrétiens et les nombreux catéchumènes afin de les rendre irréprochables particulièrement sur ces points.

La paresse était son ennemie jurée. Il s'efforçait, par ses exemples, de l'extirper chez ses frères, n'hésitant pas, pour occuper les longues heures de la journée, à former et à présider de nombreuses réunions, qui sont devenues la mode depuis lors à Issélé.

Dans ces sortes de conférences, il exposait aux néophytes les défauts qu'il avait observés chez eux, il les réprimandait et exhortait à ne pas regarder en arrière dans le bon chemin, à mépriser les railleries des païens et les menaces des féticheurs, et à toujours aller de l'avant.

La devise de notre héros était celle-ci : " Tout ou rien ", aimant mieux n'avoir aucun catéchumène plutôt que d'enrôler sous la bannière du Christ de mauvais soldats.

Obouétché nous invita souvent, mon confrère et moi, à venir assister à ses réunions, pour recevoir nos conseils, et aussi pour nous donner l'occasion de bien connaître ses auditeurs.

Sous la sage direction de ce valeureux chef, notre groupe éprouva quelques défections, mais il gagna beaucoup en réalité. Ceux que des motifs humains avaient plus ou moins attirés se retirèrent bientôt, ne comprenant point la portée de certaines admonitions parfois un peu sévères. Il n'en subsista pas moins un noyau de chrétiens fervents que tout le monde admire.

Telle fut la vie chrétienne de notre héros qui malheureusement pour la mission, ne devait pas demeurer longtemps parmi nous. Il mourut en 1903, quatre ans après sa conversion.

Sa maladie dura six jours, pendant lesquels il voulut encore prêcher, réprimer et encourager au bien. Grand était son désir de ramener à Dieu deux de ses frères que ses instances n'avaient pas encore décidés à l'accompagner le dimanche à la messe ou le soir à la prière. Que de visites ne leur a-t-il pas ménagées. Mais la peur du roi du pays paralysa tous ses efforts. Du moins ses frères purent-ils ainsi apprendre les principales vérités de notre sainte religion.

Voyant qu'ils restaient sourds à ses prières, Obouétché remit à Dieu le soin de les convertir ; puis, sentant la mal aggraver son état, il se prépara à bien mourir. Il voulut se confesser, et le lendemain j'allais, en compagnie de nos chrétiens et des catéchumènes, lui porter le Saint Viatique et lui administrer l'Extrême-Onction.

Quel ne fut pas mon étonnement de trouver le malade levé malgré son extrême faiblesse. Il avait revêtu tous ses vêtements de fêtes, son pagne de deuxième classe, sans oublier le pagne de première classe ; sa maison était ornée de verdure pour la visite solennelle du divin Maître.

Il était lui-même agenouillé au milieu de sa chambrette et paraissait en extase.

Malgré notre arrivée tardive, il avait voulu demeurer à jeun, sans soucis d'un mal qui réclamait à chaque instant de légères potions.

La journée tout entière fut consacrée à la prière et, le lendemain, vers midi, au tintement de l'angelus, il s'éteignait doucement dans le sein de son Dieu.

Telles furent la vie et la mort de notre premier chef chrétien d'Issélé. Nous perdîmes en lui un puissant auxiliaire.

A l'heure actuelle, la mémoire de notre bon Alexandre Obouétché, jadis honni, est rappelée par tous avec vénération. Ses frères récalcitrants

et moqueurs ont été frappés de sa résignation et du calme de sa mort ; ils commencent à se dire nos amis, et ils ne tarderont pas à remplacer le regretté défunt à l'église.

Un fait est curieux à noter. A la mort de notre héros, on entendait les païens tenir ces propos : " Oui, Obouétché est mort, nous l'avons vu en compagnie de l'Enfant de Dieu avec lequel il va venir nous juger. " C'était là sans doute un vague souvenir de la doctrine exposée dans les instructions de leur concitoyen. Dieu veuille que du haut du ciel il continue pour ses frères son bienfaisant apostolat.

Jean-Baptiste LIBS,

de la Société des Missions Africaines de Lyon.

Missionnaire à Asaba (Niger)

Le bon larron

Ceci est une histoire vraie, rapportée par un religieux de New-York qui en certifie l'authenticité.

La scène se passe dans une pauvre maison d'un faubourg de la grande cité américaine.

Un jeune homme d'une vingtaine d'années est étendu sur son lit de misère, immobile, silencieux et ravagé par la maladie qui a achevé l'œuvre des passions. Ses yeux tout grands ouverts, brillent d'un feu sinistre. Tout ce qui lui reste de vie s'est concentré dans ses prunelles ardentes et sombres.

La chambre, sans respirer la pauvreté, trahit la gêne. Dans un coin, une armoire de bois mal peinte et mal jointe ; çà et là, quelques chaises de paille. Sur les murs blanchis à la chaux, un pauvre miroir, et, en face du moribond, une image colorée représentant le Christ en croix, le cœur ouvert, couronné de flammes et d'épines, tel qu'il apparut à sainte Marguerite-Marie. Les regards du jeune homme sont fixés sur ce cœur, et lui jettent des éclairs de haine, blasphèmes muets et terribles : on dirait des lueurs d'enfer.

Une pauvre femme, debout près de lui, le regarde, les yeux gonflés de pleurs contenus. Entre ce crucifix et son fils agonisant elle rappelle la mère douloureuse entre Jésus en croix et le mauvais larron. Elle prie l'un, elle prie l'autre d'avoir pitié d'elle.

Le Christ l'écoute, il écoute toujours, sans toujours exaucer : le mauvais fils lui, se tait, d'un silence affreux pire qu'une mortelle injure.

— Mon fils, pitié pour nous, si ce n'est pour toi-même. Je t'ai tout pardonné, abandon, débâches, sacrilèges, menaces. Dis-moi en ce moment suprême, que tu acceptes mon pardon. — Pas de réponse. — De grâce, demande pardon à Dieu. . . — Rien. — Donne-moi au moins

ce doux nom de mère que tu me refuses obstinément depuis tant d'années.— Cette fois il la regarde, il ouvre la bouche, et rassemblant ses forces, il lui crie avec l'accent d'un damné : Non !

La malheureuse lance à l'image du Sauveur un regard de désolation et de reproche, le regard de l'innocent condamné par les hommes, qui en appelle à la justice de Dieu. Puis, éperdue, elle s'enveloppe la tête d'un tricot de laine, et sort. Elle court à l'église voisine, tombe à genoux devant l'autel où le prêtre, célébrant la messe, tenait élevée dans ses mains jointes l'hostie consacrée.

Elle s'abîme dans une prière faite de désespoir et de confiance, de lutte et de résignation. de mort et de vie ; et soudain, par une inspiration sublime, se substituant à son fils, parlant en son nom, elle s'écrie avec le bon larron sur la croix : " Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume ".

Le Saint Sacrifice achevé, elle retourne précipitamment à la maison, ouvre la porte, puis tremblante, pâle comme un spectre, elle s'arrête, n'osant regarder. Est-il mort, agonisant ? S'il vit encore, ne va-t-il pas lui percer le cœur par un regard de haine, par un dernier blasphème ? . . .

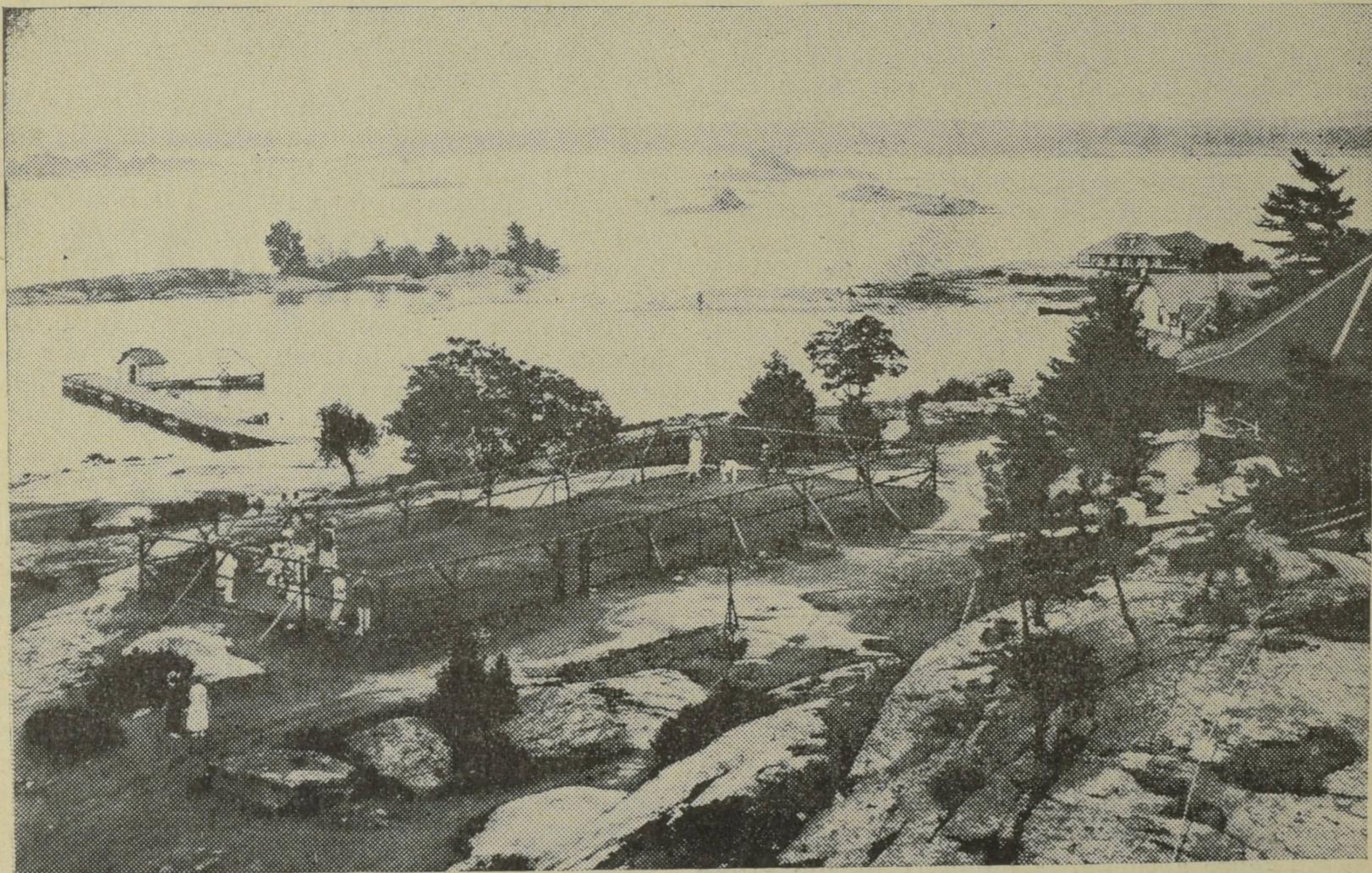
— Maman ! — Grand Dieu, est-ce lui qui parle ? — Ma chère maman ! Elle tombe à genoux, ivre de joie, de stupeur, d'amour maternel

et divin. Ce n'est pas un rêve, une illusion qui va s'envoler. Non, c'est bien lui qui la regarde avec des yeux baignés d'amour et de larmes, et qui, d'une voix haletante, lui dit en lui montrant le crucifix : " Il m'a regardé, je l'ai vu . . . il m'a parlé, je l'ai entendu . . . Il m'a dit : " En vérité, " je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi au " paradis ".

O prodige de la miséricorde céleste ! Jésus avait accepté la transfusion des âmes, la substitution de la mère au fils, et il avait renouvelé, sous cette forme ineffable, la scène du Calvaire entre le bon larron et lui.

Que dire de plus ? Un prêtre appelé accomplit l'œuvre de la bonté divine. Quelle contrition parfaite ! Quelles actions de grâces enflammées ! Quelle communion archangélique ! Quel flux et quel reflux de tendresses maternelles et filiales ! Quelle mort bénie, transfigurée par le repentir, la reconnaissance et l'amour !

L'Évangile l'a dit : la foi peut soulever, transporter les montagnes. Mais quand la miséricorde du Fils de Marie est mise en mouvement par l'amour maternel, elle accomplit un miracle plus étonnant encore. Elle ressuscite une âme déjà touchée par le souffle de Satan, et fait de la mort d'un fils unique la joie la plus pure, l'heure la plus douce et la plus belle vie d'une mère.



VUE DE MINNECOG, DANS LA BAIE GEORGIENNE

“Le Fils maudit”

Drame en trois actes

Par YVON D'ARVOR

IIème ACTE

(4 ANS APRÈS)

A PARIS

(La misère)

Décor : une pauvre mansarde, une chaise, une table, un grabat, quelques vêtements suspendus aux murs. (Une petite croisée).

(Yvon est seul, arpentant d'un pas lent la mansarde).

YVON.— Seul !..... Tout seul..... chassé de la maison natale, je suis “le fils maudit” pour lequel il n'y a plus de pardon à espérer ici-bas. Le sceau de l'infamie a été imprimé sur mon front, et rien jamais ne l'effacera..... Voilà déjà quarante huit longs mois que dans un moment d'oubli, ou plutôt de folie, j'ai fui la glèbe de mes ancêtres et que j'ai rougi du sang de paysan..... sang si pur et si noble pourtant, qui coulait dans mes veines.....

Comme un lâche..... un vendu, j'ai tourné le dos à la métairie qui m'avait abrité si longtemps. Et pourquoi cela ?..... Pour voler vers ce Paris qui ne me réservait que malheur sur malheur..... J'ai bu à la coupe de souffrance jusqu'au bout... jusqu'à la lie..... Par toutes sortes de moyens, je me suis efforcé d'oublier le passé, si rempli d'heures terrifiantes, mais rien n'a dissipé cette inoubliable et angoissante scène d'adieu : Je revois partout et toujours, jusque dans mon sommeil ma mère qui pleure..... qui sanglotte... qui m'appelle..... et aussi le geste brutal et foudroyant de mon père courroucé..... J'entends résonner sans cesse à mes oreilles les paroles de la malédiction paternelle : “ Va t'en, maudit... Ne reviens plus parmi nous ! ”

Ah ! quand donc, vous tairez-vous, voix infernales, voix tumultueuses..... voix qui jetez le trouble dans ma conscience et la désolation dans mon cœur..... voix qui bouleversez mon cerveau, et qui me poursuivez jusque dans mes rêves..... O voix effrayantes, taisez-vous !..... taisez-vous !

Et dans mon abandon absolu, à peine un ami pour me consoler : un jeune homme, victime comme moi de discours anarchistes ; mais

comment s'encourager l'un et l'autre puisque tous deux, nous sommes tombés au même degré de dépression morale..... A chaque nouvelle entrevue, nous n'avons à nous raconter que de nouvelles misères, de nouveaux déboires..... Et c'est là presque tout le sujet de nos entretiens..... Quelquefois, quelques mots du pays..... plus souvent quelques mots de compassion, de pitié et d'encouragement..... A part lui, c'est la solitude la plus complète.

Et dire qu'autrefois, j'étais si heureux dans la demeure de mes parents : rien ne m'y faisait défaut..... J'avais tout à volonté..... Hélas !..... tout cela s'est évanoui, ainsi qu'une ombre à l'apparition de la lumière..... Oui ! tout est fini, malheureusement, et par ma faute..... ma plus grande faute.

(On frappe à la porte).

Tiens ! on frappe..... (s'avançant vers la porte) qui est là ?

ANDRÉ.— Ouvre l'ami. C'est André !

YVON.— Entre..... Entre alors, compagnon d'infortune, et sois le bienvenu. J'avoue que je ne m'attendais guère à ta visite, surtout à une heure si tardive. (Poignée de mains).

ANDRÉ.— Je te crois, mais, si je te dérange, aie la charité de m'excuser, car il était nécessaire que je vinsse ce soir pour te parler..... Mais ! que vois-je ?..... Encore des larmes à tes paupières..... A quoi bon de pleurer toujours, cela ne changera nullement les affaires. Ne te fais pas de mauvais sang. Dieu, te dis-je, se laissera toucher un jour..... lorsque toi et moi..... nous aurons expié nos fautes.

YVON.— Laisse-moi ce raisonnement, car je me sens plus harassé et plus abattu que de coutume..... mon cœur est dans la détresse..... mon esprit dans l'affolement..... c'est la lutte intérieure entre le remords et le découragement.

ANDRÉ.— Patience, mon ami..... Le moment de la Providence viendra et apportera, en temps opportun, la paix et le bonheur.

YVON.— Oui !..... Oui !..... je sais..... mais j'ose à peine y croire. J'ai tant souffert..... Regarde sur mon visage amaigri, décharné, les sillons qu'y ont creusés les torrents de pleurs que j'ai versés..... Et puis, vois ma chevelure déjà grisonnante..... ne dit-elle pas assez éloquemment tout ce que j'ai enduré de souffrances

aiguës..... Tout parle en moi, pour crier ma douleur..... Le dernier des gueux aurait pitié de moi..... Dieu seul serait-il sourd à mes gémissements, à mon déplorable dénûment.

ANDRÉ.— Ne blasphème pas de cette façon le Dieu de ton enfance..... le Dieu de ta première communion..... N'est-ce pas Lui qui a dit : " Il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'en auront pas fait ? "

YVON.— C'est juste !..... et cependant ce Dieu, que j'aurais dû tant chérir, je l'ai oublié... offensé..... mais non pas renié.....

ANDRÉ.— Le Seigneur, tu le sais, est, dit-on, infiniment miséricordieux.

YVON.— Oui, c'est vrai !..... Ah !.....

ANDRÉ.— Eh bien ! à quoi penses-tu ? Ton visage semble se ranimer.

YVON.— Tu viens de me rappeler le plus beau jour de ma vie..... et maintenant je m'en souviens comme d'hier..... qui pourrait dire avec quelle faveur et dans quel cœur innocent je reçus ce Dieu d'amour !..... J'étais inondé de délices surnaturelles..... mon âme, au contact de ce Pain tout divin, frissonna comme sous la plus douce caresse..... Un Dieu s'était donné à moi... et moi à Lui.....

Oui j'ai souvenance de ce grand jour. Tous mes parents se pressaient autour de moi pour me contempler, me féliciter et m'embrasser..... A table, j'eus la place d'honneur..... je m'en souviens..... mais toutes ces choses si belles se sont évanouies, et ne reviendront plus. Je suis un " apostat ".

ANDRÉ.— Mais non !..... " Le feu qui semble éteint dort souvent sous la cendre "..... Il est même très heureux que tu aies conservé ces sentiments dignes de ton cœur de chrétien..... Tu pourrais en avoir besoin..... peut-être, très prochainement..... dans les luttes que tu devras supporter.

YVON.— Que dis-tu ?..... Je ne te comprends pas..... que veux-tu m'annoncer encore ?

ANDRÉ.— N'aie pas peur..... écoute-moi plutôt.— (*Tous deux s'assoient*). Par un hasard tout providentiel, j'ai été témoin d'une très grave et importante conversation tenue par nos amis de l'usine... Fort heureusement pour toi, j'en ai eu connaissance par moi-même, et c'est pour t'en rendre compte que je suis venu aujourd'hui te voir.

YVON.— Bon ! (*étonné*). Qu'y-a-t-il de nouveau ?

ANDRÉ.— Voici l'affaire.— Je prenais tout tranquillement — et naturellement tout seul, une consommation dans un café-bar, tout proche de l'usine à gaz où nous travaillons, lorsque tout à coup trois ouvriers vinrent s'asseoir à l'une des petites tables situées à l'extérieur sur la trottoir... De ma place, sans être vu d'eux, j'entendis très distinctement leur sujet d'en-

retien... et grâce au timbre de leurs voix, je les reconnus bien vite.

YVON.— Et qui étaient-ce ces hommes ?

ANDRÉ.— Jacques, Robert et Léon !

YVON.— Ah !... Et de quoi parlaient-ils ?

ANDRÉ.— Ils méditent tout simplement d'accomplir un mauvais coup.

YVON.— Et alors ?

ANDRÉ.— D'après ce que j'ai saisi, ils veulent s'assurer de ton concours... de gré ou de force... Ils ont prononcé nettement ton nom.

YVON.— Hâte-toi de me mettre au courant du tout !

ANDRÉ.— J'y suis... Ils prennent donc leurs mesures pour cambrioler de nuit, dès demain, la jolie petite église que tu connais et qui se trouve environ à dix minutes du lieu où nous trimons.

YVON.— Oh ! ces damnés !... Je les attends de pied ferme... Ils sauront qui je suis.

ANDRÉ.— Tu vois !... Je savais que ton cœur n'était pas mort comme tu le prétendais tout à l'heure.

YVON.— Non !... Il n'est pas mort... et je le sens revivre plus fort et plus vaillant.

ANDRÉ.— Bravo, mon ami. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement.

YVON.— Et tu penses que ces bandits auront l'audace de venir à moi pour une infamie pareille.

ANDRÉ.— J'en suis certain.

YVON.— Eh bien !... qu'ils viennent donc. Je les recevrai avec tous les honneurs qui leur sont dûs.

ANDRÉ.— Véritablement, tu es un cœur d'or.

YVON.— Cesse de m'encenser, je me connais à ma réelle valeur... Parlons plutôt de cette petite chapelle que tu viens de nommer. Elle est dédiée à " Notre-Dame des Sept Douleurs ". J'y suis entré une fois... Je m'en souviens encore... C'était au début, je venais d'arriver à Paris. Harassé, fatigué de trotter sur les pavés des rues et des boulevards... les pieds ensanglantés... la tête surchauffée... mourant presque de faim... en quête d'un emploi introuvable... instinctivement, je me suis réfugié là, dans ce petit sanctuaire si sombre mais bien pieux... Je me suis assis sur une vieille chaise, derrière un énorme pilier, et j'y suis resté une heure durant. J'ai médité, j'ai rêvé longuement... j'y ai même un peu prié... mais pourquoi te raconter tout cela... Achève, au contraire ton récit qui me touche de si près.

ANDRÉ.— Je continue.— Ces trois grands gaillards comptent donc sur ta collaboration, et si je les ai bien compris, ils viendront eux-mêmes te pousser une visite, afin de te décider : " C'est un provincial, a ajouté l'un d'entre eux, il n'osera même pas s'opposer à notre plan. D'ailleurs, c'est un blasé, il nous approuvera. " — " C'est bon à savoir, a répondu celui qui

semblait être le chef de la troupe. Il a de l'étoffe ce campagnard. Pour ses débuts, nous lui ferons faire le plus épineux de l'affaire. S'il y réussit, nous le ferons entrer dans notre société... S'il se fait prier, nous lui promettons une bonne gratification... cela lui mettra du cœur au ventre.

YVON.— Les misérables.

ANDRÉ.— Enfin ! en terminant, l'apache concluait que dans l'hypothèse où tu refuserais de t'adjoindre à eux ; lui, et ses camarades de débauche t'y obligeraient par force et par menaces.

YVON.— C'est bien !... Ah ! ils s'imaginent triompher avec cette façon d'agir... Les "sans-âmes"... Les rebuts de l'humanité... Sont-ils assez niais pour me croire tombé si bas. Je les retirerai de leur vaine illusion, en leur prouvant qu'un fils de paysan a la poigne aussi solide qu'eux, et que lorsqu'un Breton a dit : "Je veux" sa volonté est aussi inébranlable que le roc de granit contre lequel arrivent se briser les assauts incessants de la mer agitée.

ANDRÉ.— En effet, on le dit très souvent : "Les Bretons sont têtus" mais cet entêtement, (je le constate aujourd'hui), n'est pas toujours un défaut, quelquefois c'est un bien... J'approuve hautement ta façon de penser, au besoin tu peux compter sur moi. Je t'aiderai de tous mes efforts ; nous combattons ensemble, ou nous mourrons ensemble."

YVON.— Merci de ce beau mouvement de générosité, il est digne de toi. C'est dans les moments difficiles que l'on reconnaît les vrais amis...

Et à quelle heure doivent-ils venir ?

ANDRÉ.— Vers les heuf heures.

YVON.— Demain, m'as-tu dit ?

ANDRÉ.— Non ! ce soir même.

YVON.— Alors ! Il est préférable peut-être que tu me quittes le plus tôt possible, car ta présence ici loin de m'être nécessaire, pourrait à mon avis, retarder mon désir de me faire connaître à eux...

ANDRÉ.— Y penses-tu... ?

YVON.— J'ai mon idée... je te l'expliquerai plus tard.

ANDRÉ.— Un conseil de prudence avant que de m'en aller... Sois sur tes gardes... ne brusque pas les événements, ils tourneraient au tragique... Il sont trois... forts, comme des nègres... D'ailleurs je serai dans les environs, prêt à te secourir au besoin.

YVON.— Je ne les crains pas. Un brave vaut bien trois lâches.

ANDRÉ.— Je le sais... Quoiqu'il advienne, prends garde. Avec des gens pareils, il faut faire attention...

A présent, laissons cela ; parlons plutôt de la douce Bretagne. As-tu reçu des nouvelles du pays ?

YVON.— Rien encore... Je n'en espère plus... Voilà déjà une douzaine de lettres, au moins, que

j'ai adressées à ma mère... et elles sont demeurées sans réponse.

ANDRÉ.— Les aurait-elle seulement reçues ?

YVON.— Je le crois ! Les deux dernières étaient recommandées.

ANDRÉ.— Alors ?

YVON.— Ma mère, hélas ! ne sait pas écrire... C'est elle qui me dictait ses lettres autrefois, et c'est moi qui les lui écrivais... Mon père, lui, est très instruit, mais il ne me pardonnera jamais mon escapade... Pour lui, je n'existe plus... je ne suis plus son fils, pas même le fils indigne ; et si parfois sa pensée, malgré lui, s'envole vers moi, c'est pour m'appeler le "maudit", le renégat.

ANDRÉ.— Laisse-là, ces idées noires... Les jugements humains ne sont pas infaillibles... Bon ! voilà que tu pleures !

YVON.— (*tristement*). Ah ! ce passé... ce passé !

ANDRÉ.— Je t'en prie, mon ami !

(*Des bruits de pas retentissent dans l'escalier*).

YVON.— Seigneur ! On dirait des bruits de pas dans l'escalier.

ANDRÉ.— (*s'approchant de la porte*). En effet, on monte.

(*On entend sonner au loin neuf heures lentement*).

ANDRÉ.— Mon Dieu !... Neuf heures qui sonnent à l'église voisine.— C'est le moment convenu par les bandits.

YVON.— Nous nous sommes trop attardés à bavarder.

ANDRÉ.— Que faire ?

YVON.— Il est trop tard pour fuir... Ecoute. Tu vas te cacher derrière ce long rideau, qui protège de la poussière, mes pauvres guenilles suspendus à la muraille... mais quoiqu'il arrive, je t'ordonne de rester dans ta cachette... As-tu compris ?

ANDRÉ.— Oui.

YVON.— Allons !... Fais vite, ils sont déjà sur le palier.

(*André se cache derrière le rideau, poussé par Yvon*).

(*On frappe*).

YVON.— Qui est là ?

JACQUES.— Moi pardi. (*Yvon allant à l'entrée*.)

YVON.— Qui, moi ?

JACQUES.— (*en riant*). Jacques Krinacker avec ses deux compagnons de turbin. "Tu ne reconnais donc plus nos voix ?"

YVON.— Et que me voulez-vous à une heure aussi tardive.

JACQUES.— Ouvrez nous toujours.

YVON (*ouvrant la porte*).— Entrez !

JACQUES (*apparaît suivi de deux ouvriers*).— Bonsoir, le brave type !

YVON.— "Bonsoir, messieurs, je ne vous attendais pas, je vous l'avoue.

JACQUES.— Nous venons tout simplement te faire une petite visite amicale... et faire un brin de causerie avec toi.

YVON.— Soyez les bienvenus... Excusez-moi de ne pouvoir vous offrir le confortable le plus élémentaire... mais que voulez-vous à la guerre comme à la guerre. Mon ménage, vous pouvez vous en rendre compte, n'est guère compliqué.

JACQUES.— C'est bien suffisant. Les uns ont tout à souhait, les autres rien.

ROBERT (*avisant une image clouée à la muraille.*)— Et ce joli petit tableau, serait-ce, par hasard, une copie de la Joconde ?

YVON (*vexé, colère.*)— C'est l'image de la Vierge Marie, ne vous en déplaise. Et si c'est pour me railler que vous êtes venus ici, vous pourriez vous en aller.

JACQUES.— (*s'adressant à Robert le réprimande.*)— Silence, Robert... Tu es un mal élevé. Occupe toi donc de tes affaires.

(*Adoucissant la voix, il dit à Yvon*) Ne prête pas attention aux moqueries de mon voisin. Il aime la plaisanterie jusqu'à l'excès, et puis il n'avait certainement pas l'intention de te froisser, j'en suis sûr, car ton air découragé a ému tous les cœurs des ouvriers de l'atelier, à tel point que tous se demandent anxieusement quel est le motif de ta douleur.

YVON.— C'est mon secret... et je le garde.

JACQUES.— Comme il te plaira, c'est ton droit. Mais je m'explique très bien ton éternelle mélancolie, et je la déplore avec toi. Tu n'es pas heureux, je le sens. Toi aussi, tu es l'un de ces innombrables déshérités voués à une misère perpétuelle en ce monde, sans consolation comme sans espérance. Tu marcheras avec nous, n'est-ce pas, sous la bannière rouge, pour travailler à la reconstitution de la société, afin de combattre les riches et les puissants et de faire briller enfin sur le monde renouvelé l'Etoile de la liberté et de l'égalité.

YVON (*haussant les épaules.*)— Il fut un temps aussi, où je croyais en ces chimères.

JACQUES.— Des chimères, dis-tu?... Franchement, n'est-il pas juste et raisonnable que tous les hommes vivent dans une fraternité inviolable et qu'ils jouissent de tout le maximum de bien être possible.

LÉON.— Que l'humanité soit une et indivisible.

ROBERT.— Et que la charité soit la reine de la terre (*avec un grand geste.*)

JACQUES (*à Yvon.*)— Et toi, mon vieux copain, tu ne dis rien ?

YVON.— Ne m'importunez pas davantage.

JACQUES.— La cause que nous soutenons ne te paraît-elle pas assez noble, assez belle, assez digne d'intérêt pour que tu ne veuilles pas te rendre à l'évidence... Préfères-tu rester ce que tu es, l'esclave du travail et du patron... et toujours vivre dans la demi-obscurité et l'air

empesté d'une vulgaire usine... et cela pour arriver à gagner à peine de quoi se sustenter. Quelle vie de bagnard, de sacrifié que celle-là... Il faut en finir avec tout cela. L'heure est venue pour tous les ouvriers de tous les partis comme de tous les métiers de se lever, de se révolter et de marcher sous les plis du drapeau rouge à la conquête de nos droits.

YVON.— Vous perdez votre temps. Je n'ai qu'un tort, celui de vous avoir encouragé à parler de la sorte, en prêtant une oreille plus ou moins attentive à vos discours impies.

ROBERT (*doucement à Jacques.*)— Allons !... ouste... encore un peu, il se rendra. (*Coups de coude.*)

JACQUES (*insistant.*)— Tu es trop intelligent pour ne pas nous comprendre et pour lutter contre tes intérêts... L'œuvre, si sublime de la rédemption de la classe ouvrière doit être la première préoccupation de tous les bons et vrais travailleurs... Est-ce vrai, ce que je dis là ?... (*silence.*) Tu ne réponds pas encore ?

LÉON (*gravement.*)— Qui ne dit rien approuve...

JACQUES.— Au fait, nos démonstrations te sont superflues. Mieux que nous-mêmes, tu saurais les faire valoir... Arrivons donc au plus pratique.

YVON.— Parlez !

JACQUES (*d'un air encourageant.*)— Mes deux copains et moi, nous avons conçu un projet qu'il nous tarde de mettre à exécution.

YVON (*faisant l'étonné.*)— Ah !...

JACQUES.— Mais... nous avons besoin de ton aide.

YVON.— Si c'est possible, volontiers.

JACQUES.— D'ailleurs ton rôle sera des plus faciles... Ecoute-moi bien. Il y a aux environs de l'Usine à gaz, où nous trimons, une chapelle que tu as pu voir... Elle est desservie par de richissimes religieux. Je l'ai visitée moi-même hier ; elle est toujours fréquentée plus ou moins par les fidèles ; et ce qui m'a frappé à l'intérieur, c'est moins le luxe insensé qui éblouit les yeux des visiteurs, que les nombreux troncs attachés aux gros piliers qui soutiennent la haute voûte... et ma foi, comme c'est demain, dimanche, ces troncs regorgeront d'argent, arraché à la dévotion stupide de braves gens.

YVON (*s'emportant.*)— J'ai peur de vous avoir compris.

JACQUES.— Tu m'as deviné, je le vois. Quand je te disais que tu étais intelligent.

ROBERT.— Je n'en ai jamais douté pour ma part.

LÉON (*avec un sourire.*)— Ni moi non plus.

JACQUES.— Alors ça y est... Il s'agit de s'emparer de ces trésors... et voici comment...

M'écoutes-tu ?

YVON.— Continue !

JACQUES.— Il y a un côté de l'église dissimulé complètement aux regards des passants

par les hautes murailles des maisons voisines ; c'est par là que nous pénétrerons à l'intérieur. Par mesure de prudence cependant, deux d'entre nous... Robert et Léon, par exemple... veilleront attentivement aux alentours tandis qu'à l'aide de bonnes cisailles, je couperai le grillage, qui protège les vitraux... Ceci fait, je briserai délicatement le vitrail... et alors, à ce moment-là, commencera ton rôle, Yvon... Je te ferai la courte échelle, et ainsi à l'aide d'une corde dont je tiendrai le bout tu te laisseras glisser par l'ouverture que j'aurai pratiquée dans le verre dans la nef de l'église... Il sera minuit, donc, tu n'auras pas à craindre de surprise. Naturellement, comme j'ai tout prévu, je te munierai de tous les instruments nécessaires pour bien t'acquitter de ta besogne... Nous autres, nous t'attendrons au-dehors, et ensuite nous nous partagerons en égales parts tout le bénéfice de l'opération... Cela te plaît-il ?

YVON (*avec indignation*).— Lâches, que vous êtes... Comment osez-vous venir me faire de telles propositions chez moi. Pour qui donc me prenez-vous, malfaiteurs de la pire espèce... Sortez d'ici, je vous en prie, et ne me faites pas vous le répéter... Ne souillez pas plus longtemps mon humble demeure par votre indigne présence... Malgré l'égarement de mon passé, il y a encore entre vous et moi, un abîme infranchissable... Sachez une chose : voleur, je ne le serai jamais... jamais, tâs de vauriens.

JACQUES (*s'irritant*).— Pas tant de sentimentalité... cela ne te servirait de rien...

YVON.— Scélérats.

JACQUES.— Ne t'emporte pas, mon petit lapin...

YVON.— Je vous abhorre.

JACQUES (*saisissant son coutelas*).— Plus un seul mot où tu es mort.

YVON.— Lâches !... Voleurs !

ROBERT (*excitant Jacques*).— Casse-lui la "gueule".

YVON.— Pas un pas de plus !

LÉON.— Encore un mot ou un mouvement et je t'étrangle.

YVON.— Hors d'ici... vous dis-je... ou j'appelle au secours.

JACQUES.— A l'assaut les gars !... Finissons avec ce chien.

Les ouvriers saisissent tout ce qui leur tombe sous la main et le jettent vers Yvon : chaises, balai, etc... Yvon pare les premiers coups.

ROBERT (*à Jacques*).— Arrête-le...

LÉON.— Cernons-le... (*Ils veulent cerner Yvon qui se défend toujours habilement*).

Jacques cependant réussit à lancer une chaise au visage d'Yvon.

YVON.— Lâches.

(Yvon étourdit par le coup tombe à la renverse ; les bandits alors se jettent sur lui avec fureur.

JACQUES (*le poing levé*).— Victoire enfin. Nous le tenons cette fois... Vite un mouchoir pour le baillonner.

ROBERT.— Tiens ! voici le mien ; mais il n'est guère propre.

JACQUES.— Qu'importe, il est bon pour cet animal.

LÉON.— Si, on le fouillait.

ROBERT.— C'est une idée ! (*Ils le fouillent*).

JACQUES.— Faites et rapidement... pendant que je le tiens hors de nous résister. (*Il finit de bâillonner Yvon*).

ROBERT.— Voici son portefeuille.

JACQUES.— Empoche-le vite... Nous verrons après...

LÉON.— Je ne trouve que des paperasses.

JACQUES.— Inutile de s'encombrer de ces fouilles. A présent, mes amis, nous allons le mettre dans l'impossibilité de nous nuire désormais.

YVON.— Bandits !

JACQUES.— Patience, nous allons te donner le coup de grâce.

(Il reprend son coutelas, léger bruit).

ROBERT.— On dirait du bruit !

JACQUES.— C'est une fausse alerte...

LÉON.— Je crois cependant avoir entendu.

JACQUES.— Allons ! vous n'êtes tous deux que des poltrons (*regardant son couteau*). Ah ! la jolie lame blanche qui va le zigouiller (*puis d'un ton gouailleux*) Fais ton acte de contrition... Tu en as pour une seconde. (*Un silence ; Yvon rendu impuissant par les apaches attend courageusement le coup fatal, lorsque sortant précipitamment de sa cachette, André bondit au milieu de la salle en criant à tue tête*.)

ANDRÉ.— Arrière, assassins !... Arrière bande de voleurs !

JACQUES (*se levant rapidement*).— Nous sommes trahis !... Sauve qui peut. (*Et les malfaiteurs pris de panique s'enfuient rapidement*).

ANDRÉ (*appelle sur le palier*).— Au secours ! Au secours ! (*On entend le bruit précipité des pas des fuyards dans l'escalier*).

Arrêtez les bandits !

(Puis rentrant dans la chambre, André s'en va vers Yvon et lui ôte le mouchoir).

Mon pauvre Yvon... Que Dieu est bon tout de même. Tu vois ce qui te serait arrivé, si je n'étais pas resté ici.

YVON.— Oui, mon ami. Le ciel a veillé sur moi... Comment te remercier ; je te dois la vie. (*Yvon se relève*).

ANDRÉ.— Pas de remerciements. Tu en aurais fait tout autant à ma place... mais n'ont-ils pas pris ton argent ?

YVON.— Ils m'ont volé toutes mes petites économies.

ANDRÉ.— Quel malheur !... Enfin, après tout la vie est plus précieuse que l'or.

YVON.— Cependant... (*Il s'en va au rideau, prend une veste d'où il retire quelque argent*).

Oui... c'est vrai... Il me reste encore 47 fr. 50. Tu les vois ! Juste, sou par sou, le prix d'un voyage de Paris au village natal.

ANDRÉ.— C'est l'appel du Pays.

YVON.— Hélas ! (*On frappe encore à la porte*).
Entrez !...

UN AGENT (*saluant*).— Pardon, messieurs. C'est bien d'ici que viennent de s'enfuir trois malfaiteurs ?

YVON.— Oui monsieur.

L'AGENT.— Que s'est-il passé ?

YVON.— Ces coquins, Monsieur, avaient compté sur moi pour combrioler de nuit une église du voisinage. Sur mon refus énergique de les seconder, ils ont tenté de m'assassiner... et ils l'auraient sans doute fait, si mon cher ami... que j'ai l'honneur de vous présenter ne les eût surpris au moment suprême... D'ailleurs il vous fera dès demain le récit détaillé de toute l'affaire.

L'AGENT.— En attendant, permettez-moi de vous féliciter mes amis. Vous êtes de braves gens. Soyez sans crainte, vos adversaires sont capturés. Prévenus par vos cris, je les ai arrêtés sur-le-champ et comme plusieurs confrères, par hasard passaient à ce moment dans la rue, ils ont vite fait de me prêter main forte, en conduisant au poste voisin ces apaches qui méritent tout au moins d'aller purger leur peine au bagne... Au Revoir, donc, Messieurs.

YVON et ANDRÉ.— Au revoir, monsieur.

YVON (*s'asseyant*).— Je suis exténué de fatigues... Je n'en peux plus : cet incident m'a tout bouleversé l'esprit.

Ah ! Paris... Paris !... que tu m'as fait souffrir... Mes lèvres depuis longtemps n'ont bu que l'amertume à la coupe de vie... tandis que d'autres...

ANDRÉ.— Je t'en supplie, Yvon. (*On frappe*).

YVON.— Entrez.

(*La concierge présentant un télégramme*).

LA CONCIERGE.— Un télégramme pour vous, Monsieur Yvon.

YVON.— Merci. (*D'une voix tremblante*). Un malheur ne vient pas seul, dit-on. Je tremble... J'ai peur. (*Examinant le timbre*). Oui ! Elle vient du pays... mon Dieu !... mon cœur bat fort.

ANDRÉ.— Courage.

YVON.— Seigneur soyez ma force !

(*Lisant à haute voix*)

“ Arrive immédiatement. Mère gravement malade. Signé : ton Père.”

Oh ! ma mère... ma tendre mère. (*Il pleure*).

ANDRÉ.— Sois courageux !

YVON.— Que faire ?... Que faire ?

ANDRÉ.— Ton devoir !

YVON.— Que dis-tu ?... Moi, retourner au pays... Y penses-tu ?... Je mourrais de honte. Tous les gens de la contrée me soupçonneront d'avoir mal vécu... d'avoir traîné misérablement dans la boue... alors que... Dieu m'est

témoin, et toi aussi... je n'ai connu à Paris que la souffrance.

ANDRÉ.— Qu'importe tout cela.

YVON.— En effet, j'ai expié ma faute... c'était juste... Je n'ai pas à me plaindre... Mon Dieu, inspirez-moi... Que votre sainte volonté soit faite. (*Réfléchissant une minute*).

(*Puis d'un ton décidé*).

Eh bien ! oui, je suis décidé... Je retournerai à la maison paternelle, et j'implorerai le pardon de tous ceux que j'aime, et que je n'ai cessé d'aimer.

ANDRÉ.— Donne-moi la main, mon ami. Tu es l'homme de devoir.

YVON.— Merci pour tout le bien que tu m'as fait.

A présent, je pars tout de suite... ce soir même... Ma mère m'appelle... sa voix est si douce... si telle que je ne puis que lui obéir.

ANDRÉ.— Tu te souviendras de moi, n'est-ce pas ?

YVON.— Oui toujours... Adieu mon ami (*accolade*). Ou plutôt au revoir.

ANDRÉ.— Oui ! Au revoir... sinon ici-bas... au moins là-haut... au ciel.

RIDEAU

(*à suivre*)

(*Tous droits réservés.*)

S'adresser à

M. l'abbé J. Colmou,

Collège Montalembert,

Courbevoie, (Seine)

France.

UN OISEAU SINGULIER

Le matin, raconte un voyageur qui a récemment visité l'île de Java, je suis éveillé par une conversation des plus animées. Je ne comprends naturellement rien au colloque, et je maudis les voisins bavards qui me volent ainsi une heure de sommeil. J'ouvre ma porte, espérant faire filer plus loin ces fâcheux personnages ; je ne vois personne, et, cependant, l'entretien semble s'animer davantage. Exaspéré, je sors. Personne ! Finalement, à ma grande confusion, je découvre que tout ce vacarme sort d'une cage, et que celui qui le fait est un oiseau.

Bel oiseau : tout noir, sauf deux oreilles saillantes, jaune d'or. C'est le *Béo*, oiseau de la taille et de l'espèce des merles, qui imite à s'y méprendre la voix humaine. Mais ce n'est pas là sa seule particularité ; c'est le plus impressionnable des oiseaux. Le son brusque d'un gong, le bruit d'un coup de fusil peuvent le tuer. Enfin la vue du sang le fait mourir en quelques minutes, et la consigne est bien donnée : jamais les gens de service ne saigneraient un poulet devant lui.

Un grand musicien

QUE fais-tu là, *puppe*? dit, en s'arrêtant tout à coup de chanter, une jeune paysanne autrichienne, s'adressant à un enfant de cinq ans, très absorbé dans une musique dont le sens lui échappait.

— Ah ! je joue du violon, *mamma*, répondit sans se déconcerter le petit bonhomme.

— Vois donc, Mathias, s'il est drôle ! ” reprit la jeune femme en se tournant vers son mari.

Celui-ci regarda à son tour et vit son fils qui tenait avec le plus grand sérieux du monde, d'une main, un morceau de bois appuyé contre son épaule, et de l'autre une sorte de baguette, ayant la prétention de représenter un archet, et que l'enfant faisait glisser avec une précision de mesure étonnante sur ce qu'il appelait son violon.

Cet enfant s'appelait Joseph Haydn ; il était l'aîné d'une famille qui ne devait pas avoir moins de vingt représentants, tous fils de Mathias Haydn et d'Anne-Marie, son épouse.

Ce Mathias était un simple charron du village de Rohrau, non loin de Vienne, qui, à l'époque de la naissance de son fils, c'est-à-dire en 1732, cumulait les fonctions de sacristain et d'organiste de sa paroisse.

Mathias avait une fort belle voix de ténor et, comme il adorait la musique, il s'était mis à apprendre aussi la harpe. Les dimanches et les jours de fêtes, dans l'intervalle des offices, le brave ouvrier se reposait des travaux de la semaine en prenant son instrument. Il soutenait ainsi sa voix et celle de sa femme qui, bien que n'ayant pas été autre chose qu'une cuisinière du comte d'Harrach, seigneur de leur village, chantait pourtant agréablement.

C'était à l'un de ces concerts hebdomadaires que le jeune Joseph avait voulu prendre sa part, accompagnant tantôt son père ou sa mère, en marquant le rythme de leur chant avec la gravité d'un chef d'orchestre.

Un jour, certain cousin du charron, nommé Franck, maître d'école dans un bourg voisin, vit ce jeu de l'enfant, et, frappé de la sûreté avec laquelle il indiquait la mesure, dit à ses parents :

“ Ce marmot est musicien par instinct ; donnez-le moi, je lui apprendrai à l'être par principes.”

La proposition fut acceptée ; le petit Joseph suivit son cousin à Haimbourg et commença à apprendre les éléments de la musique, en même temps que ceux de la langue latine. La connaissance de cette dernière devait imprimer chez lui, comme chez la plupart des musiciens du XVIII^e siècle, une grande justesse d'expression dans les compositions religieuses, due à l'interprétation exacte des textes qu'ils savaient lire dans cet idiome.

Le cousin Franck était sévère pour son jeune parent, et l'on prétend que c'était le plus souvent à coups de taloches qu'il cultivait les heureuses dispositions de l'enfant.

Il le mit à l'étude du violon et du plain-chant, afin de faire briller au lutrin la voix pure et sonore du petit virtuose qui en acquit bientôt une sorte de réputation à plusieurs lieues à la ronde.

Il y avait déjà trois ans que durait cet état de choses, lorsque le maître de chapelle de Saint-Étienne de Vienne, qui cherchait à recruter des enfants de chœur pour sa célèbre cathédrale, se trouva amené à Haimbourg.

Franck voulut le voir, et il lui parla de son jeune cousin comme d'un prodige.

“ Je voudrais l'entendre, dit Reuter.

— Nous sommes à vos ordres ”, répondit le pédagogue.

On fit venir le petit Joseph, auquel Reuter donna un morceau assez difficile à déchiffrer. Il s'en tira à la grande satisfaction de tous ; seulement le maître de chapelle remarqua qu'il ne savait pas faire le trille ; il lui en demanda la cause.

“ Comment voulez-vous que je le sache, riposta l'enfant terrible, puisque mon cousin lui-même ne le sait pas ?

— Viens ici, je vais te l'apprendre ”, répliqua Reuter.

Tenant le jeune Haydn entre ses jambes, il lui montre quel mouvement il faut imprimer au gosier pour obtenir l'effet désiré. L'enfant *trille* aussitôt avec facilité.

Charmé de rencontrer tant de bonnes dispositions chez un bambin de huit ans, le Viennois prend une assiette de cerises que Franck lui avait fait apporter et la verse entièrement dans la poche de l'enfant. Haydn disait plus tard qu'il ne pouvait triller, sans avoir encore le goût de ces magnifiques cerises.

Reuter emmena l'enfant à Vienne et le fit entrer au chœur de Saint-Étienne.

Le travail obligé de ses camarades n'était que de deux heures par jour, mais Haydn trouva moyen de le porter à seize heures. Rien du reste ne lui plaisait et ne le distrayait autant que la musique, sur n'importe quel instrument. Lorsqu'il était à s'amuser avec ses camarades, sur la place voisine de Saint-Étienne, si l'orgue se faisait entendre par hasard, aussitôt il quittait tous les jeux et entrait à l'église.

Ainsi toujours préoccupé de son art favori, Haydn, à peine âgé de treize ans, eut l'idée de composer une messe ; mais lorsqu'il voulut la faire voir au maître, celui-ci tourna le dos avec dédain, en lui disant :

“ Avant de vouloir composer, il faut apprendre à écrire.”

Ce fut pour le précoce musicien une heureuse révélation ; car dès lors il n'eut plus qu'une pensée : acquérir les connaissances qui lui man-

quaient ; mais comment ? Les leçons d'harmonie et de contrepoint coûtaient assez cher, et le pauvre enfant de chœur n'avait pas d'argent.

Une idée lui vint.

Ses vêtements étaient fort mûrs et méritaient de grandes réparations. Il en écrivit à son père, qui voulut bien lui envoyer quelques florins pour pourvoir à cette nécessité urgente. Au lieu d'employer l'argent autour de sa garde-robe, le jeune artiste s'en servit pour acheter chez un bouquiniste quelques livres de théorie, et il se mit à les étudier avec une persévérance que rien ne pouvait rebuter.

Des appréciateurs compétents disent que c'est à cette absence d'enseignement méthodique, à la nécessité de chercher seul ce qu'on apprend à d'autres, que ce génie dut une science plus expérimentale et cette liberté d'inspiration pleine d'originalité qui devaient faire d'Haydn le grand symphoniste du XVIII^e siècle.

Huit ans s'étaient écoulés depuis que le fils du charron de Rohrau était entré à la maîtrise de Saint-Étienne, et une espièglerie allait changer son sort.

A cette époque, on portait les cheveux retirés en arrière et noués à la nuque avec un ruban. Un jour, le jeune Joseph, ayant des ciseaux neufs, était comme poussé à les essayer sur tout. Ne s'avisait-il pas, en passant près d'un de ses camarades, de lui couper un bout de sa queue ! Reuter, chez lequel le talent déjà réel d'Haydn éveillait quelque jalousie, profita de cette circonstance pour se montrer inexorable. Au lieu de traiter cette gaminerie comme elle méritait de l'être, c'est-à-dire par une bonne réprimande, le maître en prit prétexte pour donner à l'adolescent un congé brutal et définitif.

On approchait de neuf heures du soir au mois de novembre ; le temps était déjà froid, la nuit noire, quand le pauvre enfant de chœur se trouva ainsi jeté sur le pavé de Vienne. Il y erra toute la nuit, sans argent et avec des vêtements si usés qu'il osait à peine se montrer.

Vers le matin, aussi honteux que transi, il fut rencontré par un pauvre perruquier nommé Keller, qui le connaissait surtout pour avoir entendu sa belle voix.

En Autriche, on aime la musique, et les classes ouvrières elles-mêmes sont sensibles au dilettantisme ; Keller, à qui Haydn conta sa mésaventure, l'engagea aussitôt à venir partager sa modeste existence.

Modeste n'est pas trop dire ; car le perruquier possédait pour tout logement une chambre au cinquième étage, qu'il occupait avec sa femme et ses enfants, et une mansarde au sixième ; c'est cette dernière qu'il offrit à Haydn ; elle fut acceptée avec empressement.

Un mauvais grabat, une chaise, un vieux clavecin tout détérioré qu'il parvint à se procurer et sur lequel il plaça ses traités de théorie,

composaient tout son mobilier ; mais le brave perruquier lui offrait en même temps une place à sa table de famille, ce qui délivrait l'artiste de tout souci matériel.

Il se mit alors à étudier avec une assiduité remarquable ; les sonates d'Emmanuel Bach devinrent l'objet de sa prédilection ; et le plaisir qu'elles lui procuraient les lui fit prendre pour modèles dans ses premières compositions.

“ Assis à mon clavecin rongé par les vers, disait-il, je n'enviais pas le sort des monarques.”

Et, en parlant des sonates de Bach, il ajoutait :

“ Je ne bougeais point du clavecin sans les avoir jouées d'un bout à l'autre ; celui qui me connaît à fond trouvera que j'ai de grandes obligations à Emmanuel, que j'ai saisi son style, que je l'ai étudié avec soin ; cet auteur lui-même m'en fit jadis compliment.”

Un travail aussi soutenu amena des progrès rapides et permit à Haydn de trouver quelques occupations ; il jouait une partie de premier violon à l'église des Pères de la Miséricorde et touchait de l'orgue dans une autre église, puis donnait quelques leçons, qui furent pour lui l'occasion de composer de petites pièces pour ses élèves.

Un de ces morceaux tomba par hasard aux mains d'une comtesse, Mme de Thun, qui aimait passionnément la musique ; elle s'enquit du nom de l'auteur et demanda à le connaître. Ce ne fut pas sans peine que ses gens parvinrent à le découvrir. Quand Haydn se présenta devant elle, avec le seul costume délabré qu'il possédait, elle parut surprise.

“ C'est M. Haydn que j'ai demandé, dit-elle.

— C'est moi, Madame.

— Mais la personne que je désire voir est l'auteur de cette sonate.

— C'est encore moi !”

Cela demandait une explication ; le jeune artiste la lui donna ; il la mit au courant de sa situation précaire, et la dame, touchée de ce sort malheureux, lui fit immédiatement présent de vingt-cinq ducats pour l'encourager à continuer ses travaux. Il devint son maître de chant et de clavecin, ainsi que celui de plusieurs autres dames, à qui elle l'avait recommandé.

Ce fut le commencement d'une nouvelle fortune.

Celle-ci allait s'augmenter bientôt après ; voici comment :

Dans la maison où Haydn habitait un grenier, le célèbre poète italien Métastase avait un appartement conforme à la haute situation qu'il occupait à la cour de Vienne.

Métastase aimait l'intelligence qui éclatait dans la conversation d'Haydn ; il lui apprit les éléments de la langue italienne et bientôt l'introduisit dans la maison de l'ambassadeur vénitien Corner.

Ce dernier logeait dans son hôtel le vieux Porpora, fameux compositeur italien, excellent dans la musique religieuse.

Haydn qui avait séduit l'ambassadeur par son talent, était animé du grand désir de mettre à profit la faveur dont il l'entourait pour gagner les bonnes grâces de Porpora dont les avis ne pouvaient manquer de lui être utiles. Mais le vieux Napolitain était d'humeur peu agréable, et cela rendait le projet d'Haydn plus difficile à réaliser.

Cependant, Corner, étant parti pour les bains de Manensdorff, avait emmené, avec toute sa maison, Porpora et le jeune Haydn

C'était le cas pour celui-ci de redoubler d'attentions auprès du maestro. Il n'eut garde d'y manquer ; le matin, de bonne heure, il brossait ses habits, accommodait sa perruque et nettoyait même ses souliers, se faisant ainsi son très gracieux valet de chambre. A la fin, le vieux maître, touché de tant de prévenances, s'apprivoisa et finit par donner à son aimable serviteur volontaire de précieux enseignements sur les principes d'une harmonie correcte appliquée à l'accompagnement.

Ces conseils furent les seules leçons de composition qu'Haydn reçut d'un maître. Il les mit si bien à profit que l'on put constater chez lui un progrès énorme en peu de temps. L'ambassadeur en fut tellement charmé, qu'à son retour à Vienne, il lui alloua une petite pension.

Cette nouvelle ressource, jointe à celles que lui procurait la protection de la comtesse, améliora la position du jeune musicien ; il put enfin quitter son grenier et s'habiller de façon à se présenter convenablement dans des concerts où on le convia à prendre part.

Il donnait aussi carrière à diverses fantaisies, dans lesquelles figura bientôt une sérénade à trois instruments, qu'il prenait plaisir à aller exécuter avec deux de ses amis, au clair de la lune, dans différents quartiers de la ville.

Un beau soir, il la fit entendre sous les fenêtres du célèbre arlequin Curtz, qui était connu à Vienne sous le nom de *Bernadone*, et alors directeur d'un théâtre.

Frappé de l'originalité de ce qui parvenait à ses oreilles, l'impresario descendit dans la rue pour savoir qui avait composé cette musique.

— C'est moi, dit Haydn.

— Comment, toi ? A ton âge ? (Haydn avait alors dix-neuf ans.)

— Ne faut-il pas commencer par quelque chose ? répliqua-t-il.

— Tu as raison. Saurais-tu écrire un opéra ?

— Je n'en ai jamais fait ; mais j'essaierais, si j'en avais un.

— Eh bien ! viens avec moi."

Curtz le fit monter chez lui, et, peu d'instants après, Haydn le quittait tout rayonnant de joie ; car il emportait le livret d'un opéra-

comique, le *Diable boiteux*, dont il était chargé de faire la musique.

Quelques jours après, le jeune artiste revenait trouver le directeur ; sa partition était faite, sauf un passage où il s'agissait de peindre une tempête. Haydn n'en avait jamais été témoin de sa vie, il ne savait comment s'y prendre. Le directeur non plus ne connaissait pas la mer. Il cherchait pourtant à se figurer et surtout à représenter à Haydn l'effet que, selon lui, une tempête devait produire. Le compositeur essayait à son tour de rendre sur le clavecin la pensée qu'on lui donnait ; à la fin, impatienté de n'y parvenir, il étendit les mains aux deux extrémités du clavier et les ramena vivement l'une vers l'autre en s'écriant :

— Au diable la tempête !

— La voilà, la voilà !" s'écria à son tour le directeur, en lui sautant au cou.

Cet opéra ainsi composé en peu de jours eut un plein succès et justifia toute la confiance que l'impresario avait eue dans le talent d'Haydn.

* * *

Les productions du jeune artiste se succédèrent alors avec rapidité : c'étaient des sonates, des concertos, de ces petites pièces alors à la mode pour toutes sortes de cérémonies.

Dans ce genre peut figurer le fameux menuet qui devait avoir une célébrité de nom autant que d'œuvre : le *Menuet du bœuf*.

En voici l'origine :

Un compatriote du jeune Haydn, qui s'était acquis une certaine aisance en faisant le commerce des bestiaux, vint un jour trouver le compositeur et lui dit :

— Monsieur Haydn, je voudrais bien vous demander quelque chose.

— Quoi donc, mon brave homme ?

— Eh bien ! voilà. Je marie ma fille, n'est-ce pas ?

— Ah ! dit Haydn, je suis charmé de l'apprendre. Alors ?.....

— Alors, j'aurais voulu lui faire des noces dignes d'elle, vous comprenez ?

— Je comprends.

— Mais vous savez, monsieur Haydn, dans notre pays, quand on veut que les choses soient bien faites, on exécute à la cérémonie un morceau de musique tout nouveau.

— Oui, fit le maître : un menuet inédit.

C'est cela. Je désirerais donc avoir pour ma fille un petit menuet, comme vous dites, qu'on n'aurait jamais entendu.

— La chose est facile, répondit Haydn.

— Seulement, c'est le prix qui me gêne ; vous devinez bien qu'il faut beaucoup d'argent dans mon état, et qu'on n'en peut pas mettre trop pour les fantaisies.

— De combien voudriez-vous disposer ? demanda Haydn, curieux de savoir ce qu'allait lui proposer le paysan.

— J'avais pensé que, en qualité de compatriote, vous pourriez peut-être me faire cela pour le prix d'un bœuf.

— D'un bœuf ! dit Haydn, qui ne put s'empêcher de sourire ; puis, voyant l'étonnement de l'homme, il prit la chose au comique.

— Eh bien ! soit ! s'écria-t-il, j'accepte pour la rareté ; vous aurez votre menuet, et ce sera le *Menuet du bœuf !*''

L'œuvre ainsi décidée devint une fantaisie charmante que connaissent et qu'exécutent encore tous les pianistes de nos jours.

* * *

Mais une des œuvres préférées du maître, à cause sans doute du caractère sérieux et profond vers lequel il inclinait, comme le rapprochant plus de la perfection et des régions élevées de l'art, appartient à la musique religieuse et a pour titre *Les Sept paroles du Christ*.

Un chanoine de Cadix voulait avoir, pour ajouter à la solennité des offices religieux du jeudi saint, une symphonie en sept parties, dont chacune exprimerait des sentiments en rapport avec les sept paroles prononcées par le Christ expirant sur la croix. Un concours eut lieu à cet effet entre plusieurs auteurs, et Haydn remporta le prix.

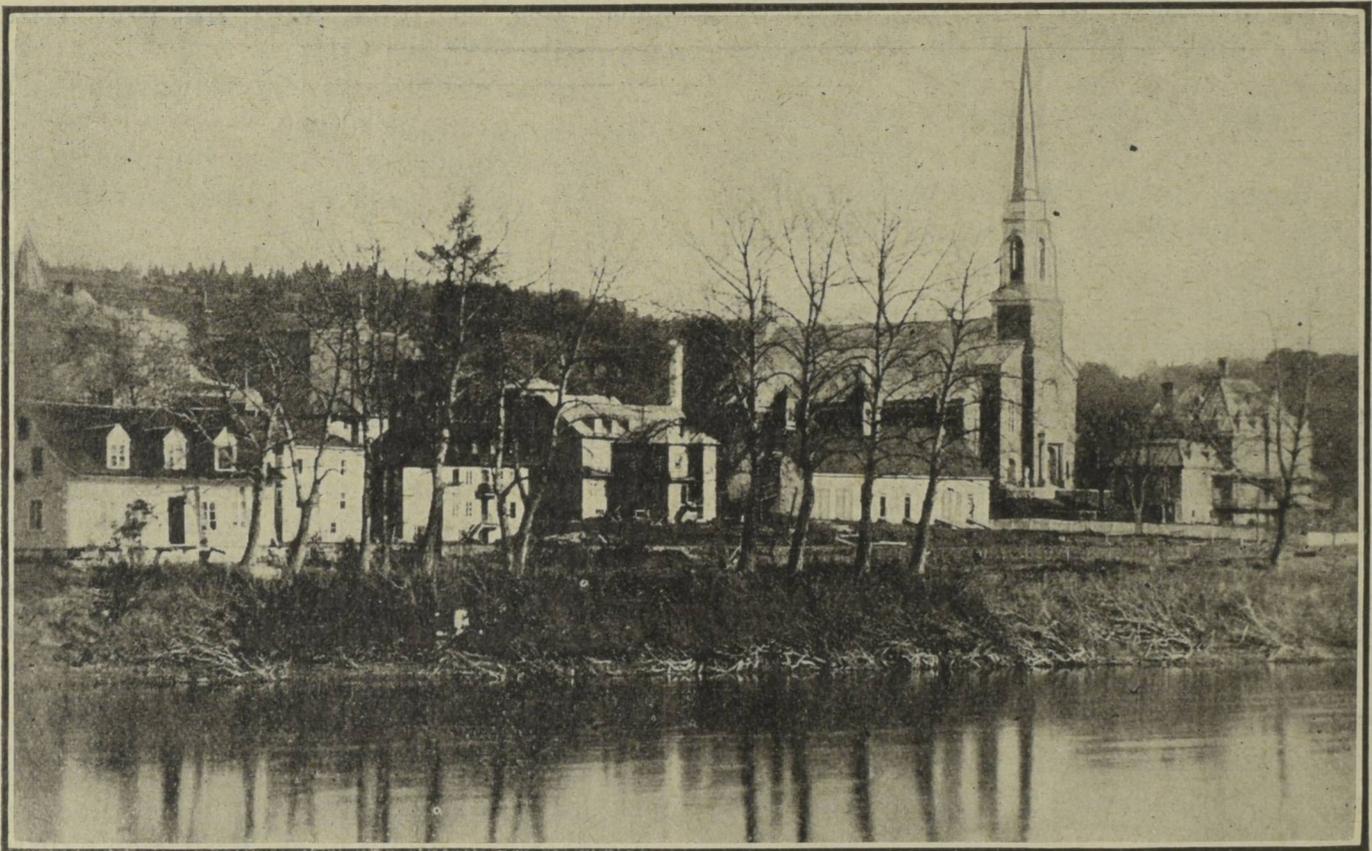
Nulle part, en effet, il n'était possible de trouver une plus grande largeur de pensée que dans cette composition, qui fait entrevoir à l'âme humaine quelque chose de la beauté incréée, qui la pénètre de cette suavité sublime

qu'on peut prendre pour une émanation de la parole même du divin Crucifié.

A mesure qu'Haydn avançait en âge, il semblait avoir une sorte d'intuition plus vive de ces grands sentiments qui sont la suprême idéalité de l'art. Il n'avait pas moins de soixante-trois ans lorsqu'il fit ses chefs-d'œuvres les plus immortels : *La Création du monde* et *Les Quatre Saisons*, où il peignit, à l'aide de sons, une suite de tableaux, rappelant le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, qui sont demeurés des modèles de musique descriptive.

Ce grand génie, visant plus à la perfection qu'à la gloire, usait, paraît-il, dans sa façon de travailler, d'habitudes assez curieuses. Quand il voulait faire une œuvre soignée, il commençait par soigner sa personne : il se rasait, se poudrait, mettait du linge blanc, s'habillait comme pour aller se présenter à son empereur en personne, n'omettant même pas de passer à son doigt la bague dont ce souverain lui avait fait présent.

Ainsi paré, il prenait un papier régulièrement ligné, des plumes bien taillées, et alors il commençait par écrire l'histoire de ce qu'il voulait mettre ensuite en musique. Cela fait, il travaillait pendant cinq ou six heures sans manifester la moindre fatigue. Aucune rature ne venait déparer l'extrême propreté de ses notes, qu'il appelait toutefois ses pattes de mouche, tant elles s'offraient grêles et serrées ; mais elles étaient l'expression d'une langue divine portée jusqu'au plus haut sommet de l'art.



SAINT-JOSEPH DE BEAUCE

Église et presbytère ; à gauche en haut, pensionnat et orphelinat des Soeurs de la Charité et École des Frères Maristes.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

“*Sur les Remparts*”

Par l'abbé EDOUARD-V. LAVERGNE



NOUS avons promis à nos lecteurs de leur donner dans un prochain numéro quelque idée des éloges accordées, ici ou là, à un volume qui eut un véritable succès de librairie chez nous, puisque tiré à dix mille exemplaires, il voit sa distribution parvenue au cinquième mille en cinq mois. Il s'agit du magnifique petit livre de M. l'abbé Lavergne sur la presse catholique, les œuvres catholiques, et les chefs qui ont charge de l'une et des autres.

Sur les Remparts a reçu bon accueil au Canada et outre-mer. Je commencerai, cependant, par vous citer les témoignages étrangers.

Ainsi la revue *Regnabit*, revue internationale de la dévotion au Sacré Cœur, écrit : “ Les remparts de Québec, vus du fleuve, paraissent multiples et à triple étage, bien que, en réalité, ils ne forment qu'une seule enceinte.” Ainsi, les remparts dressés par la foi.

“Ce sont d'abord les œuvres de presses.— Puis la famille catholique et toutes les œuvres qui protègent, qui épanouissent, qui prolongent la famille.— Enfin, “ le guide des esprits, notre Saint Père le pape, et le Roi Immortel des siècles, le Sacré-Cœur de Jésus vivant dans l'Eucharistie.”

“Ces pages alertes et décidées rappellent bien des devoirs, et font aimer les leçons qu'elles donnent. Leur allure — leur illustration aussi — plaira fort à toutes les âmes restées ardentes. Mettre ce livre dans toutes les bibliothèques paroissiales et dans toutes les œuvres de jeunesse.”

*

* *

Cette note élogieuse de *Regnabit* est toute courte, voici une analyse beaucoup plus étendue du Père Jalabert, dans la grande revue des Jésuites français, les *Etudes* (livraison du 20 septembre).

Le Père Jalabert dit :

“ Il n'y a peut-être pas, à l'heure actuelle, de moyen plus efficace de défendre la cité du

bien, que de poster solidement, sur les remparts dressés par la foi, les vaillantes sentinelles du journalisme catholique et de les aider à faire bonne garde et à repousser toutes les attaques parties de la cité du mal.” (Lettre pastorale des Pères du premier concile plénier de Québec.) C'est de cette phrase, inscrite sur sa première page, que s'inspire tout l'ouvrage de M. l'abbé Lavergne. Bien qu'il ait écrit pour nos frères du Canada, ce petit volume alerte et claironnant comme un appel guerrier n'en sera pas moins utile pour avoir passé l'Océan avant de nous arriver. Qu'il s'agisse du Canada ou de la France, à des nuances près, la situation des catholiques est la même, et donc à de pareils maux conviennent de semblables remèdes.

“La presse est au premier rang : aux journalistes les postes avancés. A eux les offensives préparées, méthodiques, vigoureuses. A eux de repousser les manœuvres ennemies et de porter l'attaque dans le camp adverse. Sur le rôle de la presse catholique, son organisation matérielle, le concours à lui donner, le renfort à lui apporter, le livre de M. l'abbé Lavergne est plein de suggestions heureuses qui méritent d'être retenues. De l'exemple donné par *L'Action Catholique*, des succès remportés, en moins de vingt ans, par cette admirable feuille, se dégage une leçon sur la fécondité que peuvent atteindre les efforts catholiques quand ils sont disciplinés et que la bonne harmonie fait de l'initiative de quelques hommes de talent et de cœur l'œuvre de tous.

“Si allantes que soient les troupes d'assaut, ces puissantes masses de choc que sont les journaux nettement catholiques, elles ne suffiraient ni à remporter ni à utiliser la victoire, si elles ne s'appuyaient sur des secondes lignes solidement organisées. C'est pourquoi M. l'abbé Lavergne place “entre deux bastions” les œuvres : œuvres de jeunesse où se préparent les recrues, œuvres d'hommes où se massent et s'exercent les réserves, œuvres familiales où s'organisent les futures relèves. Enfin, à l'arrière plan, l'auteur nous montre, dans la citadelle,

les chefs, — les évêques et le Pape ; — les munitions, — vérité et charité ; — et le roi souverain, le Christ Jésus qui a vaincu le monde, et dont le triomphe se perpétuera, si nous lui demeurons fidèles.

“Souhaitons au petit livre de M. l'abbé Lavergne une rapide et brillante fortune parmi nos frères du Canada, et qu'il suscite chez nous, mieux que l'admiration qui ne suffit pas, une féconde émulation.”

*

* *

Et maintenant une autre appréciation d'une grande revue également, mais canadienne-française, cette fois.

Nous lisons dans le numéro de septembre du *Canada français* :

“Rares, très rares, chez nous, les livres qui ont eu meilleure presse que *Sur les Remparts*. Et cela se comprend aisément, parce que, chez nous, en effet, peu de livres font et feront plus de bien. Ouvrage très actuel, il a pour objet la presse, surtout la presse catholique. Celle-ci, tant recommandée par les papes, elle fonctionne dans notre diocèse depuis 1907. Ses luttes, ses victoires, les campagnes mesquines et étroites menées contre elle, vous trouverez tout cela dans ce volume, oui tout cela, dit avec une franchise peut-être exagérée, mais avec une incontestable sincérité. On voit que l'auteur est bien au courant de ce qu'il parle, et son enthousiasme convaincu pour les œuvres de Dieu il le voudrait communiquer à ses lecteurs. Qui pourrait l'en blâmer ?

“Nous aimons le souffle surnaturel qui passe à travers toutes ces pages. Et il faut savoir gré à l'abbé Lavergne de l'insistance qu'il met à répéter souvent que sans le secours d'en haut tout est inutile. Qu'on lise l'histoire lamentablement vraie de ce jeune vicaire, intelligent, instruit, qui ramenait tout l'apostolat à beaucoup de bruit, à une sorte d'organisation par trop humaine et épuisante d'où les enseignements de l'évangile sont malheureusement exclus.

“Livre éminemment apostolique et très vivant, on le lit avec le même goût et la même hâte satisfaite que ceux de Pierre l'Ermite. Livre doctrinal et orthodoxe qui porte le *nihil obstat* de l'un des membres les plus distingués du

Chapitre Métropolitain et l'imprimatur du vénérable archevêque de Québec.

“Tout, certes, n'est pas à louer dans ce volume. Quelques expressions un peu fortes, certaines épithètes assez malignes, des affirmations par trop catégoriques et pas assez pesées, lesquelles semblent vouloir jeter peut-être dans l'ombre ou ne pas apprécier à leur juste mérite de bons ouvriers de la grande et noble cause qu'il défend avec tant de zèle, voilà ce que, principalement, nous reprochons à l'auteur. Mais l'abbé Lavergne est au front de bataille, et les rudes coups qu'il porte à l'ennemi l'empêchent parfois de voir qu'il y a des combattants de valeur à l'arrière et à ses côtés, et le bruit du canon ne lui permet pas toujours d'entendre leurs sages avertissements. Avouons que c'est là un peu le défaut des courageux soldats qui sont en première ligne. Ils sont tout de même très excusables, car, ordinairement, ils font si bonne besogne qu'il ne faudrait pas trop leur chercher noise pour quelques fautes de stratégie. Aussi bien nous fait-il plaisir de souhaiter large, très large diffusion à ce beau et bon livre qui a déjà reçu du public un si bienveillant et si sympathique accueil.”

*

* *

Sur les Remparts a été, en outre, l'objet d'une longue étude très laudative du directeur du *Devoir*, M. Henri Bourassa. C'est évidemment plus qu'il n'en fallait pour amener les lecteurs de *L'Apôtre* à se procurer ce petit traité de l'importance de la presse catholique, de l'association professionnelle catholique, de la famille chrétienne, du respect de l'autorité infaillible de notre Saint Père le Pape, de l'amour du Sacré-Cœur, que l'abbé Lavergne a rédigé avec talent et un cœur d'apôtre.

Il aurait fallu davantage, cependant, pour empêcher M. Damase Potvin, qui s'essaie à la haute critique littéraire dans *Le Terroir* d'écrire cette savante appréciation : “A lire très attentivement le livre de l'abbé Lavergne on risque de devenir quelque peu misogyne et misanthrope ; on pourrait même se demander sur quel pied, décemment, il faut se tenir dans la vie moderne.”

Naturellement, M. Potvin, qui aurait pu s'en tirer aussi spirituellement que son camarade, Jean-Charles Hervey, — dont l'appré-

ciation dans *Le Soleil* était polie et amusante— n'a pas voulu courir le risque de devenir à la fois misogyne et misanthrope en lisant attentivement l'abbé Lavergne avant de l'apprécier. Nous comprenons M. Potvin et qu'il ait préféré parmi toutes ces effrayantes choses en "my" la myopie.

Mais nous étions convaincus que M. Potvin avait déjà découvert qu'il vaut mieux, dans le cours ordinaire de la vie, pour le bon équilibre, se tenir sur les deux pieds.

*

* *

Ne craignez donc pas de lire et de faire lire *Sur les Remparts*; c'est une bonne action que de répandre un bon livre. Et, cette fois, vous aurez chance, en outre, de connaître et de faire connaître une œuvre qui sera — très probablement ! — couronnée au "Concours David".

Ferdinand BÉLANGER.

BIEN RÉPONDU

L'EXAMINATEUR.— Qu'est-ce que l'axe de la terre ?

LE CANDIDAT.— C'est une ligne imaginaire passant d'un pôle à l'autre, sur laquelle la terre opère son mouvement de rotation.

L'EXAMINATEUR, *voulant s'amuser*.— Bien, très bien. Mais pourriez-vous accrocher un chapeau à cette ligne imaginaire ?

LE CANDIDAT, *sans broncher*.— Oui, monsieur.

L'EXAMINATEUR.— Ah ! bah... Et quelle sorte de chapeau ?

LE CANDIDAT.— Un chapeau imaginaire.

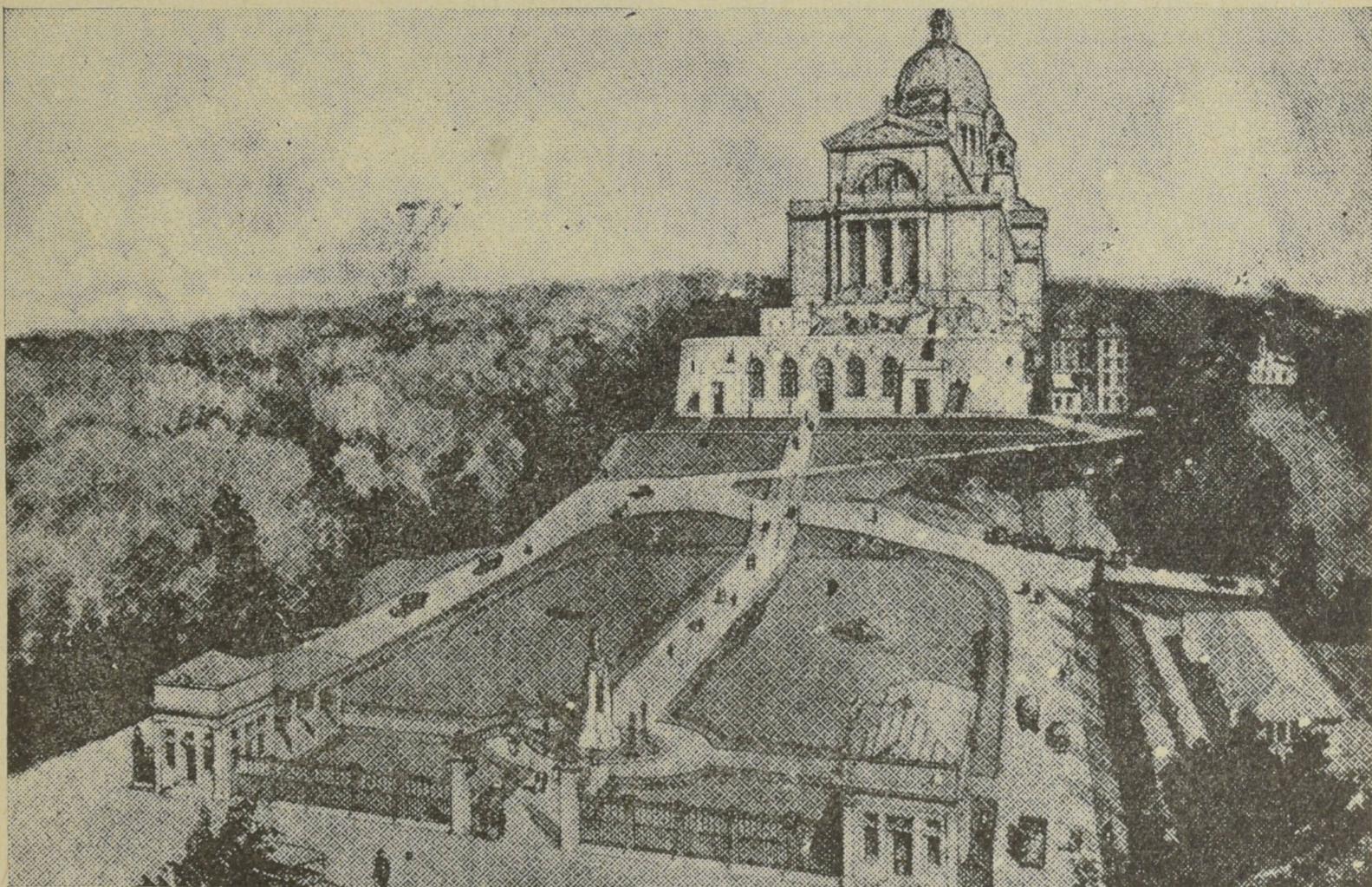
L'examineur n'eut pas les rieurs de son côté.

En ce qui regarde Dieu :
recueillement et prière.

En ce qui regarde le prochain :
charité et dévouement aimable.

En ce qui me regarde :
pénitence et austérité.

ELISABETH LESEUR.



L'ORATOIRE SAINT-JOSEPH

à la Côte des Neiges, tel qu'il apparaîtra lorsque la future église sera terminée.

Ephémérides Canadiennes

SEPTEMBRE

31 août. — En présence d'une foule de plus de 35,000 personnes, S. Ex. Mgr di Maria, délégué apostolique au Canada, bénit la pierre angulaire de la future église de l'Oratoire Saint-Joseph à la Côte des Neiges, Montréal. Il y a deux sermons, l'un prononcé en français, par le R. P. Lamarche, O.P., l'autre en anglais, par M. le chanoine McCrory, curé de Saint-Gabriel de Montréal.

1 — A Québec, dans la Salle des Chevaliers de Colomb, s'ouvre le septième congrès international des Apiculteurs sous la présidence de M. Cyrille Vaillancourt, chef du Service provincial d'Apiculture, et de M. Goodherdam, apiculteur du Canada, président conjoint pour la section anglaise.

2 — Les deux candidats libéraux, M. le Dr Fiset et M. Hushion, triomphent respectivement dans Rimouski et dans St-Antoine, Montréal, aux élections complémentaires, pour le parlement fédéral, qui ont lieu aujourd'hui.

3 — Les deux aviateurs américains, Smith et Nelson, qui font le tour du monde en avion, arrivent à Pictou, N.-E., de Hawkes Bay, Terre-Neuve. Jusqu'ici, ils ont parcouru 22,000 milles sur les 28,000 milles projetés.

— A Ottawa s'ouvre la conférence gouvernementale du chômage. Les unions catholiques et nationales n'y sont pas représentées.

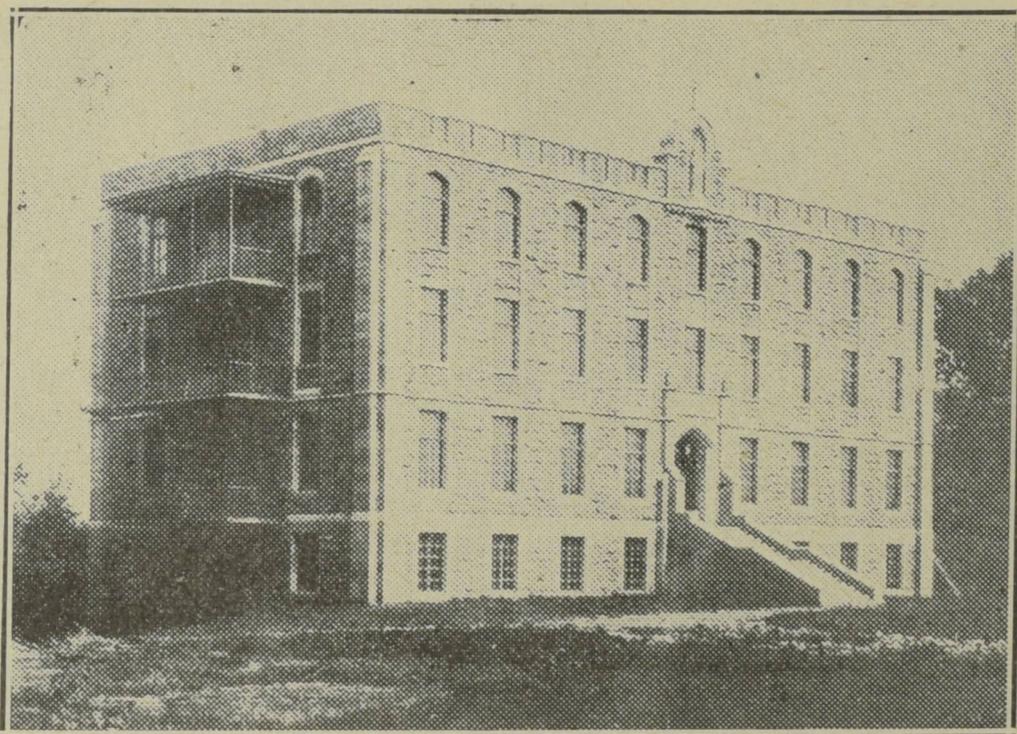
— M. F. R. Heartz, de Charlottetown, Ile du Prince-Édouard, est nommé lieutenant-gouverneur de cette province, pour succéder à M. Mc Kinnon, dont le terme d'office vient d'expirer.

4 — Le dernier indicateur des adresses de la Maison Lovell, à Montréal, donne, pour la population de cette ville, le chiffre de 864,527. Avec celle des villes de la banlieue, qui font partie de l'agglomération dite du "plus grand Montréal", la population totale atteint le chiffre de 979,027.

— Le Gouvernement canadien autorise le lancement sur le marché monétaire de New-York, en même temps que sur celui du Canada, d'une nouvelle émission d'obligations, au montant de \$26,000,000, souscrites par le Réseau National Canadien et garanties par le Gouvernement du Canada.

7 — En présence de plusieurs évêques, d'un nombreux clergé et d'une grande foule de fidèles, S. Ex. Mgr Pietro di Maria, délégué apostolique au Canada, bénit le nouveau Séminaire des Missions Étrangères, construit à Pont-Viau, près Montréal. Le personnel de la maison va se composer, cette année, de cinq prêtres et de quinze séminaristes.

— Après la cérémonie de Pont-Viau, S. Ex. Mgr di Maria se rend à Cartierville pour y bénir



LE SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES
à Pont-Viau, près Montréal.

la pierre angulaire du nouvel hôpital des Incurables.

8—A l'Université de Montréal, sous la présidence de Mgr Piette, le Recteur, s'ouvre le congrès des infirmières catholiques.

— On mande d'Ottawa, que les revenus globaux du trésor fédéral ont baissé de vingt millions de piastres, au cours des premiers cinq mois du présent exercice financier, pendant que les dépenses ordinaires, d'autre part, montaient de deux millions, durant le même laps de temps.

— Les propriétés de la Riordon Paper Co., en déconfiture, viennent d'être vendues, pour le parachèvement de la liquidation en cours. Le gros lot en est acquis par un syndicat de capitalistes de Boston, Mass., représenté par M. W.-B. McGregor, son président. Ce sont les usines de la Gatineau et celles de Témiscamingue : au prix de \$7,002,000. Elles seront maintenues en activité. Les usines de Hawkesbury, Merriton et Ticonderoga restent à un syndicat des anciens obligataires, qui en paie \$300,500. plus \$1,828,000 d'hypothèques à acquitter.

— Le Dr Gregory, président de l'Association pour l'avancement des sciences, et professeur à l'Université de Glasgow, déclare, dans une causerie, à Sherbrooke, que le Canada devrait avoir grand soin de ne pas laisser pénétrer chez lui des éléments ethniques de type inférieur et qu'il lui faut maintenir à belle hauteur le niveau de la civilisation dont il jouit.

— M. l'abbé Camille Roy, recteur de l'Université Laval, bénit la nouvelle école de

Médecine de Québec, qui a été agrandie et restaurée.

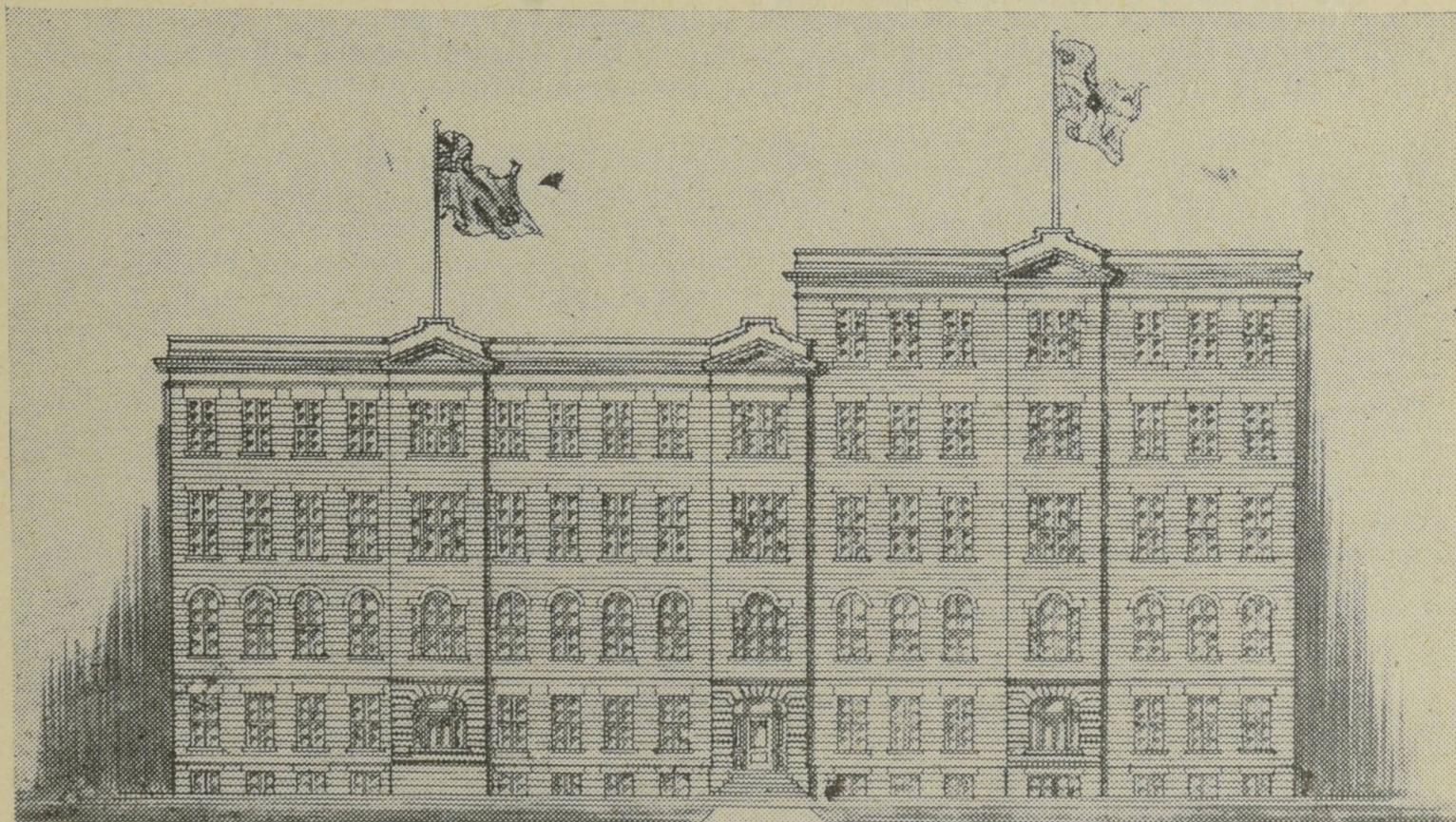
10 — A l'École de Médecine de l'Université Laval, s'ouvre le huitième congrès de l'Association des Médecins de langue française de l'Amérique du Nord, sous la présidence de M. le Dr Arthur Vallée. On y remarque la présence de plusieurs médecins français : les professeurs Émile Sergent, G. Jeanneney et Ribadeau-Dumas, délégués du Gouvernement français, et MM. les docteurs Bordet, Joltrain et Desmarests, médecins de Paris.

— Dans l'église du Saint-Sacrement, S. G. Mgr J.-Alf. Langlois, évêque-élu de Titopolis, préside la bénédiction de la pierre angulaire du nouvel hôpital du Saint-Sacrement, chemin Ste-Foy, Québec. S. G. Mgr P.-E. Roy, coadjuteur de S. E. le Cardinal Bégin, et président du Comité du nouvel hôpital, assiste à la cérémonie. M. l'abbé Camille Roy, recteur de l'Université Laval, prononce le sermon.

— Le Lieutenant-Colonel Henri Chassé, commandant du 22e régiment, quitte notre ville pour entrer à l'état-major du district de Montréal. Il sera remplacé à Québec par le major Georges Vanier, qui est actuellement en Europe.

— Une pluie torrentielle, qui dure depuis trois jours, cause des inondations en plusieurs endroits de notre province, particulièrement dans la région de Charlevoix, dans le comté de Portneuf et dans la région de Sherbrooke.

— L'hon. M. E.-M. MacGregor, ministre sans portefeuille dans le Gouvernement de la



LA NOUVELLE ÉCOLE DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Nouvelle-Écosse, décède subitement à New-Glasgow. Il était âgé de 48 ans.

11 — Les télégraphistes de la Presse Canadienne se mettent en grève. Le service télégraphique des nouvelles est immédiatement remplacé par un service téléphonique.

14 — M. le chan. Joseph Vaillancourt, représentant de Son Éminence le cardinal Bégin, préside la pose de la pierre angulaire de la Basilique de Sainte-Anne de Beaupré, qui est actuellement en reconstruction.

— A Yamachiche, on célèbre le centenaire d'Antoine Gérin-Lajoie, l'auteur de *Jean Rivard* et de la chanson *Un Canadien errant*.

15 — On mande, de Cochrane, Ontario, qu'une véritable tempête de neige a sévi, sur ce point, à la fin de la semaine dernière. Le ville fut momentanément isolée, les grandes routes avoisinantes obstruées ; le télégraphe fonctionnait à peine.

— Le Congrès canadien des Métiers et du Travail, siégeant à London, Ont., adopte une résolution énergique pour censurer l'attitude prise par le ministre fédéral du travail, M. James Murdock, depuis l'an passé, à l'égard du travail canadien, tant syndiqué que non syndiqué.

16 — La Commission du Port de Québec inaugure les travaux d'arpentage et de sondage, préparatoires à l'entreprise générale de l'établissement des nouveaux terminis maritimes de Québec, au pied du Cap Diamant, et pour lesquels est prévue une dépense totale de \$10,000,000.

— Le R. P. Louis Tardif, S.S.S., est nommé supérieur du Couvent des Pères du St-Sacrement de Montréal et vice-provincial de la Congrégation. C'est le quatrième Canadien fran-

çais promu à ces hautes fonctions depuis l'établissement de cet ordre au Canada.

17 — Le cabinet fédéral du Canada fait les nominations suivantes : l'hon. Juge Anglin, juge puiné de la Cour Suprême, devient juge en chef du même tribunal, à la succession de feu sir Louis Davies ; M. Newcombe, sous-ministre de la Justice depuis trente-et-un ans, remplace l'hon. juge Anglin, et l'hon. juge Thibaudeau-Rinfret, de la Cour Supérieure, à Montréal, est nommé juge à la Cour Suprême, pour y occuper le siège de l'hon. juge Malouin, démissionnaire.

17 — James Carruthers, surnommé "le roi canadien du blé", décède à l'Hôpital Général de Montréal, à l'âge de 71 ans.

20 — M. Harold-B. McGiverin, député d'Ottawa, au parlement fédéral, prête serment comme ministre sans portefeuille au cabinet King, en remplacement de l'hon. M. G.-A. Low, devenu ministre du Commerce.

— A Québec, décède subitement M. L.-H. Peters, entrepreneur-menuisier, à l'âge de 64 ans. C'est lui qui dirigeait les travaux de reconstruction de la Basilique de Québec.

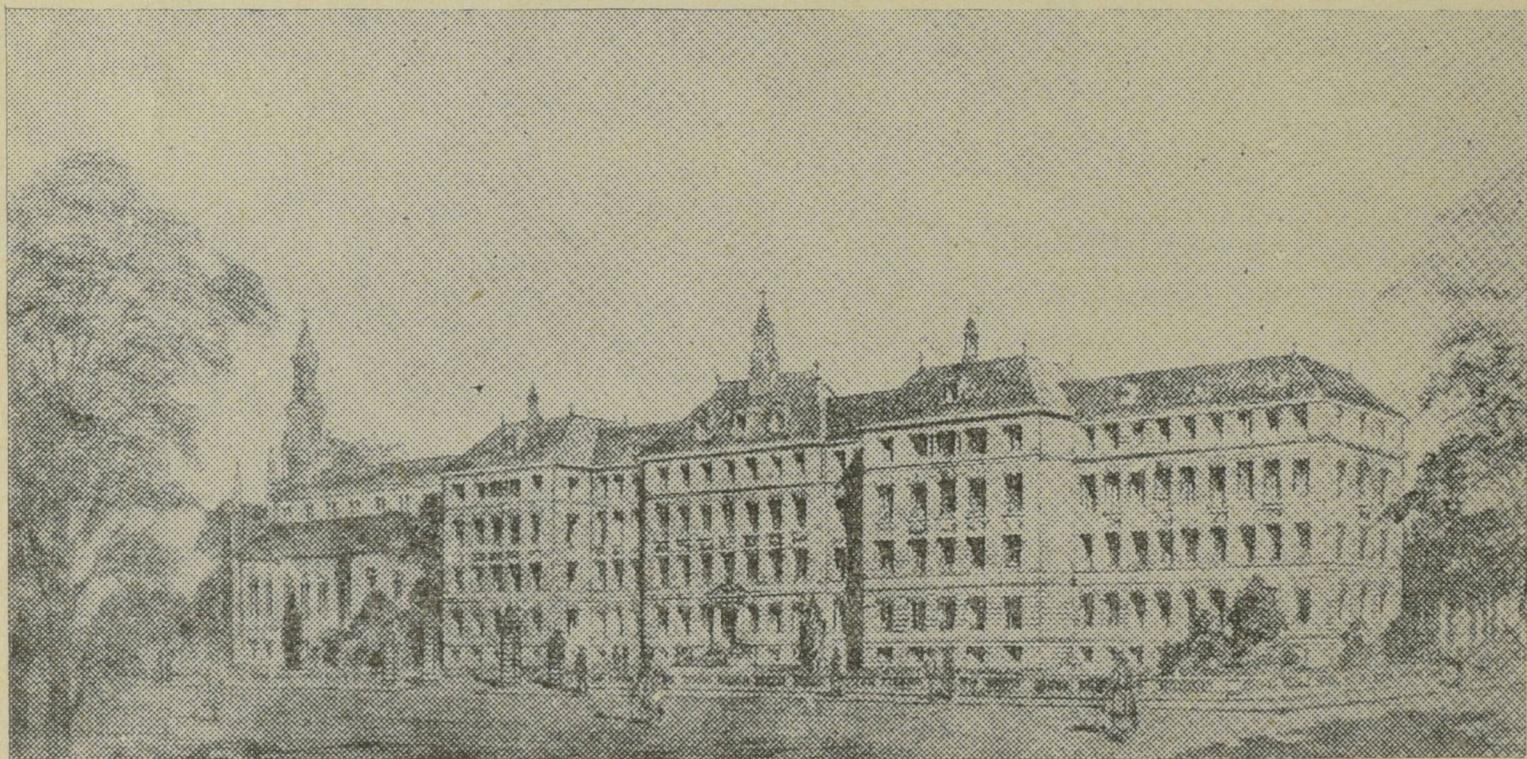
— Le R. P. Eugène Déry, des Pères Blancs, fils de feu le Recorder Déry, de Québec, arrive en notre ville après une absence de 21 ans dont dix-sept passés dans les missions de l'Ouganda.

21 — Après plusieurs semaines de maladie, décède M. G.-H. Brunet, pharmacien de Québec, à l'âge de 62 ans.

— Dans notre ville, à l'âge de 78 ans, décède le R. P. Frédéric Guertin, O.M.I.

22 — La grève des télégraphistes de la Presse Canadienne prend fin. Les grévistes acceptent l'arbitrage.

— Son Altesse Royale le Prince de Galles, de passage à Ottawa, en route vers l'Ouest, a une



LA NOUVELLE AILE DU COLLÈGE DE LÉVIS

entrevue avec le T. H. M. MacKenzie-King, premier-ministre du Canada.

— Le feu se déclare dans une maison à Saint-Constant de Laprairie et bientôt ce fut une véritable conflagration. L'église paroissiale, le presbytère et quinze maisons sont la proie des flammes. Les pertes sont de plus de \$350,000.

— Un autre incendie éclate à Saint-Urbain de Châteauguay et une vingtaine de maisons sont rasées par les flammes. Les pertes sont estimées à \$100,000.

— A Ottawa, à l'âge de 75 ans, décède M. Gaston Deville, chef des arpenteurs du Canada. Le défunt était français d'origine.

23 — Dans l'église de Saint-Sauveur de Québec, en présence de S. Em. le cardinal Bégin, de dix-huit archevêques et évêques, d'un grand nombre de prélats et de plus de quatre cents prêtres, S. Ex. Mgr Pietro di Maria, délégué apostolique au Canada, sacre Mgr J.-Alf. Langlois, évêque de Titopolis, auxiliaire de S. E. le Cardinal Archevêque de Québec. S. G. Mgr O.-E. Mathieu, archevêque de Regina, donne le sermon.

— S. E. le cardinal Bégin fait la bénédiction solennelle de l'aile nouvelle du Collège de Lévis.

— Le chiffre global des exportations du Canada, pour l'année finissant au 31 août dernier, atteint \$1,060,105,482, soit \$58,917,908 de plus que celui de l'exercice précédent.

— Aux Éboulements, comté de Charlevoix, sa paroisse natale, décède à l'âge de 57 ans, l'honorable M. Jean-Louis Côté, sénateur pour l'Alberta, et ancien membre du cabinet de cette province.

— L'honorable Dr. Béland, notre ministre fédéral de l'Hygiène et du Rétablissement civil des soldats, s'embarque, aujourd'hui, pour l'Europe. Il s'en va à Paris, représenter le Canada au Congrès international de l'Hygiène.

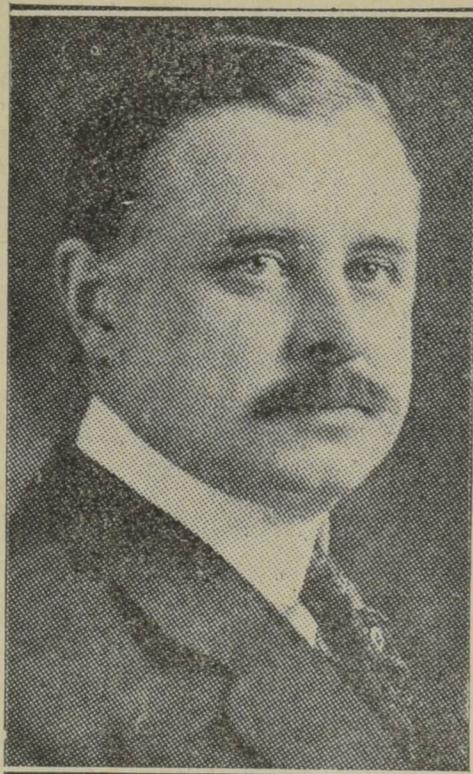
— Après un voyage de trois mois dans les régions de l'extrême nord, le capitaine J.-E. Bernier, revient à Québec à bord de son navire l'*Arctic*. Il a parcouru environ 7,000 milles.

— Le gouvernement d'Ontario décide d'établir, au Sault-Sainte-Marie, un nouvel aéroport, au coût de \$150,000.

25 — De grandes fêtes ont lieu à Sainte-Claire de Dorchester à l'occasion du centenaire de la paroisse et de la première messe pontificale du plus illustre de ses enfants : S. G. Mgr J.-Alf. Langlois, évêque de Titopolis, auxiliaire de S. E. le cardinal Bégin.

— Le premier ministre du Canada, le T. H. MacKenzie-King, annonce la conclusion heureuse d'un traité de commerce entre l'Australie et le Canada.

27 — Le R. P. Beaulieu, S.J., inaugure, à la Salle Loyola de Québec, un cours d'apologétique sous les auspices du Cercle catholique des voyageurs de commerce.



L'Hon. juge THIBAUDEAU-RINFRET,
qui vient d'être appelé à la Cour
Suprême du Canada.

28 — S. E. le cardinal Bégin bénit la pierre angulaire de la nouvelle école normale de Beauceville.

29 — Trois missionnaires jésuites canadiens partent de Montréal pour les missions de la Chine. Ce sont les RR. Pères Louis Lavoie, de Mont-Carmel, Armand Proulx, de Lawrence, Mass., et le R. Frère Aza Souigny, de Four-nierville, Ont.

30 — Une secousse sismique assez forte se fait sentir à Québec.

— M. Louis Boyer, avocat de Montréal, est nommé juge à la Cour Supérieure à Montréal. Il succède à l'hon. juge Thibaudeau-Rinfret, qui vient d'être appelé à la Cour Suprême du Canada.

— Une pluie torrentielle qui dure deux jours entiers cause d'immenses dégâts à Ste-Catherine, à Saint-Raymond de Port-neuf, et à la Baie Saint-Paul, au comté de Charlevoix.

Mourir ! c'est retrouver son élément, sa place.
C'est s'asseoir pour toujours à l'éternel foyer.
Mourir ! c'est rencontrer notre Dieu face à face.
Et c'est dans l'Infini pour toujours se noyer.

JOSEPH DE MAISTRE.

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES ORGANES. — LES OREILLES

LES oreilles comptent au nombre des organes par lesquels la machine humaine vient en contact avec l'extérieur. Leur partie externe, seule visible, est chargée de recueillir les sons et de les diriger vers la membrane vibrante constituée par le tympan, qui, elle, les conduit au cerveau par l'intermédiaire d'une série d'organes constituant l'oreille moyenne et l'oreille interne.

L'oreille est donc un organe compliqué, dont la plupart des gens ne connaissent que la partie externe, la moins importante, le pavillon de l'oreille.

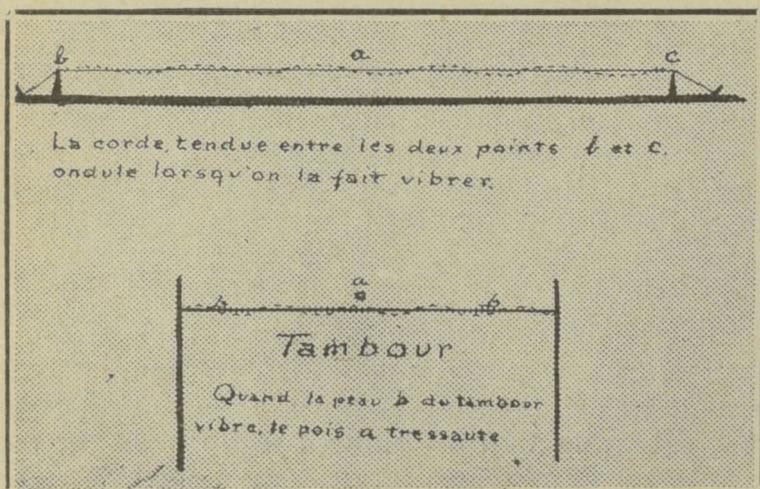
Pour en comprendre suffisamment la fonction il importe de se rappeler ce qui constitue le son, et par quels moyens il se propage.

Nous commencerons donc par rappeler les éléments de l'acoustique.

*
* *

Le son, comme on le sait, est une vibration. Il suffit, pour s'en convaincre, de faire quelques petites expériences faciles :

Ainsi, par exemple, si l'on frappe le bord d'un verre avec une cuiller, il rend un son.



Rapprochons alors délicatement la cuiller du bord du verre, le son se fragmentera en une série de vibrations rapides mais très perceptibles.

Frappons un tambour posé à plat sur le sol, puis jetons sur la membrane vibrante un pois, par exemple. Nous le verrons tressauter tant que le son ne sera pas éteint.

Enfin, prenons un violon et pinçons vigoureusement une de ses cordes. Nous percevons facilement à l'œil nu la vibration de la corde.

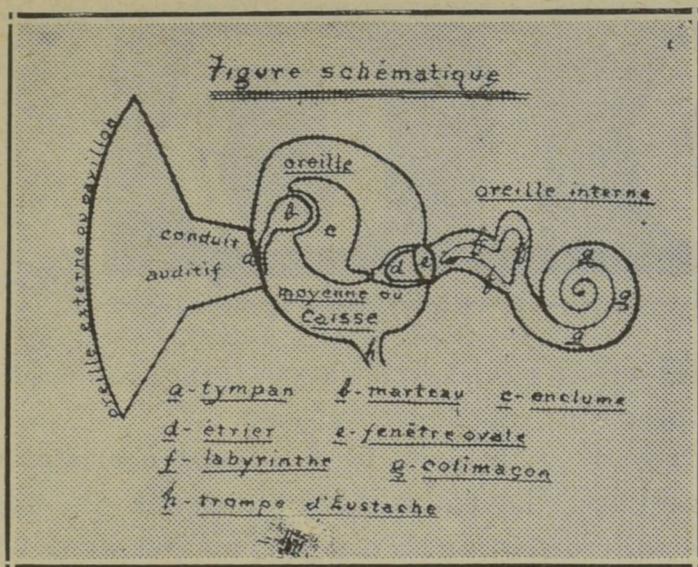
Le son est donc une vibration. La preuve en est faite depuis longtemps.

*
* *

Cette vibration se transmet par l'air ou par l'intermédiaire de corps divers ; elle atteint ainsi l'oreille.

Dans l'oreille on remarque d'abord le pavillon. Beaucoup croient qu'il constitue toute l'oreille, pendant qu'il n'est, comme nous l'avons dit, que l'organe chargé de recueillir les ondes vibrantes, et de les diriger vers le tympan. On remarque que le pavillon de l'oreille, ou oreille externe, est très développé chez les animaux qui ont l'ouïe particulièrement fine. D'autre part beaucoup d'animaux sont doués de la propriété de faire mouvoir à leur gré les pavillons de leurs oreilles, et de les diriger vers les ondes sonores qu'ils veulent percevoir. Cela se remarque très facilement chez le cheval, chez la vache, qui tendent souvent les pavillons de leurs oreilles complètement en avant, ou les dressent l'un dans une direction, et l'autre dans l'autre. Quant aux chiens on connaît leur habitude d'élever les oreilles au moindre bruit ; c'est de là que vient le terme : Dresser les oreilles.

Les sons ainsi recueillis sont dirigés vers le tympan.



Le tympan peut être comparé à la membrane, ou plutôt la peau d'un tambour. Il est placé entre l'oreille externe et l'oreille moyenne, qu'on appelle encore la caisse. C'est lui qui reçoit les vibrations de l'air extérieur ramassées par le pavillon de l'oreille, et amenées par le conduit auditif. Ces vibrations l'ébranlent comme est ébranlée la peau du tambour. Il vibre à son tour à l'unisson de l'onde sonore reçue.

Cette vibration met en branle les *osselets*, trois petits os articulés entre eux, et qui relie la membrane du tympan aux os du crâne.

Le premier de ces osselets a nom le *marteau*. Il est attaché d'un côté au tympan, et de l'autre au deuxième os, qui s'appelle l'*enclume*. Enfin ce dernier est relié à un troisième os dénommé *étrier* à cause de sa forme.

L'étrier, par sa base, ferme une ouverture crânienne appelée la *fenêtre ovale*.

C'est ici l'endroit le plus important de l'oreille, au point de vue sensation. La plaque de l'étrier, à travers la fenêtre ovale, réagit sur le liquide contenu dans une cavité, le labyrinthe, communiquant elle même avec une autre, en forme de limaçon, à laquelle on a donné ce nom, et dont les parois sont tapissées d'une muqueuse dans l'épaisseur de laquelle s'épanouissent les ramifications terminales du nerf acoustique.

* * *

Nous en sommes donc rendus maintenant à l'oreille interne, celle où le cerveau perçoit, grâce au nerf acoustique, les vibrations sonores qui ont été recueillies au dehors par le pavillon

de l'oreille, dirigées vers le tympan par le conduit auditif, et transmises de l'oreille externe à l'oreille interne par la chaîne des osselets, qui traverse l'oreille moyenne.

*

* *

Pour que le tympan vibre à l'unisson des ondes qui lui sont transmises, il faut qu'il soit convenablement tendu ; telle la peau du tambour, que le musicien tend au besoin. La nature l'a donc pourvu d'un petit muscle, capable de le raidir. Mais il y a plus et mieux.

La pression atmosphérique varie dans l'oreille moyenne, qui est en communication avec l'air extérieur par un conduit appelé la *trompe d'Eustache*, lequel fait communiquer la *caisse*, comme on appelle aussi l'oreille moyenne, avec l'arrière gorge.

Grâce à cette trompe d'Eustache, la pression est maintenue au niveau normal dans l'oreille moyenne, et empêche la membrane tympanique d'être refoulée dans un sens ou dans l'autre par le déséquilibre de cette pression.

Telle est brièvement décrite la fonction importante que l'on appelle l'*ouïe*, dans la machine humaine.

LE VIEUX DOCTEUR.

L'ESPRIT D'AUTREFOIS

On n'a plus le temps, de nos jours, d'avoir de l'esprit comme autrefois ! Qu'il était plein d'à-propos, cet esprit de nos pères ! Témoin ce bon abbé qui, par suite d'on ne sait quelle aventure, se trouva en défaveur auprès de M. de Conti, prince du sang. Le bon abbé était reçu à la cour. La première fois qu'il s'y rendit, M. de Conti tourna dédaigneusement les talons à son approche.

Aussitôt l'abbé le poursuivit, le rattrapa et lui saisissant les deux mains :

“Que je suis heureux, dit-il, de voir que Votre Altesse n'a point de colère contre moi et me compte toujours parmi ses amis !

— Point de colère, monsieur ! gronda le prince. Je serais heureux de savoir à quoi vous reconnaissez cela ?

— Parce que Votre Altesse m'a tourné le dos ; on sait qu'elle n'a pas l'habitude de le tourner à ses ennemis.”

RADIO

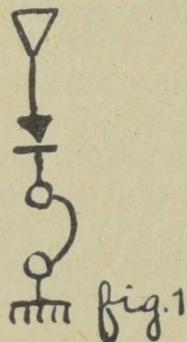
LES CIRCUITS

I

L'ANTENNE NON-SYNTONISÉE

Le profane qui pour la première fois ouvre un manuel ou une revue de Radio doit bien s'étonner d'y trouver un si grand nombre de circuits pour la construction des appareils récepteurs. Quelques-uns sont simples et faciles à déchiffrer, d'autres au contraire semblent extraordinairement compliqués. Si on y regarde de près on constate que tous ces circuits se ressemblent dans leurs parties essentielles. En d'autres termes tous ces circuits contiennent un dispositif de syntonisation et de rectification. La différence qui existe entre un circuit et un autre consiste plutôt dans la manière de faire la syntonisation ou la rectification.

C'est notre intention de décrire les principaux circuits de réception en commençant par les plus simples. Nous engageons fortement ceux de nos lecteurs qui sont encore novices à bien se rendre compte du fonctionnement des circuits les plus simples ; car ils les retrouveront ensuite à la base de tous les autres. Plusieurs circuits n'ont de l'importance qu'au point de vue théorique. Lorsqu'un circuit aura une certaine valeur au point de vue pratique, nous l'indiquerons.



La vignette ci-dessus représente le circuit le plus simple qu'on puisse imaginer. L'antenne,

le détecteur à cristal, les acoustiques, et la prise de terre sont connectés en série.

Comme on le sait, le détecteur à cristal ne laisse passer les courants de l'antenne que dans une seule direction. S'il n'y avait pas de détecteur dans le circuit aucun son ne serait produit dans les acoustiques. En effet les courants alternatifs de haute fréquence sont tellement rapides que les diaphragmes des acoustiques ne peuvent répondre à leurs vibrations. Lorsque ces vibrations sont redressées par le détecteur elles n'agissent sur le diaphragme que dans une seule direction et ce dernier répond par une seule vibration à tout un train d'ondes de haute-fréquence. Une série de ces mouvements particuliers du diaphragme produit un son.

Les longues et les brèves de la télégraphie peuvent donc être reproduites par un appareil monté d'après ce circuit. Il faut dans cet arrangement que les acoustiques aient très peu de résistance. De plus les acoustiques peuvent être remplacés par un ampèremètre très sensible qui indiquera par la durée de la déflexion de son aiguille les longues et les brèves du télégraphe. Un appareil construit d'après ce circuit n'aura toutefois aucune valeur pratique.

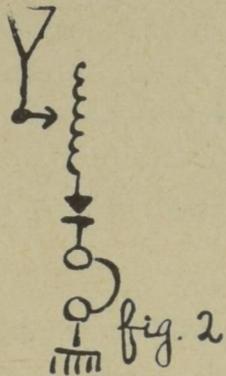
II

L'ANTENNE SYNTONISÉE

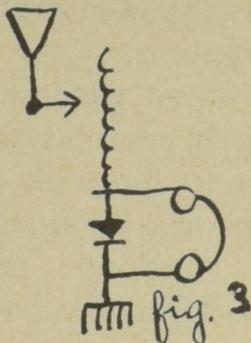
Le principal défaut du circuit précédent est que l'antenne ne peut pas être syntonisée, c'est-à-dire qu'on ne peut pas changer les longueurs d'ondes et mettre l'appareil en résonance avec diverses stations d'émissions. La longueur d'onde est déterminée par l'inductance et la capacité naturelles de l'antenne qui dans le cas sont des facteurs fixes. Donc avec un tel circuit on ne peut recevoir qu'une seule longueur d'onde.

La capacité de l'antenne est généralement assez forte tandis qu'elle contient ordinairement

peu d'inductance. On peut donc obtenir un grand nombre de longueurs d'ondes en plaçant une inductance variable en série avec l'antenne. La vignette ci-dessous indique ce circuit.



Le fonctionnement de cet appareil est semblable à celui que nous avons décrit ci-dessus. Un mouvement du diaphragme des acoustiques correspond à tout un train d'ondes de haute fréquence. Le principal avantage de ce circuit c'est qu'il permet de changer la longueur d'onde au moyen de l'inductance variable.

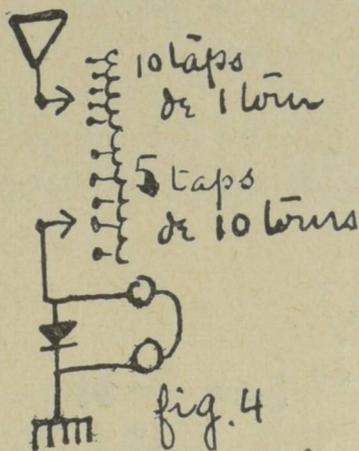


La vignette ci-dessus (fig. 3) représente les acoustiques connectés en parallèle sur le détecteur. On ne gagne pas grand chose par le nouvel arrangement. Voici comment on peut expliquer le fonctionnement de ce dernier circuit.

Les trains d'ondes d'une station d'émission tendent à établir des courants de haute-fréquence dans l'antenne et les appareils qui y sont reliés. Mais les courants ne peuvent passer que dans une seule direction à travers le détecteur. Ils ne pourront pas passer davantage par les acoustiques à cause de leur grande résistance. Ils s'accumulent donc sous forme de charge dans l'antenne. Quand cette charge atteint un maximum, il se produit une décharge à travers les acoustiques qui se trouvent à répondre ainsi par une seule vibration à tout un train d'ondes.

On peut d'après les circuits 2 et 3, construire un appareil qui permettra d'entendre les postes locaux et quelquefois même les fortes stations

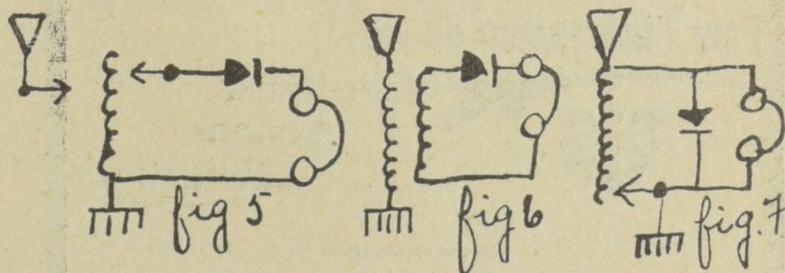
des États-Unis. Il suffit d'enrouler sur un tube de carton d'environ 3 pouces de diamètre, soixante tours de fils no 22 avec prises de connexions à tous les dix tours. On obtiendrait cependant une meilleure syntonisation, si l'on ajoutait un autre commutateur relié à dix prises de connexions sur les dix derniers tours de la bobine. Ce dernier arrangement est indiqué dans la figure 4.



III

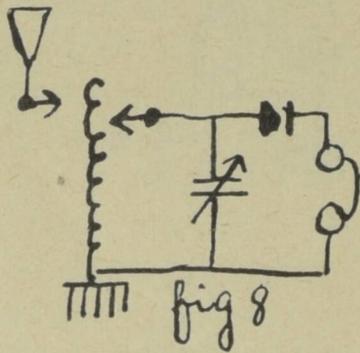
LE COUPLAGE DIRECT

Le couplage du circuit de l'antenne (ou circuit primaire) avec le circuit du détecteur (ou circuit secondaire) peut être soit direct ou inductif. On dit qu'il est direct lorsque la même bobine en tout ou en partie sert pour les deux circuits primaire et secondaire. Dans ce cas, cette bobine s'appelle : un auto-transformateur. On dit que le couplage est inductif lorsque le primaire est constitué par une bobine spéciale qui est reliée seulement inductivement au secondaire. Les figures 5 et 6 indiquent respectivement un couplage direct et un couplage inductif.



Dans la figure 5 on voit un circuit où le détecteur et les acoustiques ne sont plus dans le circuit de l'antenne, ce qui fait disparaître deux grandes résistances.

Dans la figure 7 on a le même circuit avec cette différence que le détecteur est en parallèle sur les acoustiques. De cette façon la résistance du circuit secondaire est grandement réduite. Le fonctionnement de ce circuit peut s'expliquer ainsi : Les courants de haute fréquence passent beaucoup plus facilement par la bobine que par le détecteur pendant la moitié d'un cycle. Pendant l'autre moitié du même cycle le courant passe facilement à travers le détecteur. Comme le courant est plus fort pendant cette dernière moitié de chaque cycle, il va s'établir dans l'appareil récepteur une charge d'une polarité déterminée qui une fois arrivée à un maximum se déchargera à travers les acoustiques.

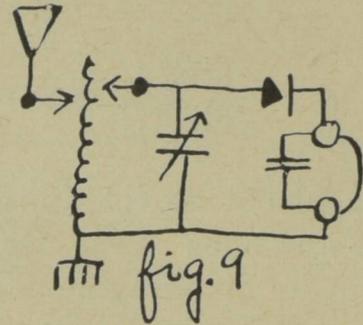


IV

LE COUPLAGE DIRECT

Le circuit de la figure 8 indique un primaire couplé directement au secondaire, tel que nous l'avons expliqué précédemment. Il ajoute en plus un condensateur variable en parallèle sur le circuit secondaire. Au moyen

de ce condensateur on pourra mettre le circuit secondaire en exacte résonance avec le circuit primaire et par suite obtenir un maximum de rendement dans les acoustiques. De plus on pourra arranger les choses de telle façon que l'inductance du circuit secondaire soit relativement élevée avec un minimum de capacité. Dans ces conditions il y aura augmentation de voltage entre le primaire et le secondaire, d'où meilleur rendement.



La figure 9 ajoute à la figure 8 un condensateur fixe placé en shunt sur les acoustiques. Ce condensateur fixe diminue la résistance du circuit secondaire et augmente la force du signal dans le récepteur.

Ce condensateur est généralement de faible capacité. Un .001 de microfarad suffit. Il arrive assez souvent que les longs fils conducteurs qui relient les acoustiques à l'appareil sont placés dans une même enveloppe protectrice. Ceci produit l'effet exact d'un condensateur en shunt sur les acoustiques. Et dans ce cas, le gain obtenu en plaçant un condensateur fixe est moins sensible.

L.-M. BOLDUC, ptre.

OBLIGATIONS

Pour l'impression de vos

Certificats
Actions
Obligations
(Débentures)

Adressez-vous à
L'ACTION SOCIALE, LTÉE
QUÉBEC

Avez-vous besoin de

Livres à Feuilles Mobiles?

C'est notre spécialité

L'Action Sociale Ltée,
103, rue Ste-Anne
QUÉBEC

FEMINA

Le meilleur de soi

Il vous est arrivé peut-être de croiser le long de la route un de ces pauvres de la vie, à qui le bonheur ménage ses sourires, un de ceux dont l'âme est remplie d'ombres et de tristesse, un de ces êtres qui n'ont ici-bas ni affection, ni joie sincère. Ils cheminent seuls, n'attendant rien du lendemain, leur vie toute d'action est rivée à l'austère devoir de chaque jour, sans que jamais une main amie ne se tende vers eux.

Il en est de ces malheureux tout autour de nous, parmi nos relations, parmi nos voisins, peut-être parmi nos proches, parce que dans notre vie, il manque un peu de cette bonté généreuse qui s'oublie pour faire plaisir.

Il nous manque cette patience nécessaire qui fait arriver à la possession complète de l'âme, patience quand il s'agit de

Dominer ses impressions,

Contenir son irritation,

Régler ses sentiments,

Accepter ses souffrances.

Il y manque encore la vigilance qui sait :

Se garder au dedans,

Retenir sa langue au moment opportun,

Fermer les yeux sur les petits travers.

Il y manque surtout :

La charité discrète,

L'abnégation qui se prive,

La force qui ne se lasse jamais,

Le don de soi.

Notre devoir à nous, gardiennes du Foyer, est bien plus dans la douceur, la persuasion que dans les reproches et les larmes.

Soyons fortes, soyons généreuses, sachons nous souvenir que tout près de nous, il y a des êtres aimés qui sont en droit de nous demander : le dévouement, l'aide, la tendresse. Nous ne pouvons leur refuser ces attentions de tous les jours, ces prévenances, ces petits devoirs parfois ennuyeux, sans faiblir et perdre beaucoup de

notre prestige vis-à-vis de ceux à qui nous devons la sympathie, le soutien.

Le don de soi est le plus court chemin pour arriver au bonheur, se donner tout entière à la tâche acceptée, se donner sans arrière-pensée, sans regret, sans jalousier celles qui semblent mieux partagées, se donner joyeusement parce que c'est le Devoir, l'expression la meilleure de la Volonté divine.

JEANNE LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

ALICE L.— Le récit de votre voyage m'a bien intéressée et je vous encourage vivement à choisir comme prochain endroit de villégiature ce coin joli de notre terre canadienne.

Merci pour la charmante appréciation que vous faites, c'est un encouragement à viser plus haut toujours. A bientôt.

ALICE L. DE S. D.— Je vous serais reconnaissante de vouloir bien donner aux bureaux de direction de *l'Apôtre* votre nom et votre adresse afin de créditer votre compte du montant inclus dans votre dernière lettre. Merci.

SYLVIE.— La surprise était douce, je vous prie de le croire et j'en suis encore charmée. Vous avez raison, la lutte est quelquefois dure, la jalousie abominable et l'amitié négative; mais à côté de cela échappant à l'ambiance, il y a les cœurs sincères, les âmes hautes, les uns nous consolent des autres et nous font garder l'équilibre.

Vous avez passé par une cruelle épreuve; courage, ma bonne amie, et que le bonheur vous revienne tout doucement sans froisser la délicatesse de votre souvenir.

CANADIENNE.— Les de Beaujeu sont connus dans l'histoire de notre pays par le beau fait d'armes d'un ancêtre qui gagna une bataille célèbre sur les bords de la Monongahéla. Je ne puis vous renseigner car je ne connais pas cette famille dont il n'y a plus de descendants au Canada, je crois. Si quelqu'un mieux au courant

veut bien vous donner quelques détails, nous les publierons à votre intention avec plaisir.

MADELEINE.— Votre retour et votre bonne confiance me font plaisir. Vous faites, ma chérie, l'apprentissage que toutes vos aînées ont dû faire. Les premiers contacts avec le monde sous leurs mirages chatooyants nous causent parfois des déceptions cruelles, plus nous attendons de lui moins il donne, donc ne nous y fions pas. Il faut monter plus haut, chercher en nous ce que inutilement nous voudrions trouver ailleurs.

Je suis heureuse de vous être utile, croyez que c'est ma plus douce récompense. A bientôt !

MARIA.— Je vous adresse par lettre le renseignement demandé et je vous dis avec plaisir "Au revoir !"

JEANNE LE FRANC.

PETITE POSTE

A plusieurs reprises, quelques-unes de mes gentilles correspondantes ont demandé d'inaugurer à *l'Apôtre* une "Petite Poste" pour l'échange de message avec les amies de leur choix. La direction de la revue toujours attentive aux désirs de chacune veut bien nous donner un tout petit coin où nous verrons, je l'espère, une plus grande intimité s'établir au Fémina. Adresser toute correspondance pour la "Petite Poste" comme pour la "Boîte aux Lettres" à Jeanne Le Franc, *l'Apôtre*, 103, rue Ste-Anne, Québec.

Pour Elle

Son souvenir, sa fraternelle amitié, sa place vide auprès de moi, tout cela avait envahi mon âme, et pour elle avait à ma paupière fait naître un pleur, pendant que je cheminai lentement sur la route déserte qui conduit vers le repos si triste, si triste et silencieux où gît maintenant ma chère, ma grande amie. Les oiseaux avaient comme fait trêve à leur langage, pour nous laisser seules, bien seules dans ce décor ombragé où les rayons du soleil ne percent qu'à regret et par de si minces reflets qu'on les dirait des larmes d'or répandues sur les marbres ou gris, ou blancs qui attestent tout un passé de vie et d'éternel sommeil.

Un mont domine ce champ de repos au pied duquel le St-Laurent bat de ses flots écumeux le rivage, et dont l'ensemble majestueux de ses eaux nous invite au recueillement et à la prière, nous convie même au Souvenir.

ALICE L.

S.-D., 9 sept. 1924.

LA CUISINE

LES SAUCES

"Les excitations modérées tonifient, les excitations fortes dépriment."

Les sauces sont des préparations culinaires liquides qui servent à relever la saveur des mets. Elles jouent un rôle très important dans la cuisine, car c'est d'elles que dépend l'excellence de la plupart des mets.

On ne les réussit pas par l'effet du hasard ; elles exigent de la pratique. Il faut donc apporter beaucoup de soin dans la manière de les préparer, puisque c'est la partie la plus difficile de la cuisine. La base de la plupart des sauces est constituée par ce qu'on appelle les roux.

REMARQUES ET CONSEILS.— 1° Ne pas faire les sauces trop longtemps d'avance et les exposer à séjourner dans les récipients trop grands pour la quantité nécessaire, car elles prennent mauvais goût et tournent aisément ; même si cela n'arrive pas, elles perdent de leur délicatesse.

2° Éviter soigneusement pour toutes les sauces le contact de cuillères de fer ou d'étain ; elles communiquent un mauvais goût et donnent une mauvaise couleur ; n'employer que les cuillères de bois ou les cuillères émaillées.

3° Faire cuire les sauces lentement, à feu doux, en tournant presque constamment, afin d'empêcher les sauces de brûler ou de bouillir ; si elles cuisent trop vite, elles contractent une saveur âcre et piquante. C'est aussi pour éviter cet inconvénient qu'il faut mêler constamment la sauce pendant toute la durée de la confection. Il est toujours bon de les goûter avant de les servir.

4° Choisir les ingrédients qui doivent les assaisonner et faire en sorte qu'aucun goût n'y domine ; employer très peu le thym, le laurier et la noix muscade qui sont très aromatiques.

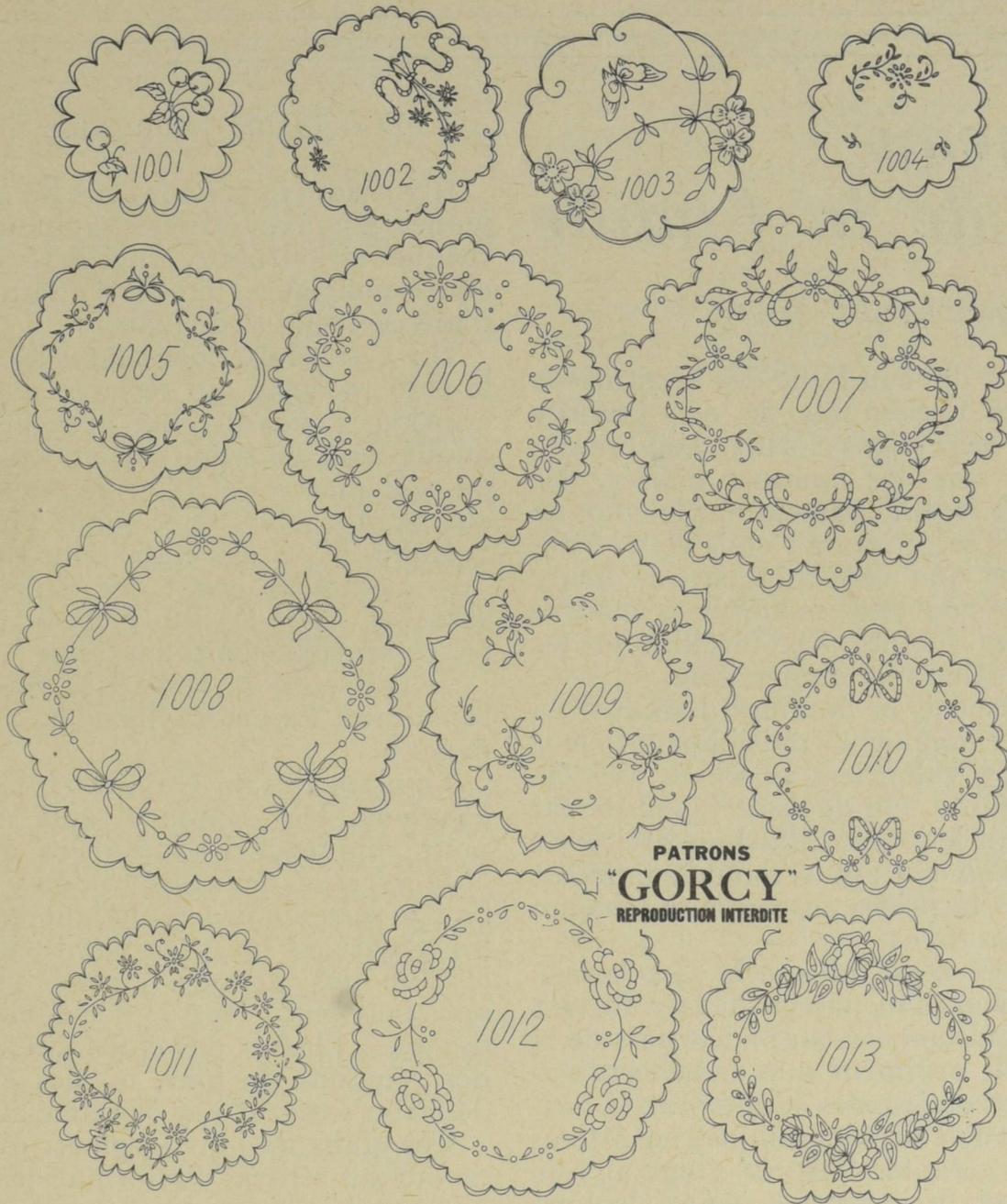
LES ROUX.— On appelle roux une cuisson de farine ou de fécule dans un corps gras. Ces préparations sont destinées à épaissir le jus dont on fait les sauces. Leur rôle en cuisine est assez important pour qu'une bonne ménagère prenne la précaution d'en avoir toujours sous la main. C'est l'élément indispensable d'un grand nombre de sauces.

On fait des roux blancs pour les sauces blanches ; des roux blonds pour les sauces blondes et des roux bruns pour les sauces brunes. (*La cuisine à l'école primaire*).

Il n'y a rien de plus grand après avoir reçu Jésus-Christ que de le donner.

MGR MERMILLOD.

Patrons de broderie, marque "Gorcy"



PATRONS
"GORCY"
REPRODUCTION INTERDITE

CENTRE		CENTRE		CENTRE	
No 1007	... 14 pces	No 1012	... 12 pces	No 1003	... 9 pces
" 1008	... 14 pces	" 1013	... 10½ pces	" 1004	... 6½ pces
" 1009	... 11½ pces	" 1001	... 7 pces	" 1005	... 9 pces
" 1010	... 11 pces	" 1002	... 8 pces	" 1006	... 12 pces

Chaque patron : 15 cts. — Étampé sur coton fini toile ou toile écrue, de 1001 à 1005 : 25 cts — de 1006 à 1013 : 39 cts.

SERVICE DE PATRONS DE BRODERIE

"L'APÔTRE", - 103, rue Sainte-Anne, - QUEBEC

Coin de l'Ouvrier

Un ennemi de la famille

LE CLUB ET SES CLIENTS

LE club est devenu l'une des institutions les plus florissantes de nos grandes villes, ses clients sont nombreux ; chaque soir des hommes mariés, des pères de famille partent sur le coup de neuf heures pour se rendre au club et n'en reviennent souvent que vers minuit, une heure du matin. Cette coutume moderne a modifié profondément les mœurs des familles et les vieilles habitudes du foyer domestique.

Autrefois, bourgeois et hommes d'affaires, la journée finie, regagnaient paisiblement leur logis et passaient volontiers la soirée avec la femme et les enfants. On devisait joyeusement ensemble, on lisait le journal, quelque article de revue, un livre nouveau ; puis, quand sonnaient dix heures, après la prière en commun, chacun allait prendre son repos.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela. La soirée, voire même une grande partie de la nuit, est consacrée aux amusements, au plaisir hors de la maison. On dirait vraiment que dans certaines familles, hommes et femmes n'ont plus le courage de passer une soirée ensemble, en tête-à-tête, avec leurs enfants. "Après vingt ans de mariage, me disait une femme, à part la lune de miel qui fut courte, je n'ai jamais été une seule soirée en compagnie de mon mari."

Dans les grandes villes, du reste, toutes sortes d'attractions sollicitent le cœur : les théâtres et les concerts, une soirée dansante chez Mme X. . . , une partie de cartes chez Mme Z. . . , etc., etc. Ces distractions, si goûtées des jeunes gens, n'offrent pourtant aux hommes d'un âge mûr qu'un intérêt médiocre.

Ils veulent mieux que ça.

Il leur faut les réunions joyeuses avec les amis, la partie de billard, les nouvelles de la ville, les on-dit de la politique, le cigare, et, surtout, les rafraîchissements à volonté.

Or, le club leur offre tout cela.

Aussi, pendant que Madame avec ses filles va à la comédie, Monsieur, heureux comme un commis de banque en congé, court au club s'amuser avec ses amis.

DES CLUBS POUR TOUS LES GOÛTS

Il y a des clubs pour tous les goûts : clubs de jeunes gens avec exercices gymnastiques, bibliothèques et journaux, clubs littéraires et sociaux, clubs politiques, clubs d'affaires, enfin clubs d'amusements et de plaisirs.

Il y a des clubs pour toutes les bourses, depuis le club modeste qui réclame une piastre d'inscription, jusqu'au club aristocratique qui demande une contribution annuelle de cinquante ou cent piastres et n'ouvre ses portes qu'à une compagnie *select*, triée sur le volet.

Enfin, il y a des clubs pour tous les sexes. . .

— Comment cela ! des clubs pour tous les sexes. . . Mais le club n'est-il pas une institution essentiellement masculine ? . . .

— Oui et non, tout à la fois, comme vous répondrait un madré fils de la Normandie. Cela dépend.

Le club, le vrai club, est très masculin, j'en conviens. Des hommes seuls sont assez forts pour supporter l'atmosphère qu'on y respire et faire raison des santés qu'on y boit. Pourtant, l'autre sexe n'a pas voulu ignorer complètement les avantages de cette institution moderne. Si le club des hommes, avec ses cigares et ses boissons, reste décidément fermé aux dames, à l'instar des clubs d'hommes, elles ont des réunions de jour, où des attractions plus délicates attirent une clientèle choisie.

Ces clubs de jour forment, dit-on, une sorte de bureau central d'informations, mieux renseigné que le plus concannier des journaux de la ville. On y fait du reportage en grand, on joue aux cartes, aux dominos, et, tout en babillant gentiment du prochain, on y consomme des sirops aromatisés et des liqueurs fines. On dit même (est-ce vrai ? je l'ignore) que les plus avancées parmi ces dames remplacent le cigare par la cigarette parfumée, et le vulgaire coup de whisky par un petit doigt de gin, au sucre et à l'eau. . .

Mais pardon, je m'oublie. . . Je ne dois m'occuper ici que des clubs d'hommes. Plus tard, si nous pouvons le faire sans trop d'indiscrétion, nous écarterons un peu la tapisserie qui protège les secrets du club féminin. Pour le moment, revenons à notre sujet.

LA CLIENTÈLE DES CLUBS

Donc les clubs sont nombreux dans nos grandes villes.

Nous ne parlerons pas des clubs qui ont pour but les exercices athlétiques, la littérature ou les affaires. Bien dirigés, ils peuvent être utiles, surtout aux jeunes gens. Nous ne nous occupons que des clubs d'amusements et de plaisirs.

La clientèle est d'ordinaire assez mêlée.

Ils servent de rendez-vous aux hommes d'affaires et aux politiciens ; souvent aussi, ils sont la ressource des bourgeois désœuvrés, mais leur plus forte clientèle se recrute d'habitude parmi les hommes qui s'ennuient à la maison, ou qui, pour une raison ou pour une autre, croient avoir à se plaindre de leur femme.

Parfois, certains ménages se font, d'un accord mutuel, cette existence séparée. Pendant que l'homme se rend à son club, la femme va au théâtre ou aux réunions d'amies. Il n'y a de commun entre ces époux que la cohabitation, et chacun d'eux suit son chemin particulier dans la vie. Mais, à part ces exceptions, très rares du reste, toutes les femmes mariées protestent avec énergie contre la fréquentation des clubs. Par prières et remontrances, elles s'efforcent d'en détourner leurs maris, comprenant d'instinct que, s'ils s'accoutument à laisser la maison chaque soir, c'en sera fait bientôt de l'union des cœurs et du bonheur domestique.

Et les femmes ont raison.

Aucune pratique, en effet, ne détend plus vite les liens qui doivent unir les époux ensemble et n'amène plus facilement la séparation des esprits et des cœurs ; aucune ne s'oppose davantage à l'éducation des enfants ; enfin aucune habitude n'expose l'homme à des tentations plus dangereuses et plus irrésistibles.

Certes, voilà un réquisitoire bien violent contre une institution si chère à tant d'hommes mariés. Est-il exagéré ou injuste ? Voyons cela.

LE CLUB ET LES AFFAIRES DE FAMILLE

La journée est finie. M. X. . . , un négociant, revient chez lui pour le repas du soir. Sombre et silencieux, il se met à table, sans dire un mot à sa femme, sans adresser un sourire à ses petits enfants. Il dîne à la hâte, puis, après un bout de toilette, il laisse la maison et court au club.

Là, les amis lui font vite oublier sa mauvaise humeur, quelques verres l'aident à chasser les brouillards qui assombrissaient son âme. Voilà notre homme tout regaillard : le front s'éclaircit, le cœur se dilate, la langue se délie ; il est heureux . . .

Il écoute avec intérêt les nouvelles diverses de la ville, discute les affaires municipales, et se lance dans une charge à fond contre la politique générale du pays.

Et puis, quelles belles parties de cartes, quels beaux coups de billard et de dé l'on fait au club ! Et les joyeuses histoires qu'on y conte, et les traits d'esprit qu'on y lance, et les libations qu'on y absorbe ! Comme tout cela fait passer

gaiement la soirée ! Aussi, n'est-ce que sur le coup de minuit, une heure du matin, qu'on se décide enfin à reprendre le chemin du logis.

Voilà une soirée de club.

Le lendemain et les jours suivants, reprise du même programme avec le même entrain et le même succès . . .

Peu à peu, l'homme se laisse entièrement magnétiser par le club. Demeurer à la maison avec la femme et les enfants, lui semble désormais un une corvée, au-dessus de ses forces. Pour être heureux, il lui faut le club et sa gaieté bruyante. Tous les jours, même le dimanche, il y passe ses soirées entières et ces habitudes nouvelles vont modifier profondément les relations de l'homme marié avec sa femme, du père de famille avec ses enfants.

SITUATION DE LA FEMME

Vous vous amusez bien au club . . . Vous êtes heureux avec vos compagnons . . . Mais n'est-ce pas là revenir à la vie du garçon libre de disposer de son temps à sa guise et de chercher les plaisirs qui flattent le mieux ses fantaisies ? L'homme marié, le père de famille n'a-t-il pas de graves devoirs à remplir à la maison ? Ne prépare-t-il pas ainsi, à courte échéance, la ruine irréparable du bonheur domestique ? Vous passez de joyeuses veillées au club ! Mais avez-vous jamais songé à la situation que vous créez à votre femme, à la maison ?

Seule au foyer domestique, durant les longues heures de la soirée, seule en face des devoirs nombreux et des tracasseries quotidiennes de la famille, seule avec ses réflexions, obligée de refouler au fond de son cœur des sentiments qui l'étouffent, de retenir des confidences qui la soulageraient, la femme sent d'instinct qu'elle est négligée dans ses affections, humiliée dans sa position d'épouse et de mère et que désormais elle ne peut plus compter sur son mari pour partager un fardeau qui l'écrase.

Son dévouement n'est plus apprécié : ses soins, ses industries diverses pour rendre la maison agréable à son mari ont manqué leur but. Alors, à quoi bon se donner tant de peine pour un homme qui ne lui en sait aucun gré !

Elle n'est plus pour son mari la confidente et l'amie de cœur, mais simplement une maîtresse de pension, chargée de voir à son confort, à la tenue de sa maison, à l'éducation de ses enfants.

Etait-ce donc là l'existence que vous promettiez à cette jeune fille, quand vous lui demandiez de devenir votre femme ? Si elle eût prévu qu'ordinairement il lui faudrait vivre seule à la maison, porter seule le poids des obligations domestiques, n'eût-elle pas hésité à dire le "oui" qui lia sa destinée à la vôtre ?.....

Vous vous ennuyez, dites-vous, à la maison, et voilà pourquoi vous allez au club.

Mais qui dit que pareil ennui ne gagnera pas aussi le cœur de votre femme ? Savoir supporter la monotonie d'une vie calme et réglée ne fait-il pas partie des devoirs d'un homme marié et d'un chrétien ? On s'y accoutume du reste et l'on découvre bientôt que là seulement se trouve le bonheur sérieux et durable. Vous préférez fuir le sacrifice et imposer à votre femme une existence qui sera pour elle une souffrance continuelle, un martyre de chaque jour, en même temps qu'une des tentations les plus dangereuses et les plus irrésistibles. Ne pouvant plus compter désormais ni sur votre affection, ni sur votre concours, demandera-t-elle à la religion la force de supporter avec résignation une aussi triste vie, et de rester quand même fidèle au devoir ? ... Peut-être... Mais peut-être aussi, abattue et découragée, ne pouvant plus refouler au fond de son cœur les sentiments qui l'oppriment, prêtera-t-elle l'oreille aux voix perfides qui parlent autour d'elle, et cherchera-t-elle des consolations qui la mettront promptement sur le chemin de la ruine... Or cette ruine sera aussi la vôtre et celle de vos enfants.

En laissant le foyer domestique pour aller chaque soir vous amuser au club, vous préparez peu à peu le divorce des cœurs, qui amènera peut-être un jour le divorce des corps et des existences. Que de jeunes ménages désorganisés, dès les premières années du mariage, par les absences prolongées du mari ! Que de bonheur détruit ! Que de tristesses et de larmes à la maison, pendant que l'homme s'amuse et boit avec ses amis du club ! Goutte à goutte, le cœur de la femme se remplit d'amertume... Son affection se flétrit comme une fleur qui ne reçoit plus la douce chaleur du soleil.

LE CLUB EST FATAL A L'ÉDUCATION DES ENFANTS

Quand, en effet, pourrez-vous donner à vos garçons l'attention et les soins que réclame la culture de leur âme ? Vous êtes occupé tout le jour, vous, à vos affaires, eux, à leurs études ou à leurs jeux. Le soir, lorsque la famille entière est réunie à la maison, serait le temps favorable pour exercer cette influence salutaire ; mais, vous dérochant à une obligation si grave, vous courez au club, laissant au foyer domestique femme et enfants s'arranger comme il leur plaira...

Encore une fois, quand donc essaieriez-vous de former le caractère de vos garçons, de pénétrer les secrets de leur cœur, de les aider par de bons conseils, de les encourager et de les soutenir par de bonnes paroles ?

J'entends votre réponse :

LA FEMME S'EN CHARGERA

Toujours la même excuse.

La femme, encore la femme, toujours la femme...

Eh quoi ! n'y a-t-il donc dans le mariage des devoirs que pour la femme ? L'homme a-t-il le privilège et le droit de n'accepter de l'état conjugal que ce qui lui plaît et de rejeter sur sa compagne tout ce qui exige dévouement et sacrifice ? La part de cette femme n'est-elle pas déjà assez lourde ? N'a-t-elle pas donné à ses enfants qui sont aussi les vôtres de longs jours de sollicitude, et de longues nuits sans sommeil ? N'a-t-elle pas encore sa charge quotidienne de travail et de misère ? Pourquoi donc lui mettre, à elle toute seule sur les épaules, un fardeau qui, dans les desseins de Dieu, doit être porté à deux ?

Pareille conduite n'est, à coup sûr, ni généreuse, ni chrétienne. De plus, si elle est seule, la femme ne réussira pas...

Pourquoi cela ? Parce que, pour guider des garçons, il faut une main plus ferme que la sienne, une autorité plus grande qui s'impose à la tête et à la volonté. La mère a bien la persuasion du cœur à son service, mais le père seul possède la force de commandement qui fait plier les volontés impatientes de tout joug. Seul il peut maintenir dans le devoir ou y ramener des jeunes gens emportés par la fougue de des passions.

Et loin de seconder votre femme et de compléter son œuvre comme c'est votre devoir, vous abandonnez lâchement votre famille et vos garçons ! Jamais ces garçons ne vous entendront leur parler des obligations de la vie chrétienne ! Jamais ils ne recevront vos conseils pour marcher droit dans les sentiers de l'honneur ! Jamais ils ne sentiront le cœur d'un père battre à l'unisson de leur cœur, s'intéresser à leurs joies, partager leurs tristesses, les aider à discerner les voix diverses qui parlent ensemble au jeune homme et l'appellent au plaisir ou au dévouement, à l'égoïsme ou au sacrifice généreux !...

Ces jeunes gens, à vingt ans, seront-ils bien préparés aux luttes de la vie ? offriront-ils grande résistance aux entraînements du mal et des mauvais exemples ?

Plus tard, devenus des hommes, n'auront-ils pas le droit de juger sévèrement la conduite du père ? Si le respect filial les empêche de se plaindre tout haut, ne diront-ils pas, du moins, en eux-mêmes : " Mon père trahit sa mission, en négligeant mon éducation première... Il sacrifia au club le bonheur de sa famille... Ce fut un homme de plaisir, un égoïste... Il n'eut pas le courage de se dévouer pour ses enfants."

LE CLUB ET SES DANGERS

Fatal à la famille, fatal à l'éducation des enfants, trop souvent le club expose aussi l'homme

à deux tentations des plus dangereuses : je veux dire le jeu et la boisson.

Au club on joue.

Or, de l'avis de tous les moralistes, confirmé du reste par l'expérience quotidienne, nulle passion n'empoigne un homme plus fortement et ne le domine plus complètement que la passion du jeu. Explique qui pourra cette influence étrange, elle existe, le fait est indéniable. Le jeu fascine, il subjugue, magnétise ; il enlève à l'homme tout esprit de réflexion, toute prudence et toute sagesse. On dirait une folie passagère qui s'empare de lui et, pour un temps, le rend esclave inconscient d'une force irrésistible.

Le joueur ne voit plus qu'une chose : le gain qui est là, sous ses yeux, et qu'un heureux coup de dé, un hasard de cartes, peut faire sa propriété. S'il gagne, il doublera aussitôt sa mise pour gagner davantage... S'il perd, il s'obstinera au jeu, afin de ressaisir la chance qui l'a trahi. S'il perd encore, la fièvre n'en deviendra que plus intense, l'orgueil s'en mêlera, l'homme doublera, il triplera l'enjeu, il risquera tout, et très souvent perdra tout aussi, prêt à recommencer cependant, dès qu'il aura quelque argent en main.

Où est le joueur heureux qui dans une veine de succès, arrête son ambition et sait dire la parole de prudence : Assez ! c'est fini. Où le joueur malheureux qui, après quelques tentatives infructueuses, ne franchit jamais la limite assignée d'avance à ses risques ? Après de lourdes pertes, il sort du club la rage dans l'âme, jurant ses grands dieux que, de sa vie, il ne touchera plus aux cartes... et le lendemain soir, il est le premier à la table de jeu. La fièvre l'a ressaisi et le brûle plus fort que jamais.

Ne connaissez-vous point dans votre entourage de ces esclaves de la passion du jeu ? des marchands, des avocats, des hommes d'affaires, des pères de famille qui perdent des dix et vingt piastres dans une soirée au club ?

Ne connaissez-vous point des hommes qui livrent au hasard des cartes des centaines de piastres appartenant à leur famille ou à leurs créanciers ?

Enfin, ne connaissez-vous point des marchands, de paisibles bourgeois, qui, après avoir amassé par un travail pénible une fortune considérable, saisis soudain par la passion du jeu, se sont mis à gaspiller follement des milliers de piastres ?... Il a fallu demander promptement protection à la loi pour sauver les débris d'une fortune qui fondait au jeu, comme la neige aux rayons du soleil. Trop souvent, cette passion ne mène-t-elle pas négociants et hommes d'affaires à la banqueroute, et parfois même au crime et au suicide ?

Le marchand qui a pris au club l'habitude de jouer, s'acharnera, la nuit entière, à poursuivre un gain qui sans cesse se dérobe à son avidité. Il lui sera impossible de suivre son commerce

de près ; bientôt des pertes considérables arriveront, il lui faudra déposer son bilan. La passion du jeu l'aura mis en faillite.

L'homme de confiance, le caissier de banque, le dépositaire de fonds publics, fasciné, lui aussi, par la passion du jeu, et le désir de s'enrichir vite, grâce à des spéculations heureuses, risquera l'argent de ses clients dans quelques coups de Bourse, quelques entreprises nouvelles, annoncées à grand renfort de réclame par les journaux... Il perdra et se trouvera tout à coup en face du déshonneur et de la ruine. Qu'arrivera-t-il alors ? Qui sait si, dans une heure d'affolement, l'homme, perdant tout contrôle sur sa raison et ses nerfs, ne saisira pas un revolver et ne se fera pas sauter la cervelle ?

Pareilles catastrophes sont-elles donc si rares à notre époque tourmentée et fiévreuse ?

AU CLUB ON BOIT

Si le jeu produit l'ivresse de la volonté, la boisson amène celle du corps.

Et l'on boit au club.

On ne s'y enivre pas... Oh ! non, cela ne serait pas de bon ton et les règlements s'y opposent. Mais au club on rencontre de nombreux amis qui sollicitent et entraînent ; au club, on s'accoutume aux boissons fortes, à ces mélanges compliqués et coûteux qui stimulent les nerfs fatigués, échauffent le sang et mènent un homme sur les limites extrêmes de l'intoxication.

Quand, sur le coup de minuit, l'homme regagne le logis, a-t-il encore les idées bien nettes et les jambes bien solides ? Est-il bien en état de repousser les suggestions que le démon fait alors entendre ? N'est-il pas au contraire préparé à commettre des sottises de toutes sortes ? L'heure de la sortie des clubs est celle où les cochers de place font leur gain le plus clair de la journée. Le téléphone ne cesse de les appeler pour aller cueillir les gentlemen ivres et les conduire à leur domicile... ou ailleurs.

Voilà l'œuvre néfaste que le club accomplit chez l'homme marié et chez le chrétien. Il désorganise la famille, prive les enfants de la formation morale si nécessaire pour l'honnêteté de la vie. Enfin, il place le chrétien dans une atmosphère où les passions les plus dangereuses, le jeu et la boisson, ont toutes chances possibles de porter leurs fruits de mort.

Cette appréciation est-elle trop sévère ? Cette peinture exagérée, ou trop poussée au noir ?

Interrogez les femmes, les mères, les enfants des hommes qui fréquentent les clubs. Interrogez ces hommes eux-mêmes, après qu'ils ont enfin brisé avec cette habitude fatale ; tous vous diront que cette description, loin d'être exagérée, reste au contraire bien au-dessous de la réalité.

Ed. HAMON, s. j.

Misères humaines.

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

REPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU
MOIS DE SEPTEMBRE

QUESTION LITTÉRAIRE

Molière dans *les Femmes savantes*.

TRIANGLE

Musset
Union
Sion
Son
E
T.

LOGOGRIPE

Fraise — braise.

ENIGME

La lettre R.

REBUS NO 54

La reconnaissance c'est la mémoire du cœur.
Mot à mot : La — RE connaît 100 — CE —
Séez — La — mai — moire — duc — heure.

On trouvé des solutions partielles : Mlle Louise Prévost, Beauport ; M. Gustave Savard, 25, rue Boisseau, St-Sauveur ; Le Couvent du Bon-Pasteur, Chicoutimi-Ouest ; Mlle M.-Berthe Fournier, N.-D. de Laterrière, Chicoutimi ; Mlle Yvonne Bélanger, Couvent de Saint-Charles ; Mlles Eugénie Routhier et Germaine Gendreau, Couvent de Saint-Charles ; Mme V.-J. Rochefort, 516, ave N. D., Manchester ; Mlles Marie-Jeanne Leclerc, Cécile Leclerc et M. Chs-Ed. Leclerc, Loretteville ; Mlle Marcelle Pelletier, St-Raymond ; Mlle Marie-Thérèse Bergeron, St-Raymond ; Mme Siméon Matte, St-Raymond ; Mme H.-A. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me., M. L.-P. Leclerc, 70½, St-Joachim, Québec ; Mlle Clara Duval, 222, rue Laval, Manchester, N. H.

Ont trouvé toutes les réponses justes : Mlle Gilberte Bélanger, 424, 1ère avenue, Domainelairret, Québec ; Mme Errol Lindsay, Roberval ; Mlle Ant. Paradis, 81, rue St-Gabriel, Québec ; Mme Alcidas Lajoie, N.-D. du Laus, Labelle ; Mlle Irène Fugère, 29, avenue Murray, Québec ; M. l'abbé L. Leclerc, Sanatorium, Lac Edouard ; Mme Art. Asselin, St-Ambroise, Chicoutimi.

Le sort a désigné : Mme Lajoie et Mlle Paradis.

JEU D'ESPRIT No 65

ANAGRAMME

Avec les mots *Drelin* et *Acre* former un seul mot.

LOGOGRIPE

Qui me fait n'est pas toujours bête,
J'y vois double en perdant ma tête.

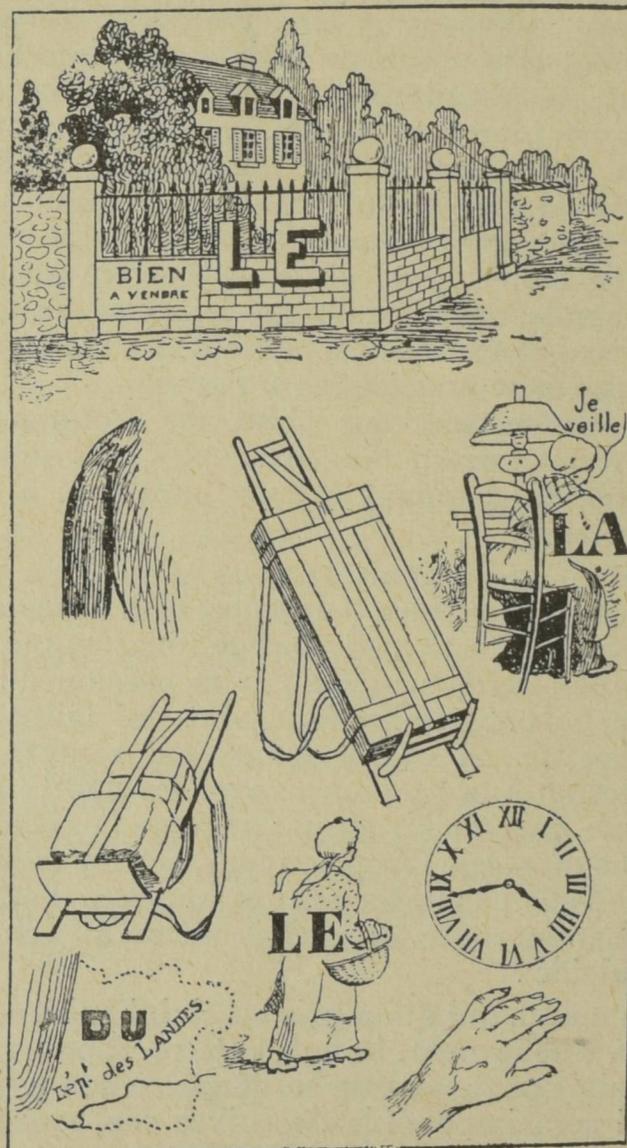
ENIGME

Je parais à minuit ; et je ne suis pas dans la nuit ; les hommes et les femmes n'existent pas sans moi et je ne suis ni homme ni femme. On ne me voit ni dans Paris, ni dans Londres, et pourtant je suis dans le monde entier.

CHARADE

Quadrupède est mon premier
Pour nettoyer, mon dernier.
Pour jardiner, mon entier.

REBUS NO 55



Tante Lisette

A l'occasion du
PÈLERINAGE CANADIEN
AU PAYS D'ÉVANGÉLINE
Du 17 au 23 août 1924

Ma mère l'appelait "grande tante Lisette".
Grande tante chez nous recevait bon accueil ;
Pour elle, un drap de plus dans la haute couchette,
Un moelleux coussin dans le meilleur fauteuil.
Lorsque vers le passé le souvenir m'entraîne,
Il me plaît de fixer dans un mouvant tableau,
Outre son doux regard, son port de chatelaine
Telle qu'il en régnait dans quelque vieux château.
A ses quinze printemps si je me l'imagine,
Sans refaire son pied mais sous cotillon blanc,
En elle je crois voir la sœur d'Évangéline
Ou l'épouse de choix du notaire Leblanc.....

Elle avait vu le jour à Petite Cadie,
Sur ces prés verts décrits par notre historien
Des amours malheureux de Jacques et Marie ;
Dans ses veines coulait du sang acadien.
Aussi quand descendait l'heure de la veillée
Et que l'âtre lançait ses multiples reflets,
En tirant pour sa mère une longue aiguillée,
Elle nous retenait, près des rouges chenets,
Au récit émouvant qui s'ancre en la mémoire
Et soulève partout un même jugement
Du drame sans pareil dans aucune autre histoire
D'un peuple déporté : — *du grand dérangement!*

Grands et petits buvaient chacune de ses phrases
Quand à son préambule : "Écoutez les enfants",
Elle ajoutait : "Voici dans ses tragiques phases
"Le grand crime commis par des hommes méchants
"En arrachant, un jour, des rives d'Acadie,
"Tout un peuple prospère et fidèle aux aïeux
"Et le dispersant, oh ! la sombre tragédie !
"Loin de ses chers foyers, partout sous d'autres cieux !
"Encore, chers petits, si la fille et sa mère,
"L'amante et son amant, l'épouse et son époux
"Ne se fussent cherchés, sur la terre étrangère,
"En des sentiers souvent parcourus à genoux."

Puis la tante chantait une longue plainte
Inspirée autrefois sur ces tristes sujets,
Et près d'elle blottis, le cœur gros, gorge étreinte,
Nous en écoutions les lugubres couplets !
A quelques-uns son père, au long fusil de chasse
Sur le mur accroché, reportait son regard,
Et sa mère, d'un pleur humectant la filasse,
Activait de sa main le rouet en retard,
Pendant que, pour chacun, la flamme variable,
Tantôt faible et tantôt ardente à flamboyer,
Illustrait au-dessus de la bûche d'érable
Les tableaux de ce chant dans le fond du foyer.

Grande tante n'est plus ; depuis, chercheur avide,
J'interroge l'histoire et découvre comment
Sous le pied d'un vainqueur lâche, inhumain, cupide,
Ce peuple s'est remis debout si vaillamment !
Pensiez-vous qu'après un siècle de souffrance
Par le monde on n'avait plus, hélas ! qu'à l'exiler
Pour qu'il en fût de lui ? Tout enfant de la France
Conservera sa foi s'il garde son parler
Et reviendra chez lui malgré la baionnette,
Comme l'aurait chanté l'immortel Longfellow
En célébrant, en outre, une tante Lisette
Héroïne sans peur même contre un Winslow !

Et lorsqu'en l'univers le nom d'Évangéline
Sonore, retentit sur les camps endormis
Et que des pèlerins nombreux, d'âme latine,
Sont rendus à Grand-Pré, cœur ouvert, raffermis,

Le mot d'ordre est donné : " nous mieux en mieux con-
naître
" Pour, d'un commun effort, garder notre blason,"
Et d'hui, nous pressentons plus qu'un espoir à naître
Car les rangs sont formés, règne la liaison !
Enfin, pour le retour, s'il faut plier la tente,
Emu, chacun remporte un pieux souvenir
Et se dit, quant à moi pensant à grande tante :
" Voir encor l'Acadie avant que de mourir ! "

Maximilien COUPAL,
Notaire.

St-Remi de Nap., P. Q., août 1924.

LES LIVRES

TRAITÉ DE STYLE ÉPISTOLAIRE. Par l'auteur des *Paillettes d'Or*. 50^{me} édition, revue, complétée et entièrement mise à jour. Un volume in 18. Broché : 3 fr 60, Cartonné : 4 fr. 60 franco. Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Les livres de littérature de l'auteur des *Paillettes d'Or* sont aussi connus et appréciés que ses nombreux ouvrages de piété ; dans les premiers comme dans ceux-ci ce qui domine surtout c'est l'aspect pratique des choses de la vie, il a en littérature traité l'intelligence humaine comme il a en spiritualité envisagé le cœur et la volonté. Aussi son livre de *Style épistolaire* ne ressemble-t-il en rien à ces manuels qui foisonnent un peu partout et qui émettent la prétention d'apprendre en quelques leçons l'art si difficile de penser et d'écrire correctement. Ce qu'il a voulu, dit-il lui-même, c'est former l'esprit et le goût qui, toujours nécessaires quand on écrit, le sont à un degré supérieur quand il s'agit d'une lettre.

Et ce plan il l'a réalisé de la façon la plus heureuse. Qu'il s'agisse des règles générales à suivre dans toute lettre, quel qu'en soit le sujet, tant au point de vue de la conception et de l'expression de la pensée qu'au point de vue des multiples usages reçus qu'on est tenu d'y observer ; qu'il s'agisse des nombreuses circonstances de la vie qui donnent matière à autant de lettres de caractère différent, lettres d'adieu, de fête, de bonne année, de condoléances, de conseils, de demande, d'excuse, de félicitation, de recommandation, de remerciement, de reproches, de faire-part, de commerce, c'est toujours à former l'esprit et le goût du lecteur que visent les conseils donnés, adaptés à chacune des circonstances envisagées, et illustrés de modèles choisis le plus judicieusement du monde, non pas seulement chez les "grands auteurs", mais surtout chez les auteurs modestes, parfois même inconnus et anonymes, qui ont eu le grand mérite de dire excellemment ce qu'ils pensaient simplement. Un livre conçu et réalisé sur ce plan rend, on le comprend, plus de services que d'énormes ouvrages abondants et diffus qui perdent en clarté ce qu'ils semblent gagner en profondeur.

UN FRÈRE MARISTE. *Notre légende dorée*. Tempérance - extraits biographiques — 2^{ème} série. Montréal (Bibliothèque de l'Action française). Prix : 35 sous.

On trouve dans notre littérature, dans notre histoire nationale, dans la biographie de nos grands hommes assez de traits édifiants pour que groupés en un seul tout ils forment une belle gerbe, édifiante, utile à notre jeunesse. Un Frère Mariste a eu la patience de cueillir quelques-unes de ces fleurs et il les présente au public sous le titre de *Notre légende dorée*.

C'est la deuxième série de son ouvrage qu'il fait paraître aujourd'hui et elle porte en sous-titre : *Tempérance - extraits biographiques*. C'est dire tout de suite quel est son contenu.

Notre jeunesse trouvera dans ces pages de puissantes leçons de fierté et de courage.

Édité à l'Action française de Montréal, ce petit volume est très artistique et ne se vend que 35 sous.

Un homme champignon

Un malheureux était devenu fou ; il s'imaginait être transformé en champignon. En conséquence, il s'était établi dans une cave, sur couche, et on ne pouvait le décider à bouger de là, car les champignons ne bougent pas ; à manger, car les champignons ne mangent pas. Dans cette fâcheuse monomanie, en sa qualité de champignon, il raisonnait systématiquement si juste qu'il marchait à le devenir, ou tout au moins à préparer du terreau pour de futurs champignons.

Sa famille était au désespoir ; tous y perdaient leurs peines ; prières, instances, raisonnements, rien n'y faisait. On songeait à recourir à la force pour le faire changer de lieu, lorsqu'un voisin, apprenant de quoi il s'agissait, offrit de guérir le maniaque. Il descendit dans la cave où l'autre se tenait cramponné dans son coin, et s'établit dans un coin encore plus sombre, où il s'accroupit et se tint coi.

— “ Que faites-vous donc là ? lui demanda au bout d'un moment le maniaque.

— Moi ? Je végète, comme je le dois. Etant champignon, j'aime le repos, l'obscurité, la solitude.

— Ah ! vous êtes aussi champignon ; et ces imbéciles qui voulaient me soutenir que ce n'était pas possible ! Ils le croiront peut-être maintenant... ”

La conversation s'établit entre les deux champignons. On apporte au second un bouillon qu'il avait d'avance commandé ; il le prend.

— “ Que faites-vous donc ? lui dit son camarade.

— Vous le voyez, je prends un bouillon.

— Comment ? Est-ce que les champignons peuvent prendre du bouillon ?

— Mais oui ; cela dépend de l'espèce ; vous le voyez bien d'ailleurs, puisque je l'avale sans difficulté.

— Ah ! et moi, si j'étais de la même espèce ?

— C'est probable, puisque nous nous entendons fort bien, puisque nous poussons sur le même terrain. Du reste, rien ne vous empêche d'essayer.”

Le champignon essaye, et il trouve le bouillon d'autant plus à son goût qu'il était depuis longtemps à jeun. Après un autre petit quart d'heure, le champignon de contrebande se lève et s'apprête à s'en aller.

— “ Que faites-vous là ? s'écrie son camarade.

— Mais je vais faire un tour de promenade.

— Vous n'y songez pas ; un champignon !

— Justement, j'ai besoin de prendre l'air.

— Mais, encore un coup, un champignon ne marche pas.

— Cela dépend de l'espèce. Vous voyez bien que si, puisque je marche.

— C'est vrai ; alors je puis donc marcher aussi ?

— Essayez ; nous prendrons l'air ensemble.”

Ce fut ainsi que la cure s'acheva et rapidement.

SOYEZ CONFORTABLE

chez vous et au bureau, au prix de moins de
2 sous de l'heure.

LES CALORIFERES

“COSY GLOW”

chassent le froid de vos pièces sans qu'on ait
besoin de faire du feu.

TOUTES LES GRANDEURS EN MAGASIN.

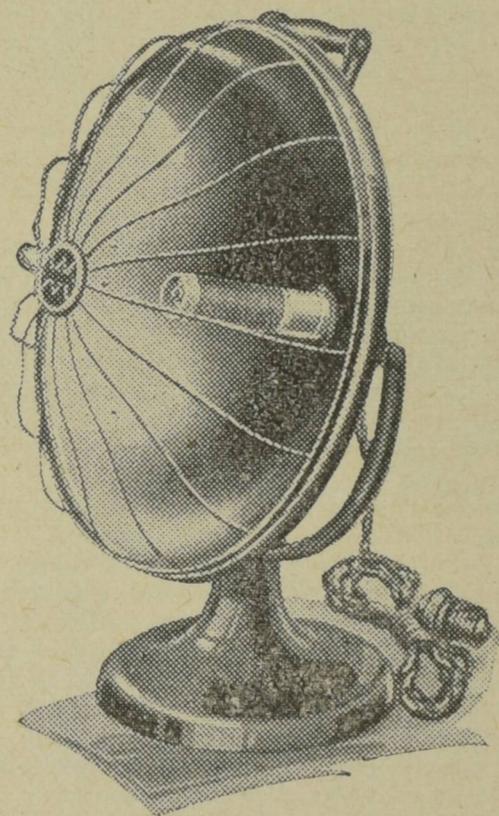
POURQUOI NE PAS VOUS INSTALLER

UN APPAREIL DE RADIO

“WESTINGHOUSE”

et réjouir les soirées d'hiver en écoutant les concerts
qui vous seront envoyés par les postes émetteurs
de toutes les grandes villes.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES ILLUSTRÉS.



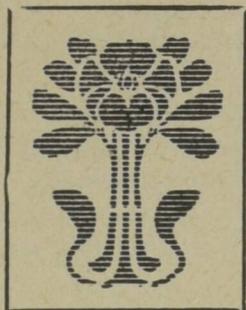
MECHANICS SUPPLY COMPANY Ltd

80-90, St-Paul, QUEBEC

FEUILLETON DE L'APÔTRE

ABANDONNÉE

PAR EVA JOUAN



2

CHAPITRE II

L'ABANDON (suite)

Celle qui pratiquait si simplement cette belle vertu chrétienne que l'on nomme la charité s'appelait Louise Kerlan. Elle était la femme d'un contre-maître, employé aux chantiers de Lorient à la construction de ces immenses cuirassés qui sont l'orgueil de la marine française.

Pierre Kerlan était un brun aux yeux noirs pleins de flamme et d'intelligence. Travailleur intrépide, il n'avait en vue que le bonheur de sa femme et de ses enfants. Son seul plaisir était de les rejoindre, la journée de labeur terminée, et c'est avec une joie sans mélange qu'il entra dans le logis et gentiment arrangé par Louise. Dans cette communauté d'esprit et de sentiment, ils ne pouvaient que retenir le bonheur sous leur toit hospitalier, où jamais un malheureux n'avait frappé en vain. Et il y était si bien, en effet, que cette phrase était passée en proverbe à Kerentrech : heureux comme les Kerlan.

La jeune femme avait pris un chemin détourné pour regagner sa demeure. Nullement désireuse de divulguer si tôt sa généreuse action, elle évitait d'être rencontrée par quelque bavarde qui l'aurait bientôt raconté à tous.

Elle parvint à son logis sans une ennuyeuse rencontre, et se hâta de coucher la malade qui dormait encore.

La digne femme remarqua que le linge de l'enfant était fin, orné de dentelles et marqué des deux lettres B. C. et son cou était entouré d'une chaînette d'or. Elle se baissa, intéressée par ce scintillement qui pouvait être un indice de plus, et attira la chaîne doucement à elle. Bientôt elle lisait sur la large médaille d'or aux jolies têtes d'anges : *Mireille, baptisée le 27 juin 18...*

— Mireille ! elle se nomme Mireille ! murmura-t-elle en se relevant, le front soudain soucieux. Alors pourquoi ce B sur son linge ? Cette superbe médaille me prouve bien que cette enfant appartient à une famille riche. Ce n'est donc pas la misère qui a été la cause de son abandon ? Je comprends moins que jamais, et je ne veux plus y penser ; l'essentiel est

que la petite soit bien couchée ici ce soir : plus tard nous aviserons.

Kerlan ne tarda pas à rentrer. Sans lui laisser le temps d'exprimer son étonnement devant le spectacle inattendu qui s'offrait à ses yeux, Louise lui dit :

— Une bonne action à faire, mon Pierre. J'ai trouvé cette petite abandonnée au pied de la croix des quatre chemins, et je l'ai apportée ici.

— Tu as bien fait, Louissette ! répondit Kerlan avec chaleur.

— Si ses parents ne se retrouvent pas, consentiras-tu à l'adopter, mon ami ?

Et la voix de la jeune femme se fit plus tendre encore.

— En aurais-tu douté, ma chérie ?

Et il lui tendit sa main loyale.

Ils s'étreignirent, ayant aux lèvres un bon sourire et dans les yeux des larmes attendries.

Louise raconta toute la scène de la rencontre, le linge marqué, la découverte de la médaille, tandis que Mireille, subissant toujours l'influence du narcotique restait assoupie.

Le lendemain, M. Kerlan partit dès l'aurore pour son travail, après avoir embrassé ses enfants dormant encore. Il baisa aussi la petite main de l'abandonnée qui pendait, frêle et blanche ainsi qu'une cire, le long de sa couche.

— Dès qu'elle sera réveillée, questionne-là, Louise, dit-il. Ses explications nous mettront peut-être sur la trace de ses parents. A mon retour, nous verrons à prévenir le maire.

Mais Mme Kerlan ne put rien savoir ce jour-là, et les brèves explications qu'elle réussit à obtenir ne révélèrent pas le mystère de Mireille.

Kerlan, le soir, ne fut pas plus heureux, et comme Louise, il se heurta au même mutisme étrange.

— Attendons quelques jours, se dit-il, lorsqu'elle se trouvera plus forte, nous essayerons encore de percer ce mystère.

* * *

Quatre jours s'écoulèrent sans amener de changement dans l'attitude de celle qui s'était appelée

Bianca et répondait maintenant au nom de Mireille.

C'était la même lassitude qui la retenait sur le lit de Marie, mangeant à peine, dormant presque toujours. C'était aussi le même silence gardé sur tout ce qui s'était passé avant son entrée dans l'hospitallière demeure. Aussi on ne l'interrogeait plus.

La curiosité était éveillée dans Kerentrech sur cette trouvaille, car les enfants avaient parlé, et souvent Louise devait répondre aux plus hardies de ses voisines qui ne craignaient pas de forcer sa porte pour voir la petite fille.

M. Kerlan, cependant, n'avait pas cru devoir avertir le maire ou la police, il avait seulement prévenu le médecin, M. Conlau.

C'était un bon et savant vieillard, secourable à tous et puissamment aidé dans sa noble mission par une compagne dont le cœur était aussi parfait que le sien. Quand il arriva chez les Kerlan, le contre-maître lui raconta tout ce qui s'était passé depuis le passage de sa femme au carrefour, sans oublier de relater le mutisme incompréhensible de l'enfant.

— Tout dans cette aventure est étrange ! murmura le médecin rêveur. Que cache le silence de cette petite ? Avez-vous prévenu la police ? ajouta-t-il.

— Non, docteur ; nous avons cru devoir attendre la complète guérison de Mireille, pensant qu'elle se déciderait enfin à parler.

— Et pendant ce temps les misérables qui l'ont jetée sur le chemin sont sans doute à l'abri des poursuites, s'écria M. Conlau avec humeur. Vous avez agi bien légèrement, Kerlan, laissez-moi vous le dire.

— Que pouvions-nous faire, puisqu'elle ne voulait rien nous avouer ?

— Il fallait l'y forcer.

— Lorsque vous l'aurez vue, docteur, vous reconnaîtrez qu'il était impossible de lui imposer une volonté dans l'état de faiblesse où elle se trouve.

A la pensée de ce mal qu'il allait essayer de guérir, le vieillard se radoucit.

— Vous pouviez aller à la mairie faire votre déclaration ; on aurait pu mettre au moins une note dans les journaux avec tous les détails que vous connaissez déjà.

— Cela est vrai ! fit M. Kerlan avec regret. Mais il en est encore temps ; demain je me rendrai chez le maire.

Le médecin se pencha sur le petit lit, et, prenant la main de Mireille, qui le regardait une inquiétude dans ses grands yeux, comme un pauvre être trop souvent battu par le destin qui redoute toujours l'inconnu, il lui dit de sa bonne voix de grand-père :

— Nous sommes un peu fatiguée, petite fille ?

Cet accent de bonté, ce regard empreint de la plus grande bienveillance rassurèrent complètement la pauvrete qui eut un pâle sourire.

Le docteur l'ausculta soigneusement, puis, avec un rire cordial :

— Cela ne sera rien, mignonne ; un peu de repos, une bonne nourriture bien réglée, et nous courrons bientôt avec Marie dans le jardin.

Puis prenant à part les deux époux :

— Eh bien ! mes amis, votre petite protégée a une anémie profonde, qu'il est temps de combattre.

— On la sauvera ? ajouta Louise avec crainte.

— Oui, rassurez-vous. Mais le traitement doit être prompt et énergique, si l'on veut y arriver. Et ce n'est pas ici qu'il peut être appliqué à l'enfant.

Les deux époux se regardèrent, atterrés.

M. Conlau se taisait, cherchant une solution à ce problème. Sondain son regard s'éclaira :

— Je vais aller raconter notre ennui à Mlles de Montscorff, s'écria-t-il, et je suis sûr qu'elles nous aideront.

Et devant l'air interrogatif de Louise et de son mari :

— Ces demoiselles habitent une belle propriété située sur les bords du Scorff, expliqua-t-il ; de grands arbres entourent la demeure ; l'air y est sain et très propice à la cure que nous allons tenter.

— Croyez-vous que ces dames y consentent ? demanda le contre-maître.

— Oui, elles ont autant de noblesse de cœur que vous, mes chers amis, et elles accepteront de prendre leur part de cette bonne œuvre. Cette après-midi je me rendrai aux *Magnolias*, ainsi se nomme le domaine, et demain je viendrai prendre notre malade.

— Ia quitter déjà ! murmura la jeune femme. Je commençais à m'attacher à cette pauvre fillette.

— Vous pourrez aller la voir chez ces dames, et dès qu'elle sera guérie, vous la reprendrez.

— Et si Mlles de Montscorff voulaient la garder ?

— Je ne le crois pas. Mlle Irène est déjà âgée, elle ne prendrait pas la responsabilité d'élever une petite inconnue. Puis elle ne voudrait pas vous enlever l'enfant de votre adoption.

Non sans regret, Louise se soumit, et le docteur annonça que le lendemain il viendrait prendre Mireille et demander à Mme Kerlan de l'accompagner chez les demoiselles de Montscorff.

— Maintenant, Kerlan, nous allons nous rendre chez le maire et libeller ensemble cette note qui paraîtra dans les journaux du département et ceux de Paris, puis nous attendrons les événements.

Le maire, M. Monrin, les reçut lui-même et les fit entrer dans son cabinet. Il connaissait le médecin et le jeune contre-maître et avait su les apprécier.

— Je vous attendais, Monsieur Kerlan, dit-il ; j'avais appris par la rumeur publique la belle action de votre femme...

— Action bien naturelle, Monsieur le maire, répondit Pierre vivement. Qui donc aurait eu le cœur assez dur pour laisser cette enfant mourir sur la pierre froide !

— On l'aurait peut-être relevée, dit le docteur, mais pour la porter au poste de police.

— Et vous voulez l'adopter ? interrogea M. Monrin.

— Oui, Monsieur.

— Et pourtant vous avez deux enfants !

— On travaillera un peu plus, voilà tout.

Et le contre-maître eut un éclat de rire joyeux.

Il mit le maire au courant de tout, et une petite note fut rédigée.

CHAPITRE III

MESDEMOISELLES DE MONTSORFF

De la famille de Montscofff, une des plus anciennes et des plus chevaleresques de la noblesse bretonne, qui avait donné à la France tant de chefs intrépides, d'illustres capitaines, de prêtres austères, de mères dévouées, de pieuses chanoinesses, il ne restait que deux femmes, Irène et Paule de Montscofff, qui cachaient leur isolement sous les ombrages discrets de l'ancien domaine, bien amoindri, et que l'on appelait les *Magnolias*.

Leur père, un commandant distingué, mourut, jeune encore, et sa veuve se réfugia avec ses enfants dans cette pittoresque retraite des bords du Scorff, mais elle ne tarda pas à le suivre dans le mausolée familial.

Un domestique, une femme de chambre et une cuisinière suffisaient aujourd'hui au train de maison des descendantes de cette famille aux illustres alliés.

Mlle Irène avait une cinquantaine d'années. Elle n'avait jamais été jolie, avec ses traits forts et anguleux, mais son maintien était très aristocratique, et elle aurait bien porté la couronne de comtesse sur ses épais cheveux d'un gris d'argent, se tordant haut sur la nuque. De grands yeux noirs tempéraient par leur douceur cette physionomie un peu virile. Bonne et juste pour tous, elle était la véritable providence des paysans des environs, et de Cléguer à Pont-Scorff, tous avaient recours à son jugement et à sa charité.

Paule était beaucoup plus jeune. De taille moyenne, mais svelte et élégante, elle possédait encore, à trente ans écoulés, un charme pénétrant. Une certaine tristesse qui faisait se pencher parfois sa tête au fin profil laissait deviner qu'elle avait connu la souffrance.

Irène chérissait cette sœur à qui elle avait servi de mère, et son cœur se serrait quand parfois elle la voyait errer, triste et blanche, entre les grands lis des parterres, dont elle avait le charme exquis.

C'est qu'une grande douleur avait passé sur Paule, une de ces douleurs qui brisent les cœurs de ceux qui ne veulent pas être consolés.

Mais malgré ce chagrin ancien et pourtant persistant, la jeune femme était gaie et douce à tous, surtout aux enfants qu'elle réunissait pour les leçons de catéchisme dans une des salles du château.

Et l'existence s'écoulait calme et paisible, sinon heureuse, dans ce manoir hospitalier où résidaient de nobles âmes toujours prêtes à s'intéresser au malheur d'autrui. Dieu, l'admirable nature et les pauvres se partageaient les jours de ces grandes dames, dont les aieules avaient trôné sur des tabourets au lever de la reine.

Et cependant elles ne se plaignaient pas de cette réclusion. Elles regardaient plus haut que cette terre de passage ; elles avaient en vue surtout la

vraie patrie, celle qu'une aurore éternelle éclaire, celle qui voit finir tous les chagrins et tarir toutes les larmes.

*

* *

Alors que la plus jeune des demoiselles de Montscofff était dans toute la fleur de son printemps, elle avait rencontré, pendant ses visites charitables aux malades, un jeune médecin résidant à Pont-Scorff, Yves Kerneste, qui avait été touché par la grâce sans égale de Paule.

En la voyant se pencher, comme une blonde fée bienfaisante sur les lits de ses malades, les consolant, leur apportant les cordiaux dont avait besoin leur faiblesse, pansant de ses belles mains de patricienne les plaies les plus affreuses, le brillant docteur l'avait aimée de toute son âme.

C'était le premier amour de cet homme, consacré tout entier à la science, et dans ce cœur tendre que la mort d'une mère profondément affectionnée avait laissé vide, il était profond comme la mer.

Paule n'avait pas été sans s'apercevoir du trouble qui, à sa vue, s'emparait du médecin. Il lui était aussi très doux de se rencontrer avec lui ; ses grands yeux sombres la troublaient si délicieusement !

M. Kerneste était d'une distinction extrême, avec ses longs cheveux noirs, sa barbe de même teinte, encadrant un visage au ton mat, d'un ovale parfait, et sa taille était élégante.

Il avait adressé plusieurs fois la parole à sa belle voisine pendant leurs visites charitables, et elle avait été enveloppée par la douceur de sa voix, les soins dévoués à l'excès prodigués à ces malades dont il n'attendait aucune rétribution. Mais Yves n'était pas pratiquant. Elevé entre une mère pieuse et un père libre-penseur, c'étaient les théories de ce dernier qui avaient prévalu. Son éloignement de la maison natale, par suite de ses études, avait encore contribué à effacer de son cœur les premières instructions de sa jeunesse. Dans ce milieu d'étudiants, le jeune homme avait achevé de se perdre l'âme.

Aussi, ne voulant pas laisser le tendre sentiment qu'elle ressentait pour le jeune homme s'infiltrer plus avant en elle, Paule évitait sa venue dans les chaumières où elle passait ainsi qu'une consolante apparition. L'éloignement du docteur pour les pratiques religieuses lui faisait redouter cette attirance.

Yves s'en était aperçu et une amère tristesse avait envahi tout son être. Un jour cependant, rencontrant la jeune fille dans une sente pratiquée en plein bois, il se décida à lui ouvrir son cœur.

— Je voudrais avoir avec vous quelques instants d'entretien, Mademoiselle, lui dit-il tout tremblant d'émoi, après lui avoir demandé des nouvelles de sa santé et de celle de sa sœur.

— Pourquoi ne venez-vous pas aux *Magnolias*, Monsieur ? lui demanda-t-elle avec un peu de hauteur.

— Oui, je sais que ma démarche est incorrecte, mais je ne veux pas me présenter devant Mlle Irène sans être certain de votre assentiment.

Et sur un geste surpris de la jeune comtesse :

— Je n'ai pu vous voir, vous si bonne, vous si belle, sans sentir tout mon cœur aller vers vous. En échange de cette immense affection, ne m'accorderez-vous pas un peu de sympathie, Mademoiselle Paule ?

Oh ! cette voix aimée, comme elle eut bien vite raison de tous les arguments que la jeune fille avait entassés pour repousser cette demande à laquelle elle s'attendait !

Yves lut dans ses yeux ce plein consentement à son plus ardent désir, car il lui prit la main en ajoutant :

— Vous consentiriez à devenir ma femme, Paule, malgré la distance qui me sépare de vous ?

Elle laissa ses doigts emprisonnés entre les siens, et le regardant encore de ses belles pervenches humides :

— Oui ! fit-elle de sa voix harmonieuse. Moi aussi je ressens pour vous une véritable affection, et si Irène n'y met pas obstacle. . .

— C'est vrai, je n'ai pas de titres ! s'écria-t-il.

— Oh ! que vous connaissez mal ma sœur ! Vous croyez qu'un sot orgueil retiendrait son consentement ? Non ! Mais elle m'a élevée, et je ne voudrais pas la quitter.

— N'est-ce que cela ? reprit-il avec joie. Ce mariage ne donnera de plus à Mlle de Montscorff qu'un frère bien affectueux à ses côtés, si elle y consent.

— Je pensais que vous aviez l'intention de retourner à Paris ?

— Oui, à la mort de ma mère j'y avais songé ; depuis, votre doux sourire, qui m'a consolé, m'a aussi retenu près de ce Scorf où je suis né.

— Alors, restes-y ! fit-elle avec élan.

Il reprit sa main fine et y déposa un tendre baiser.

— Oh ! comment reconnaître jamais ! . . . s'écria-t-il.

— En continuant à soigner, à secourir les pauvres de toute votre science, de tout votre dévouement.

— Maintenant surtout que vous m'y aidez, ma chère sœur d'âme, avec quel cœur je le ferai !

Paule ne voulut pas prolonger la douceur de cet entretien sans avoir auparavant averti sa sœur ; elle partit légère vers le manoir, après avoir dit au jeune homme, heureux entre les heureux :

— A demain, aux Magnolias.

En rentrant au château, son premier acte avait été d'aller vers Irène et de tout lui raconter.

Le front de la sœur aînée s'était rembruni. Elle avait pris la blonde tête entre ses mains, et l'embrasant :

— Je ne voudrais pas, crois-le, ternir cette joie que je lis en tes yeux, ma chérie, dit-elle, mais je dois te montrer combien cette union t'offrira peut-être de tristesse. Devant la grandeur de cet amour, ton cœur d'enfant s'est laissé tenter, il y a répondu, et cependant cet homme n'est pas l'époux que je t'aurais choisi, à toi la fille pieuse et de vieille tradition.

— Tu lui reproches son absence de titres ? fit Paule avec surprise.

— Non, le temps a marché, je vais avec lui. La véritable noblesse est celle du cœur, et le docteur a prouvé par sa conduite envers sa mère et les malheureux que le sien n'en manque pas. Si je lui reproche une chose, c'est son absence de croyances.

— Il n'est pas un athée, Irène !

— Non, sans doute ; mais il est libre-penseur comme son père ! Il ne sera jamais à ton côté lorsque le dimanche tu te rendras à la messe, afin de rendre à Dieu le culte qui lui est dû.

— Il a eu une enfance fervente, je saurai l'y ramener.

Irène hocha la tête.

— Peut-être, s'il n'était qu'indifférent, mais il proteste, et bien haut, contre tous les actes de la religion. Il n'en est pas encore à nier son Créateur, son esprit est trop supérieur pour cela, seulement il ne veut pas s'incliner devant ses mystères et ses ministres.

Son père était ainsi, vois si sa pieuse femme a pu le changer. Au contraire, il lui a pris son fils. Et si tu voyais à ton tour tes enfants rejeter ce que nous avons toujours honoré ?

Paule, atterrée, baissa la tête. Toutes les paroles de sa sœur étaient vraies, toutes tombaient juste, Yves l'aimait, elle en était sûre : abandonnerait-il sa manière de voir si elle devait être un obstacle entre eux ? Elle en doutait plutôt.

La jeune fille sentit un grand déchirement en elle ; elle vit alors combien était profond l'amour que le jeune médecin lui avait inspiré. Elle voulut espérer encore.

— Laisse-moi croire à cette conversion, Irène, dit-elle. La voix de Dieu se fera peut-être entendre à cette âme par ma voix, et comme Saul sur le chemin de Damas, il se relèvera guéri de son mal moral.

La grande sœur l'avait regardée, anxieuse.

— Tu l'aimes donc bien, ma pauvre petite ?

— De tout mon cœur !

Un soupir fut la réponse d'Irène. Cette affection allait faire souffrir cruellement celle qu'elle considérait comme sa fille, elle en était sûre, car jamais le Dr Kerneste ne rejetterait ses fausses doctrines ; et elle, la descendante de tant de croyants, pouvait-elle admettre dans sa famille un homme qui sourirait de leurs actes religieux ?

— La nuit porte conseil, ma chère enfant, avait-elle ajouté en baisant encore sa sœur avec une grande tendresse ; allons dormir.

Mais les préoccupations la tinrent éveillée bien avant dans la nuit.

Paule, au contraire, avec cette belle ardeur de la jeunesse et cette confiance qui ne se rebute devant aucun obstacle, se vit l'ange médiateur entre son Dieu qu'elle adorait sans réserve et ce fiancé qu'elle aimait comme le futur compagnon de sa vie terrestre. Elle fit de doux rêves ; plus dur devait être le réveil.

* * *

Malgré une nuit passée dans une insomnie presque complète, Irène s'était levée dès l'aube pour se rendre

à l'église de Cléguer comme elle en avait coutume ; Paule était moins matinale.

La sœur aînée voulait consulter sur ce mariage M. Doltan, le vénérable curé du petit bourg, qui avait été pour elle un véritable ami, lors de la mort de leurs parents. Elle monta donc la route escarpée qui conduit à Cléguer, par un beau matin d'août, d'une fraîcheur exquise, à cette heure où les rayons du soleil ne faisaient pas encore sentir leur ardeur. De frêles bruyères roses bordaient la côte, et leur parfum de miel ajoutait à leur grâce. Des abeilles d'or y butinaient.

Mais Mlle de Montscorff ne voyait rien ce matin-là de ces douceurs des choses. Un pli profondément marqué entre les deux sourcils, elle marchait, les yeux baissés, songeant au chagrin qu'allait éprouver Paule en apprenant que cette union n'était pas possible. Car elle ne se faisait aucune illusion. Jamais le Dr Kerneste ne renierait des principes qu'il avait affichés bien haut ; il leur sacrifierait plutôt son amour.

Après la messe, pendant laquelle elle pria avec une ferveur sans égale, implorant Dieu pour cette sœur tant aimée, elle rejoignit M. Doltan dans la sacristie, et lui raconta la peine nouvelle qui s'appesantissait sur elle.

— Vos raisons sont justes, chère Mademoiselle, lui dit-il. Mlle Paule serait malheureuse par ce mariage, qui ne lui donnerait pas cette communauté d'idées et d'opinions qui seule peut assurer le calme et la sérénité.

Non, vous, les dernières descendantes de ces preux qui abandonnaient tout pour voler à la délivrance des Lieux Saints, vous ne pouvez vous allier avec un homme qui n'a pas le respect du dogme catholique. Qui donc alors donnerait le bon exemple en ces temps de trouble et de relâchement ?

— Je l'ai déjà dit hier à Paule, Monsieur le Curé, mais elle est pleine d'espoir, parce que son cœur est plein d'amour. Elle croit que sur un mot d'elle le Dr Kerneste va adopter sa manière de voir, et elle se réjouit déjà de le ramener au Dieu de son enfance.

Le digne prêtre branla la tête.

— S'il n'était qu'indifférent, peut-être ; mais c'est un sectaire, et ceux-là, on les ramène rarement dans le bon chemin ; ce sont eux qui vous perdent quand, comme Mlle de Montscorff, on a laissé leur image se graver trop profondément en soi.

— J'espère que ma sœur oubliera facilement cet homme, qu'elle a peu connu, en somme, car je ne doute pas qu'elle ne s'en éloigne lorsqu'il lui sera nettement démontré qu'il ne peut être en communion d'idées avec elle.

M. Doltan semblait réfléchir.

— Vous feriez mieux d'agir pour Mlle Paule, dit-il enfin, et de parler vous-même au docteur.

— Oui, cela sera mieux ainsi. La pauvre enfant souffrirait trop de saper elle-même ce qu'elle considère comme son bonheur. Au revoir, Monsieur le Curé, venez ce soir au château, si vous le pouvez ; nous aurons toutes deux besoin d'avoir un ami sincère entre nous.

Le bon prêtre promit sa visite, et Irène, l'esprit un peu soulagé, rentra au manoir.

Paule n'était pas encore levée lorsqu'elle y entra ; s'étant endormie assez tard au milieu de ses rêves heureux, elle avait prolongé sa nuit.

La grande sœur pénétra dans la chambre close, toute tendue de mousseline blanche aux frais bouquets de pavots roses, le vrai nid qui convenait à la grâce de cette enfant fine et blonde qu'était alors la cadette des Montscorff. Elle s'éveilla, et, un peu honteuse de sa paresse, elle tendit les bras en disant :

— Bonjour, Irène ! Il doit être tard puisque tu reviens de l'église, où je ne pourrai me rendre, moi, du moins, pour la messe.

Mlle Irène avait ouvert les persiennes, et un vif rayon de soleil s'étendit dans la pièce avec le parfum pénétrant des magnolias en pleine floraison.

Elle s'assit ensuite sur le petit lit, que la vaporeuse mousseline fleurie de pavots entourait, et prenant une des mains de la jeune fille entre les siennes :

— J'ai parlé de cette proposition de mariage à M. le curé, dit-elle.

— Eh bien ? . . . fit Paule avec émotion.

— M. Doltan est de mon avis : une Montscorff ne peut épouser un homme qui s'est éloigné de l'Église sans espoir de retour.

Un long sanglot lui répondit.

— Mais s'il revenait à Dieu ? interrogea-t-elle enfin.

— Il n'y a aucun espoir, je te le répète ma pauvre chérie !

Et, émue devant les larmes qui roulaient comme des perles sur les joues soudain pâlies :

— Lorsque M. Kerneste se présentera au château, je veux bien lui faire nos propositions, mais je doute ! . . .

— Oh ! oui, Irène, charge-toi de lui dire quel obstacle se dresse entre nous ; moi, je n'en aurais pas le courage.

— Mais tu le comprends, n'est-ce pas, ma chère aimée ?

— Oui, répéta-t-elle ; je ne puis épouser qu'un homme ayant au cœur la même ardeur que moi pour ses croyances.

Elle semblait forte, alors, une lueur de vaillance brillait en ses grands yeux, et Irène se retira moins oppressée en songeant que cet amour était éphémère ; il passerait sans doute en laissant peu de traces. A peine eut-elle refermé la porte que la malheureuse Paule, la tête enfouie dans ses oreillers, les mains crispées dans les ondes d'or de ses cheveux, pleura toutes ses larmes en songeant à sa joie perdue.

Elle n'avait plus de confiance en celui qu'elle aimait ; M. Doltan et sa sœur devaient le bien juger, il la sacrifierait à ses principes.

Et quelques heures plus tard, cachée derrière la tenture du salon, elle entendait l'arrêt de mort de son pauvre bonheur sortir de cette bouche dont la chère voix avait si bien conquis son cœur la veille.

— Je ne puis, même aux dépens de la félicité de celle que j'aime pourtant plus que moi-même, je ne

puis transiger avec mes idées, disait-il. Je suis un croyant, soyez-en assurée, Mademoiselle ; mais je ne veux aucun intermédiaire entre Dieu et moi.

— C'est de l'orgueil, cela, Monsieur Kerneste ! s'était écriée Mlle Irène.

— Appelez ce sentiment du nom que vous voudrez, je n'y faillirai pas.

Un silence s'était établi entre les deux interlocuteurs, silence si profond que la pauvre désolée eut peur qu'on entendit son faible cœur battre à grands coups sous l'immense chagrin de sa déception.

Puis, d'un ton plus bas, le docteur avait repris :

— Dites, bien, je vous prie, à Mlle Paule combien tout mon être saigne en songeant à l'anéantissement de mes beaux rêves. Avoir été si près du bonheur, et le voir disparaître à jamais !... Si vous saviez combien je l'aime !

— Moins que vos principes, cependant ! articula ironiquement Mlle de Montscorff.

Aucune réponse ne lui fut faite.

Mais, d'une voix dans laquelle tremblaient les pleurs contenus à grand'peine, M. Kerneste avait ajouté :

— Si du moins j'étais le seul à souffrir, le seul à regretter !... Mais elle, si elle devait pleurer, si son cœur tendre allait éprouver des regrets trop cuisants ?... Oh ! pas cela, mon Dieu ! pas cela ! Que ma peine se double, si elle peut lui être épargnée.

— Revenez à Dieu que vous invoquez dans votre douleur, et la vie vous sourira.

— C'est impossible !

— Alors tout est dit entre nous.

Un bruit de sièges et de portes, et Mlle Irène vint consoler la triste victime de l'orgueil humain.

Paule puisa de la force dans la grande affection qu'elle portait à sa seconde mère. Si elle pleurait à l'église ou dans la solitude, elle évitait de troubler leur intérieur paisible de sa douleur pourtant infinie.

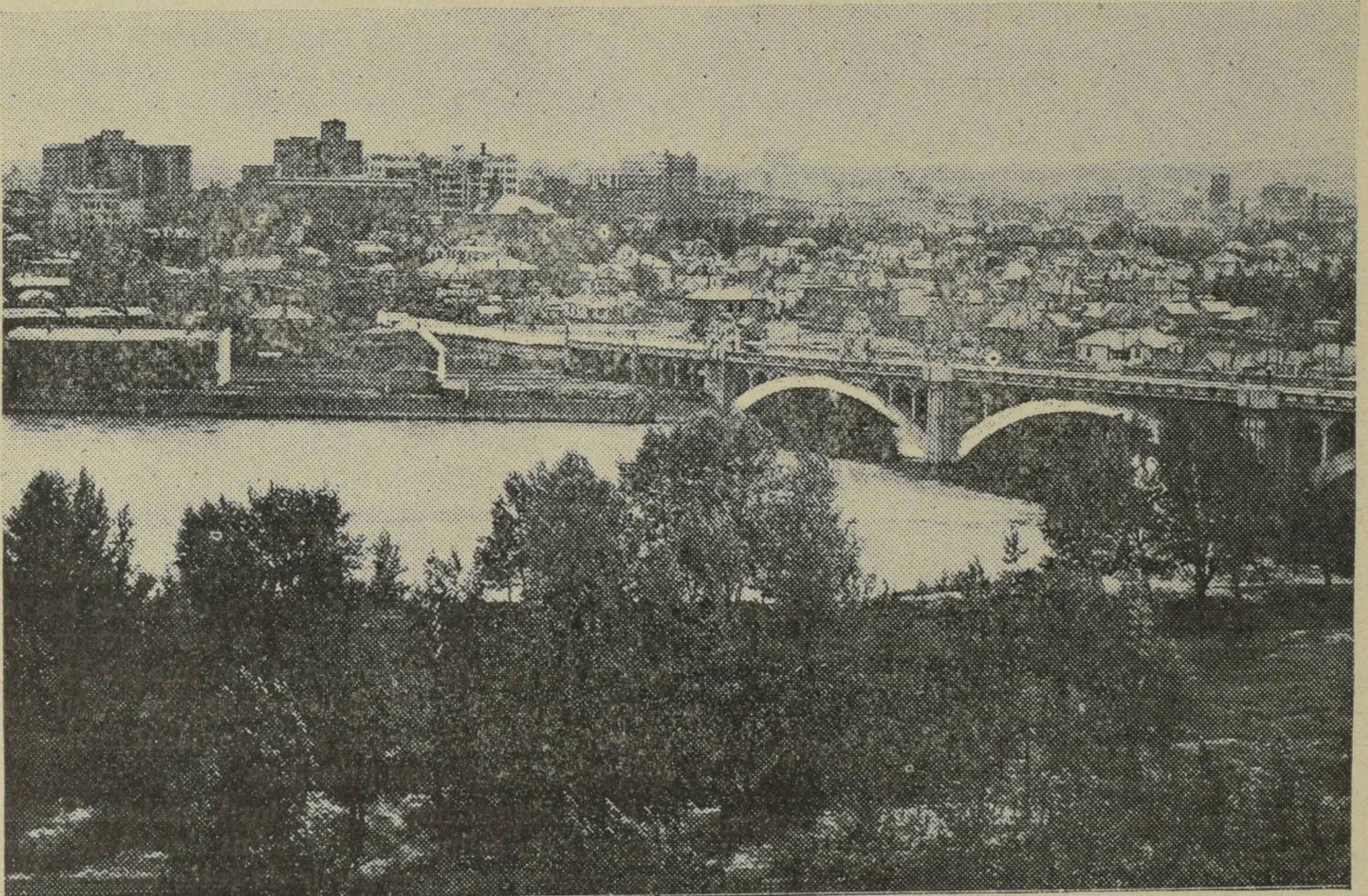
Cet homme avait le premier fait vibrer son cœur de vingt ans, et cet amour y avait de profondes racines qu'il serait difficile d'extirper. Avec l'aide de Dieu, la courageuse jeune fille voulait y arriver, et jamais un Montscorff n'avait voulu en vain.

Elle apprit bientôt par la rumeur publique que M. Kerneste quittait Pont-Scorff pour Paris.

C'était un allègement à sa peine que ce départ. Elle n'aurait plus à redouter la rencontre du docteur.

Sa fierté fut aussi épargnée. M. Doltan et M. Conlau exceptés, nul ne connut son douloureux secret. Ce retour vers la capitale était très naturel ; puisque le médecin n'avait plus d'attaches dans le pays il devait l'abandonner pour un milieu mieux approprié à sa science.

.....
(à suivre)



VUE DE LA VILLE DE CALGARY